
À PROPOS DU CONSPIRATIONNISME

*Le reconnaître, le comprendre et le combattre,
chez nos ennemis et chez nous-mêmes*

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	p. 3
Éléments de définition préalables	p. 6
I. LES FONDEMENTS BIOLOGIQUES DU CONSPIRATIONNISME	p. 11
1. L'humain : une créature conspirationniste	p. 13
2. De l'erreur aux procédés manipulatoires.....	p. 26
3. La manipulation	p. 28
II. LE CONSPIRATIONNISME COMME MODE D'EXPLICATION DE L'HISTOIRE	p. 35
1. Le réenchantement du monde.....	p. 40
2. L'excitation conspirationniste.....	p. 41
3. L'École comme vecteur du conspirationnisme.....	p. 43
4. Le totalitarisme comme conspiration	p. 45
III. L'EXTRÊME DROITE POSSÈDE-T-ELLE LE MONOPOLE DU CONSPIRATIONNISME ?.....	p. 51
1. Le conspirationnisme : naturellement réactionnaire.....	p. 53
2. Comment les fascistes emploient-ils le conspirationnisme ? .	p. 60
3. Le capitalisme n'est pas un complot.....	p. 66
IV. NOTRE CONSPIRATIONNISME	p. 69
1. L'exemple de <i>Nantes révoltée</i> : une fixette totalitaire.....	p. 77
2. Les communistes conservateurs.....	p. 80

3.	Notre propre conspirationnisme, en tant que courant.....	p. 83
4.	L'histoire soviétique et le conspirationnisme.....	p. 92
V.	RIPOSTER AU CONSPIRATIONNISME: UNE TÂCHE ARDUE!	p. 99
	BIBLIOGRAPHIE.....	p. 108
	ANNEXE:LE PUTSCH EN CHARENTAISES ET LES COMMUNISTES	p. 111

INTRODUCTION

La croyance dans des complots n'est pas quelque chose de nouveau. Les légendes urbaines, les rumeurs, sont nées en même temps que les sociétés et que les civilisations. Elles participent à la création de mythes, de superstitions, d'un corpus religieux. Elles contribuent également à des épisodes de violence paroxysmique, dans lesquels ces rumeurs, ces canulars et ces mythes servent d'exutoire aux peurs et aux tensions. Il ne faut pas les sous-estimer.

Cependant, le développement progressif des moyens de communication, puis l'immense boom du développement des sociétés de l'information, ont donné un allant sans précédent à ces interprétations du monde.

Car, les complots existent. Ils ont, dans l'histoire, été nombreux. Ce sont des ententes entre groupes, comme le complot des fabricants de sucres ou de tabac, qui truquaient sciemment des études. Ce sont des ententes politiques, comme l'élimination de César lors des Ides de Mars, comme la conjuration de Catilina, ou comme l'opération *Walkyrie*. Ce sont aussi des actions souterraines de services secrets, comme *MK-Ultra* ou comme la destruction du *Rainbow Warrior*. Les coups tordus, les provocations, les mensonges existent aussi. Et il ne faut pas les nier.

Les productions s'appuyant sur des raisonnements conspiratifs sont également des produits commerciaux courus. Il suffit de voir le succès de franchises comme la série *Homeland*, comme *La Casa de Papel*, en tant que spectateur. Mais aussi en tant qu'acteur, les jeux tels que *Among Us* ou le *Loup Garou de Thiercelieux* sont excitants car ils jouent sur ces ressorts : démasquer l'adversaire ou le tromper.

Mais la distinction entre les complots et le complotisme, entre reconnaître l'existence de conspirations et le conspirationnisme réside dans ce suffixe : *isme. D'où le besoin de tracer des limites et de définir ce que nous entendons par ces termes.

1. Dans lequel on retrouve tous les codes du conspirationnisme, mais inversé : les héros sont les conspirateurs tous puissants et ayant toujours un coup d'avance sur leurs adversaires.

ÉLÉMENTS DE DÉFINITION PRÉALABLES

Comme nous allons le voir, les êtres humains sont naturellement « câblés sur un modèle » conspiratif. Mais être câblé ainsi ne fait pas de nous des conspirationnistes de manière systématique. Il faut une dimension supérieure, supplémentaire.

Cette dimension supplémentaire est celle du *isme, qui le rattache à des courants idéologiques. C'est-à-dire que le complot devient alors le moyen principal d'explication des faits historiques, il devient l'idéologie de l'analyse du monde par le complot. Cette analyse du monde est, en dernière instance, une appréciation du monde par le mythe. C'est pour cela que nous pourrions préférer, comme le souligne Vanessa Voisin dans son travail sur le conspirationnisme en URSS, le terme de « mythologie du complot » plutôt que de « théorie », terme qui entretient l'idée d'une valeur scientifique :

« Nous entendons par mythe tout récit, toute représentation, toute idée — avec leur nécessaire cortège d'images —, largement répandus et diffusés, transmis de génération en génération, qui donnent au groupe à la fois sa cohésion culturelle et sa cohérence morale (règle de conduite, sens de l'histoire). [...] La fonction du mythe est de dévoiler l'intelligibilité du monde et d'éclairer la route, celle qui a été parcourue comme celle qui reste à parcourir. Mémoire, le mythe est aussi guide pour l'action. »²

Nous citons d'ailleurs l'excellente définition qu'elle en fait dans *Le discours conspirationniste stalinien : l'exemple de la Pravda en 1930* (2004).

« Le terme de “conspirationnisme” désigne une vision totalisante de l'histoire humaine, où chaque événement, même le plus mystérieux, trouve une explication dans le cadre de l'affrontement de deux entités opposées. Les analyses de ce mythe ont déterminé l'unicité du schéma qui le structure : quels que soient le groupe accusé de complot et les buts qu'on lui attribue, le modèle du fantasme demeure identique dans ses présupposés philosophiques et son fonctionnement interne. Son trait essentiel est la recherche d'une “causalité première et unique”.

2. CARBONNELL Charles-Olivier, « Mythes et mythologies politiques. Approche d'une définition et d'une typologie », in Centre d'études et de recherches sur la mythographie politique, *Mythes et Politique*, 1991.

En effet, ces théories sont fondées sur ce que Lévy-Bruhl baptisait en 1923 la “mentalité primitive”, et qu’on préfère aujourd’hui, afin d’éviter l’écueil ethnocentriste, appeler “pensée mythique”. Il s’agit d’une forme de raisonnement inverse de celle de l’esprit scientifique, qui utilise les capacités logiques de l’entendement dans le cadre de croyances préétablies.³ La pensée mythique n’est donc pas prélogique — bien au contraire, elle est hyperlogique — mais préscientifique.⁴ Elle se rapproche ainsi fortement de l’animisme, lequel postule que le monde, y compris le devenir humain, est régi par des “influences” invisibles, bienveillantes ou hostiles, qui sont dotées d’un pouvoir réel au même titre que les êtres vivants. Dans une société préscientifique, ce type de croyances vise à expliquer le fonctionnement des forces de la nature, des maladies, etc. Il entraîne par ailleurs la conviction que certains actes humains — en général imitatifs — peuvent provoquer ou conjurer les esprits responsables de ces phénomènes. Comme l’a montré Moshe Lewin dans une étude qui a fait date (*La formation du système soviétique*, 1985), la culture populaire russe jusqu’au XIX^e siècle compris s’apparente fortement à cette tournure d’esprit. La mentalité conspirationniste apparaît également hautement psychologique, dans le sens où ce sont des émotions qui déclenchent le processus d’explication totale du monde : confronté à l’inexplicable ou au désordre, l’homme a tendance à rechercher des causalités, le fait d’attribuer la responsabilité à un objet défini équivalant à une appropriation, une maîtrise de la situation perturbante.

Ainsi, la pensée mythique ne conçoit pas les notions de hasard, d’aléatoire. En l’occurrence, les théories du complot, fondées sur l’idée que des forces secrètes obscures manipulent le devenir historique, reposent paradoxalement sur un schéma limpide qui présuppose une extraordinaire “transparence” de l’action historique. Une causalité mécanique et linéaire dirige le sens de l’histoire :

3. « Le ressentiment contre les prétendus ennemis « prend toujours une forme logique, il est basé sur un raisonnement qui, loin d’être confus, obéit à certaines règles et conduit à un système organisé d’idées. Il [...] ne contient aucune interprétation qui contredise le sens commun [...] d’une société à un instant donné. C’est seulement la grande rigidité des notions et la circularité de l’argumentation, que nous reconnaissons par son caractère répétitif, qui nous conduit à suspecter la présence d’un biais basé sur des affects [...], affectés profondément enracinés dans le passé de l’individu et du groupe. » – MOSCOVICI Serge, « The Conspiracy mentality », *Changing Conceptions of Conspiracy*, 1987.

4. POLIAKOV Léon, « Causalité, démonologie et racisme. Retour à Lévy-Bruhl? », in TAGUIEFF Pierre-André, *Les Protocoles des Sages de Sion*, vol. II, Paris, 1992, p. 417-456.

“[...] tissé de paradoxes, le conspirationnisme est le fait d’hommes qui, d’une part, adhèrent à des vérités de foi, dogmatiques et inaccessibles à la raison, mais qui, d’autre part, ne cessent de vouloir rendre la réalité historique parfaitement transparente et les conduites humaines imparablement logiques”.⁵

La vision conspirationniste de l’histoire opère la synthèse inattendue de deux thèses modernes contradictoires, de deux modèles de la raison en activité : celle selon laquelle les hommes possèdent un pouvoir sur le cours de l’histoire — modèle de la raison volontaire capable de concevoir et de mettre en œuvre un programme rationnel (héritage cartésien) —, et celle selon laquelle les hommes ne sont que les instruments d’un mouvement ou d’une force supérieure (héritage hégélien) — modèle de la Raison “rusant” avec les hommes.⁶ L’histoire est le fait d’une sorte de contre-Providence, gouvernée ni par Dieu, l’Esprit, ou les hommes, mais par certains hommes. Ceux-ci possèdent des facultés supérieures, qui permettent d’expliquer leur domination universelle et leur capacité de calcul inouïe. Ce sont des surhommes pourvus de tous les attributs du Diable chrétien (ruse, calcul, nature mauvaise, faculté d’aveugler les hommes ordinaires sur leur compte, etc.).⁷

Les théories du complot reposent sur une double conviction : d’une part, la masse des êtres humains est délibérément dupée par une force secrète omniprésente et omnisciente. D’autre part, l’apparent chaos historique masque la réalisation d’un plan (profitable à la seule minorité des comploteurs). Il faut aussi souligner, parmi les ressorts psychologiques au centre de cette mentalité, la contemplation satisfaite d’elle-même, la jubilation et le sentiment de supériorité que confère la conviction de savoir, d’être l’un des rares à avoir percé à jour la conjuration. Le monde devient, sous un tel éclairage, le théâtre d’une lutte sans merci entre les “esprits mauvais” déguisés et la masse des naïfs, entre l’obscurité et la lumière. Bien sûr, les théories du complot présentent les choses de façon plus complexe : ainsi, les “naïfs”, victimes de la ruse et du déguisement des conjurés, peuvent inconsciemment servir leurs intérêts, et il existe un groupe spécial de “naïfs” — ceux qui, précisément, ne

5. RIHOIT Xavier, « La théorie du complot, forme droitière de la paranoïa », *Le Choc du mois*, n° 31, juillet-août 1990, p. 27.

6. TAGUIEFF Pierre-André, « Questions préalables de méthode et d’interprétation », in *Les Protocoles des Sages de Zion*, vol.I, Paris, 1992, p. 16-36.

7. Il est d’ailleurs intéressant de voir que la quasi-intégralité des portraits de Staline fait par les anti-communistes piochent allègrement dans cet inconscient biblique, mâtiné de colonialisme, d’un Asiatique rusé, sournois et perfide.

le sont plus, et se trouvent investis de la mission d'ouvrir les yeux de leurs semblables. De la même façon, le groupe de l'ombre peut se diviser en initiés supérieurs manipulant des affidés tenus à l'écart des réels enjeux de la lutte.⁸ Selon les anthropologues, cette complexité à l'intérieur même d'un processus simplificateur participe de la fonction de séduction du mythe. Elle viserait à stimuler l'imaginaire "policié" des individus. L'analyse sociologique du conspirationnisme relie celui-ci aux périodes de troubles, d'incertitudes :

"l'état de crise qui porte à leur paroxysme les allégations de conspiration correspond à l'effondrement ou plutôt à la peur de l'effondrement du système de valeurs d'un groupe ou d'une société. D'où le sentiment de l'urgence d'une action destinée à conjurer cette peur".⁹ Les théories du complot surgissent donc lorsque l'ordre social établi vacille, que les certitudes sont ébranlées et que la peur du lendemain apparaît. "La catastrophe, c'est ce qui arrive à l'improviste ; le complot, c'est ce qui couve dans l'ombre. [...] C'est pourquoi le complot peut expliquer la catastrophe".¹⁰ Création profondément moderne, née des suites de la Révolution française et du reflux religieux des sociétés contemporaines, le conspirationnisme combine deux formes de mentalité *a priori* incompatibles : la pensée mythique, qui croit en une causalité immanente, en l'existence de forces invisibles antagonistes, et l'esprit moderne en quête de preuves pour fonder ses inductions. En se rencontrant, l'une et l'autre se déforment jusqu'à constituer un système d'interprétation du monde, absurde d'un point de vue extérieur, mais implacablement logique dans son fonctionnement interne."¹¹

À la suite de cette définition efficace, nous allons aborder les déterminismes biologiques qui impactent notre perception des choses.

8. Alain de Benoist distingue quatre types de théories conspirationnistes, dont la dernière consiste précisément à fantasmer des complots emboîtés : par exemple, le complot maçonnique serait manipulé en sous-main par le complot juif. Les trois autres types de théories sont, selon lui : 1) celles qui prêtent à des organisations ou des sociétés secrètes existantes des ambitions et des pouvoirs qu'elles ne possèdent pas, 2) celles qui imaginent de telles organisations, 3) celles qui combinent ces deux fantasmes. (DE BENOIST Alain, « Psychologie de la théorie du complot », *Le complot*, 1992, p. 13-29).

9. TOUATI-PAVAUX Corinne, « La séduction de la conspiration. De la représentation de la réalité à la réalité de la représentation », in TAGUIEFF Pierre-André, *Les Protocoles des Sages de Sion*, vol. II, Paris, 1992, p. 510.

10. POULAT Émile, « Le complot », *Politica Hermetica*, n° 6, 1992, L'Age d'Homme, Paris, p. 7.

11. VOISIN Vanessa, *Le discours conspirationniste stalinien : L'exemple de la Pravda en 1930*, 2004.

I. LES FONDEMENTS BIOLOGIQUES DU CONSPIRATIONNISME

1. L'HUMAIN : UNE CRÉATURE CONSPIRATIONNISTE

La première chose à comprendre pour pouvoir aborder cette question est le fait que la pensée conspirationniste n'est absolument pas une exception. Elle n'est pas une anomalie de pensée, mais bien au contraire, elle est le fonctionnement standard, basique, de l'esprit humain.

L'humain, en tant qu'*Homo sapiens sapiens*, est un animal. S'il possède des fonctions cognitives supérieures, son cerveau n'est pas sorti *ex nihilo* de la table à dessin d'un grand architecte. Il est le fruit de la sélection naturelle. Et dès lors, son fonctionnement n'est pas parfait, mais il est uniquement fonctionnel, suffisant pour faire face aux obstacles de la vie. Il est donc rempli de systèmes censés assurer la survie de l'individu qui le porte. Ils sont parfois fantastiques ! La peur des organismes aux couleurs vives (ou aposématisme), ou la peur des trous (tryphobie) ne sont pas culturelles, elles sont spontanées. En réalité, ils jouent sur le fait que ces visuels demandent plus d'énergie au cerveau. Celui-ci pousse donc à s'en détourner. Or, comme l'un présente un danger et l'autre peut évoquer une maladie, ce sont des mécaniques de survie qui ont été implémentées.

Or, ces systèmes, utiles dans la nature, peuvent entraver la compréhension de phénomènes complexes. On appelle cela des biais, nous allons en voir plusieurs.

A. LE BIAIS DE CAUSALITÉ

Ce biais est très utile pour survivre. Il consiste à tracer des liens logiques entre deux événements, et à leur attribuer une causalité. Ainsi, dans la nature, si un membre du groupe consomme un champignon et qu'il tombe malade, la faute en revient peut-être au champignon, qu'il ne faut donc pas consommer. Cela permet de créer un apprentissage par l'expérience (et parfois un peu par le *die & retry*) qui permet d'éviter les dangers, les maladies, les empoisonnements.

C'est donc en soi un principe bénéfique. Cependant il entraîne aussi des phénomènes incontrôlés. C'est ce qu'on appelle les superstitions. « Si je croise un chat noir et que je chute après, c'est la faute du chat noir ». Si dans la nature les causalités sont souvent assez simples, dans les sociétés humaines, beaucoup plus complexes, les phénomènes de causalité peuvent par contre masquer les causes profondes, au profit d'éléments secondaires visibles, mais moins significatifs.

B. LE BIAIS D'ÉQUIVALENCE

Notre cerveau aime les choses équilibrées. Il apprécie que les causes et les conséquences soient équivalentes. Par exemple, la mort d'une personne importante ne saurait être le fait d'un événement imbécile. Prenons un exemple, le général Patton, en 1945, est un général extrêmement influent de l'US Army. Il est un héros de guerre, charismatique et compétent. C'est aussi un réactionnaire de tout premier ordre, qui considère que les USA ont choisi le mauvais camp et qui veut attaquer l'URSS immédiatement. Il meurt le 21 décembre 1945 en Allemagne, dans un accident de la route. Assassinat ? Non, refus de priorité à droite. Il y a donc d'une part l'anecdotique qui peut jouer un rôle. De l'autre, il existe aussi ce qu'en physique on appelle le « saut quantique » et en sciences sociales le « bond qualitatif ». Parfois un système peut posséder une apparente stabilité, tout en étant en réalité extrêmement instable. Un tout petit événement peut ainsi provoquer un bouleversement. C'est le cas de quelque chose comme l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand en 1914, mais tout comme l'effet d'un Mentos dans une bouteille de Pepsi.

Ce mode de pensée fait que nous nous refusons à voir dans des événements insignifiants la cause de grands bouleversements. Dans la pandémie de Covid, beaucoup ne veulent pas accepter que ce soit un événement banal, commun, comme une zoonose (transmission d'une maladie d'un animal à un homme), qui soit à l'origine de la pandémie. Il faut donc une « grande cause », politique, géopolitique, conspirationniste pour expliquer cela. Et pourtant, lorsque les épidémiologistes ont trouvé la source de la grande pandémie de grippe « espagnole », ils se sont rendu compte qu'elle provenait d'une ferme au Kansas, dans laquelle un fermier grippé et un poulet grippé ont transmis leur virus à un porc, qui a donné naissance au mutant ravageur.

Ce biais d'équivalence se marie extrêmement bien avec le suivant.

C. LE BIAIS D'INTENTIONNALITÉ

« À qui profite le crime ? » Telle est la question que se pose tout un chacun lorsqu'un événement grave survient. Le fait de voir des intentionnalités là où il n'y en a pas forcément est un processus cognitif lié à la vie en société. Chris Frith neurologue de l'université de Londres, explique :

« Les humains sont des créatures si intensément sociales, cherchant sans cesse à inférer les intentions des autres humains, qu'il ne faut pas s'étonner

| qu'ils appliquent ce procédé à des agents réels ou apparents.»¹²

En somme nous sommes des animaux si sociaux que nous ne pouvons imaginer des causes ou des conséquences qui ne le soient pas. C'est également quelque chose de rassurant, car il est toujours moins difficile à accepter que nos malheurs soient liés aux actes malveillants d'autres plutôt qu'accepter d'être le jeu des éléments.

Ce mode de raisonnement est nommé paranoïde (et non pas paranoïaque). Il a pour ambition de déterminer qui peut être l'auteur conscient d'une action en fonction de qui y aurait le plus intérêt. Il est d'ailleurs central dans le raisonnement des fascistes. Pourtant, parfois les choses arrivent sans qu'elles soient intentionnelles, comme un tremblement de terre, un tsunami, ou la pandémie actuelle. Il arrive aussi qu'un acte soit commis, mais que celui qui l'a intentionnellement commis ne soit pas celui qui en tire les bénéfices. Enfin, il arrive aussi que les actes échouent, aient des effets pervers ou des rétroactions, et débouchent sur le chaos.

De plus, nous réagissons aux bouleversements qui nous entourent. Par exemple, les milliardaires et la pandémie : leurs bénéfices ont gonflé car ils se sont adaptés facilement aux nouvelles situations. Aucun mérite à cela, leur richesse leur assure une marge de manœuvre immense, tandis que la situation de quasi-monopole de leurs cartels fait que les difficultés de leurs concurrents plus faibles leur bénéficient quasiment mécaniquement. Ont-ils créé la pandémie ? Non. En bénéficient-ils ? Oui.

D. LE BIAIS D'ANXIÉTÉ

Notre cerveau n'est pas neutre, il ne traite pas toutes les informations de la même manière. Ce traitement fait que nous mettons systématiquement en avant des détails qui nous paraissent essentiels, surtout lorsqu'ils sont inquiétants. Il s'agit d'un acquis évolutif essentiel : lorsque nous voyons quelque chose bouger, une ombre, un reflet, notre cerveau réagit immédiatement comme face à un prédateur. Cette fonction explique aussi que nous puissions voir des visages ou des formes là où elles ne se trouvent pas : notre cerveau privilégie ce qui nous fait peur sur ce qui nous rassure. L'équation est simple : voir une forme hostile là où elle n'est pas est sans conséquences grave. Ne pas la voir est fatal. Les paréidolies sont un exemple de ces illusions, mais il en est de même pour

12. «Théories du complot : on croit repérer des intentions partout», *Science et Vie*, 22 juillet 2016.

le tas de linge sur la chaise la nuit. De plus le cerveau apprécie de frissonner et d'avoir peur. Nous avons une attirance pour ce qui nous fait avoir des poussées d'adrénaline ou d'endorphines. Et cela nous pousse à chercher des sensations fortes. Or, rechercher des complots et des explications effrayantes est aussi très stimulant intellectuellement et divertissant ! Quitte pour cela à mettre en avant, là aussi, uniquement quelques détails.

E. LE BIAIS DU DÉTAIL

Nous avons du mal à réaliser les proportions. Et cela fait que, dans notre esprit, un détail peut parfois prendre une proportion incroyable. Ce biais explique l'effet du « mille-feuille argumentatif ». Il s'agit d'accumuler les arguments sur des détails pour disqualifier l'ensemble d'une théorie. Le fait qu'un élément (une date, un lieu, une couleur) nous paraisse faux, cela pousse à tout remettre en cause. C'est ce qu'on retrouve dans les argumentaires des Faurisson, des Soral, et des négationnistes, lesquels ont souvent une approche littéraire des questions : les incohérences du discours, reflets de la reconstruction *a posteriori*, de la distance, ou du traumatisme, sont prises pour des réfutations de l'ensemble.

F. LE BIAIS DE CONFIRMATION ET LE BIAIS SOCIAL

Or, spontanément, nous faisons le tri entre les informations selon leur contenu et leurs provenances. Les informations nouvelles, lorsqu'elles sont contradictoires, ont tendance à être minorées. À l'inverse, nous surestimons et acceptons comme valide, même sans démonstration, les informations qui vont dans notre sens. Lorsque le doute conspirationniste s'imisce, nous pouvons devenir hermétiques à toute réfutation. Un fait qui pourrait aller dans le sens des conspirationnistes est accepté sans débat. Sa réfutation est prise pour une démonstration de l'hostilité des conspirateurs.

Le cerveau développe une vigilance particulière face aux informations qui proviennent de personnes extérieures à notre groupe social. Cette xénophobie spontanée est liée aussi à notre statut d'animal social : nous sommes sommés de faire confiance aux gens qui nous entourent, et par voie de conséquence, à nous méfier de ceux qui sont extérieurs à notre cercle. Cette espèce de consensus spontané vient encore amplifier un effet d'enfermement dans des bulles de pensée homogènes.

G. LE BIAIS D'EXAMEN

On ne trouve l'erreur qu'on cherche. Gérald Bronner cite l'affaire de Seattle

comme exemple. Durant la Guerre froide, les habitants de Seattle se rendent compte que les pare-brises de leurs voitures sont couverts de micro-fissures. L'ensemble des habitants de la région se rend compte que leurs véhicules sont porteurs de ces marques. Deux hypothèses : soit il s'agit de retombées liées aux expériences nucléaires soviétiques, soit aux travaux de rénovation des rues de la ville. Après enquête, il s'est avéré qu'il s'agissait simplement d'une usure normale, car l'ensemble de tous les véhicules du pays portent ces marques. Seulement, seuls les habitantes et habitants de Seattle ont passé leur temps le nez collé à leur pare-brise. Paul Watzlawick, un psychologue US, avait déclaré avec raison : « Ce qui avait éclaté à Seattle était une épidémie, non de pare-brises grêlés, mais de pare-brise examinés. »

Il en est de même pour certaines coïncidences qui n'en sont pas. Le cas des vaccins, de la sclérose en plaques, des cancers et de l'autisme, par exemple. On vaccine plus, on dépiste aussi plus les maladies ou les Troubles du spectre autistique (TSA), mais cela ne signifie aucunement un lien entre ces faits. Seulement, notre cerveau aime les coïncidences et des révélations, qui nous récompensent. Mais il n'aime pas les réfutations !

H. LE BIAIS D'INFIRMATION

L'humain, comme toute créature, fonctionne en essayant de limiter les dépenses inutiles d'énergie. Souvent, lorsqu'une personne trouve une solution qui nous paraît juste et satisfaisante, nous cessons alors de chercher à la vérifier ou de lui trouver des failles. Pourtant, pour vérifier qu'un phénomène est bien spécifique, il faut aussi démontrer des cas où il n'existe pas. Si je vois un champ dans lequel il y a des moutons blancs et aucun mouton noir, cela ne signifie pas qu'ils n'existent pas.

Il faut dire que, pour des raisons facilement audibles, une grande partie de notre vécu doit être basé sur des certitudes, même limitées. Si notre cerveau était programmé pour toujours tout remettre en cause, à chaque instant, pour chaque décision, nous n'en sortirions pas.

On peut prendre l'exemple d'une blague :

« C'est un physicien, un mathématicien et un logicien qui prennent l'Eurostar pour aller à Londres. Sortis du tunnel, ils aperçoivent par la fenêtre un mouton noir.

Le physicien dit : « Ah, tous les moutons anglais sont noirs ! »

Le mathématicien corrige : “Non, on peut seulement affirmer qu’il existe en Angleterre au moins un mouton noir.”

Et le logicien corrige : “Non, on peut seulement affirmer qu’il a existé en Angleterre, pendant au moins quelques secondes, un mouton, noir sur au moins un côté.”»

Le fait de ne pas céder à la rationalité performante est ainsi une manière de pouvoir faire des abstractions, mais c’est aussi un piège : une fois qu’une information nouvelle est entrée, sa réfutation aura du mal à être intégrée.

I. LES DIFFICULTÉS D’ÉTABLIR LES PROPORTIONS

Nous avons parlé des biais de proportionnalité chez les individus. Mais il y a un corollaire. Un test fiable à 99 % qui donne les résultats sur une maladie qui touche 1 personne sur 10 000. Si je suis déclaré positif, quelle est la probabilité que j’aie cette maladie ? 1 %.

« Si on prend une maladie mortelle qui touche 1 personne sur 10 000. Un homme passe un test fiable à 99 % qui lui dit qu’il est malade. Il pense donc être malade et en est convaincu à 99 %. Il a en réalité 1 % de chance d’être malade. En fait, admettons une population de 1 million de personnes. Si la maladie touche une personne sur 10 000, 100 personnes seront malades. Or, le test est fiable à 99 %. Donc 1 % des 999 900 personnes restantes ont un mauvais diagnostic. Par conséquent, cela fait 9 999 personnes dans l’erreur. Il a donc 1 % de chance d’être malade. »¹³

Ce biais cognitif fait que nous sommes facilement manipulables par les chiffres, et que les solutions les plus paranoïaques sont souvent celles que nous choisissons. Mais ce problème en débouche sur une autre.

J. LE PROBLÈME DE L’ÉCHANTILLON

Ce problème est très profond. Il est celui qui fait que nous avons tendance à faire l’impasse sur l’immensité de l’échantillon étudié et que nous nous focalisons sur les résultats qui nous intéressent. Si je suis gravement malade, que je prie et que je guéris, je pourrais être fondé à y voir une corrélation. Or, cela demande à prendre en compte un fait : ceux qui ont prié et qui n’ont pas

13. « Les 10 paradoxes qui vont vous rendre fous », *La liste*.

survécu. De même, lorsque nous voyons une vidéo avec une cascade extrêmement réussie, nous pouvons en déduire que la personne qui l'a réalisée possède un talent certain. Mais cette vidéo est peut-être le résultat de centaines de prises successives. Il en est de même pour ceux qui vont lier vaccin et autisme : combien de personnes vaccinées sont autistes ? Mais combien de non vaccinés le sont, et combien de vaccinés ne le sont pas ? C'est là d'ailleurs l'importance des tests avec des placebos ou du double aveugle.

Cette tendance à ne pas mettre en perspective les résultats nous rend très vulnérables. Mais au-delà de ces faits passifs, il existe une dimension active : celle du travail manipulateur opéré par certains.

K. CORRÉLATION OU CAUSALITÉS

Ce biais est à la fois un problème cognitif et un procédé manipulateur. Il est aisé de trouver des corrélations entre des événements sans rapports. Le nombre de films dans lesquels Nicholas Cage joue et le nombre de personnes qui se noient dans les piscines se suivent presque parfaitement. La consommation de margarine et les divorces aussi. Ce sont pourtant des éléments parfaitement séparés. Mais dans certains cas (repensons aux vaccins et l'autisme) on voit des causalités là où il existe simplement des corrélations.

L. LE BIAIS DU SURVIVANT

Ce biais est aussi lié à la question de l'échantillonnage. Deux exemples historiques : pendant la Première Guerre mondiale, les Anglais ont introduit un nouveau modèle de casque. À la suite de sa mise en service il y a eu une hausse du nombre de blessés à la tête. Défaut du casque ? Non, au contraire, les gens survivaient plus, donc étaient juste blessés. Autre exemple, dans un avion de combat quelles parties protéger ? Voici en illustration les impacts les plus courants sur les appareils. Parties les plus vulnérables alors ? Là encore : biais du survivant. Ceux qui étaient touchés dans d'autres secteurs étaient perdus. C'était donc les impacts non létaux qui étaient pris en compte.¹⁴

14. Cf. Figure 1.

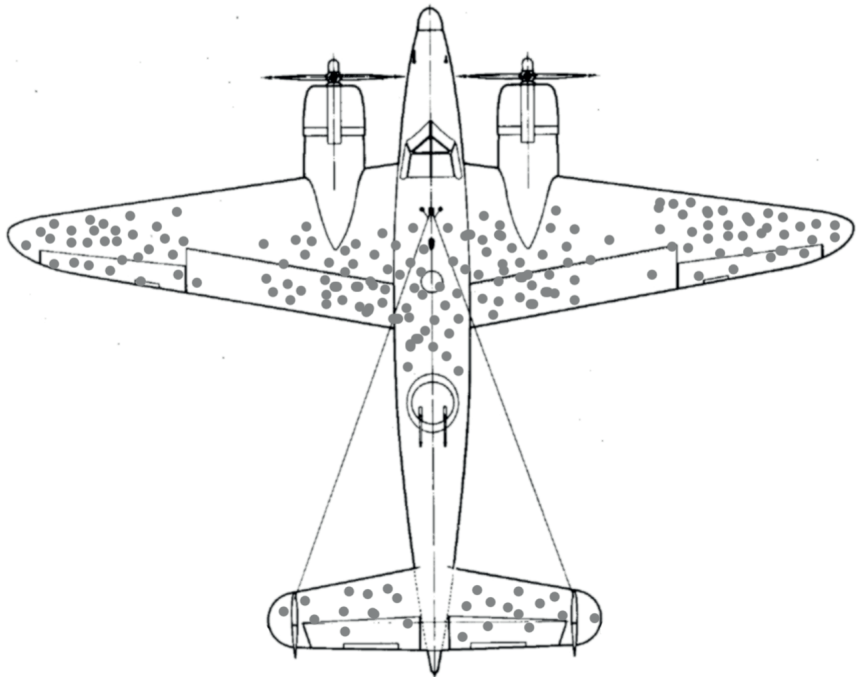


FIGURE 1: Les avions revenus endommagés de leurs missions sont ceux qui n'ont pas subi de dommage fatal. Les analyser comporte donc des risques de biais. (*IFL Science*: «*How A Helmet And A Bullet-Riddled Plane Perfectly Demonstrates Survivor Bias*».)

M. AUTRES EXEMPLES DE BIAIS

Il existe encore bien des biais cognitifs, mais nous avons couvert, nous pensons, l'essentiel. Nous vous proposons d'en examiner quelques autres avant de passer aux processus manipulateurs.¹⁵

1. Biais d'ancrage : Les gens font trop confiance aux premières informations qu'ils entendent. Lors d'une négociation salariale, celui qui fait la première offre pose un éventail raisonnable de possibilités dans l'esprit de chaque personne.
2. Heuristique de disponibilité : Les gens surestiment l'importance des informations à leur disposition. Une personne peut argumenter que fumer n'est pas mauvais pour la santé parce qu'elle connaît quelqu'un qui a vécu jusqu'à 100 ans et qui fumait 3 paquets par jour.
3. Effet d'entraînement : La probabilité qu'une personne adopte une croyance augmente avec le nombre de personnes partageant cette croyance. C'est une forme puissante de la pensée de groupe et la raison pour laquelle les réunions sont souvent peu productives.
4. Biais de l'angle mort : Échouer à reconnaître ses propres biais cognitifs est un biais en soi. Les gens remarquent davantage les biais cognitifs et motivationnels chez les autres que chez eux.
5. Biais de soutien du choix : Lorsque vous faites un choix, vous avez tendance à rester positif, même si ce choix comporte des inconvénients. Comme quand vous trouvez que votre chien est super alors qu'il mord les gens de temps en temps.
6. Illusion des séries : C'est la tendance à voir des structures dans des événements aléatoires. Cela donne lieu à diverses erreurs du parieur, comme l'idée que le rouge va plus ou moins probablement sortir à la roulette après

15. « 20 cognitive bias that screw up your decisions », *Wikiagile*, 30 octobre 2019.
SOURCES : *Brain Biases* ; *Ethics Unwrapped* ; *Explorable* ; *Harvard Magazine* ; *Hon. Stuff Works* ; *LearnVest* ; *Outcome bias in decision evaluation*, *Journal of Personality and Social Psychology* ; *Psychology Today* ; *The Bias Blind Spot: Perceptions of Bias in Self Versus Others*, *Personality and Social Psychology Bulletin* ; *The Cognitive Effects of Mass Communication*, *Theory and Research in Mass Communications* ; *The less-is-more effect: Predictions and tests*, *Judgment and Decision Making* ; *The New York Times* ; *The Wall Street Journal*, *Wikipedia* ; *You Are Not So Smart* *ZhurnalyWiki*.

une série de rouges.

7. Biais de confirmation : Nous avons tendance à uniquement écouter ce qui confirme nos idées préconçues, c'est l'une des nombreuses raisons qui rend difficile toute conversation intelligente sur le changement climatique.
8. Biais conservateur : C'est lorsque les gens favorisent des preuves antérieures par rapport à de nouvelles preuves ou informations. Les gens furent lents à accepter que la Terre soit ronde parce qu'ils conservaient l'ancienne vision d'une planète plate.¹⁶
9. Biais d'information : La tendance à rechercher des informations qui n'ont rien à voir avec l'action. Disposer de plus d'informations n'est pas toujours le meilleur choix. Avec moins d'informations, les gens peuvent souvent faire des prédictions plus précises.
10. Politique de l'autruche : La décision d'ignorer des informations défavorables ou dangereuses en « mettant la tête dans le sable », comme l'imagerie populaire le prête aux autruches. La recherche montre que les investisseurs contrôlent (au sens de « vérifient ») beaucoup moins la valeur de leurs avoirs lorsque les marchés financiers sont à la baisse.
11. Biais de résultat : Juger une décision en se basant sur le résultat plutôt que sur la façon exacte dont la décision a été prise sur le moment. Avoir beaucoup gagné à Las Vegas ne signifie pas que parier votre argent était une sage décision.
12. Excès de confiance : Certains d'entre nous sont trop confiants sur leurs capacités, ce qui les entraîne à prendre plus de risques dans leur quotidien. Les experts sont davantage victimes de ce biais que les profanes, puisqu'ils sont convaincus d'avoir raison.
13. Effet placebo : Lorsque vous croyez absolument que quelque chose va avoir un certain effet sur vous, cela a alors cet effet. En médecine, les gens à qui on donne de fausses pilules ressentent souvent les mêmes effets physiologiques que ceux à qui on a donné la vraie pilule.

16. Cet exemple est historiquement bien plus exact avec le cas de l'héliocentrisme.

14. Biais pour l'innovation : Lorsque celui qui propose une innovation a tendance à surévaluer son utilité et sous-estimer ses limites. Cela vous semble-t-il familier, la Silicon Valley ?
15. Récence : La tendance à privilégier la dernière information par rapport aux plus anciennes. Les investisseurs pensent souvent que le marché ressemblera toujours à ce qu'il est aujourd'hui et prennent des décisions imprudentes.
16. Saillance : Notre tendance à nous concentrer sur les caractéristiques les plus facilement reconnaissables d'une personne ou d'un concept (les plus marquantes). Lorsque vous pensez à la mort, vous craignez d'être déchiqueté par un lion, alors qu'il est statistiquement plus probable de mourir lors d'un accident de voiture.
17. Perception sélective : Lorsque nos aspirations influencent la manière dont nous percevons le monde. Une expérience menée lors d'un match de football entre les étudiants de deux universités a démontré que chaque équipe voyait l'adversaire commettre davantage de fautes.
18. Représentativité : S'attendre à ce qu'un groupe ou une personne ait certaines vertus sans avoir de réelles informations sur la personne. Cela nous permet d'identifier rapidement des étrangers comme des amis ou des ennemis, mais nous avons tendance à en user et abuser.
19. Biais du survivant : Une erreur qui apparaît lorsqu'on se concentre sur les exemples de survie, ce qui nous entraîne à mal évaluer la situation. Par exemple, nous pourrions penser qu'il est facile de devenir entrepreneur parce que nous n'avons jamais entendu parler de tous ceux qui ont échoué.
20. Biais du zéro-risque : Les sociologues ont découvert que nous aimons la certitude, même si cela se révèle contre-productif. Éliminer entièrement le risque signifie qu'il n'y a aucune possibilité de causer du tort.

THE BS ASYMMETRY PRINCIPLE

THE AMOUNT OF ENERGY NEEDED TO REFUTE BS IS AN ORDER OF MAGNITUDE BIGGER THAN TO PRODUCE IT

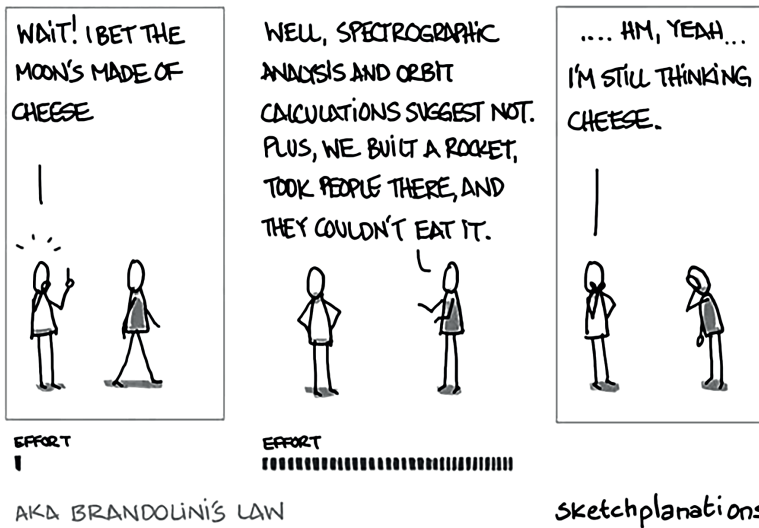


FIGURE 2 : Le principe d'asymétrie argumentative, ou « loi de Brandolini ». Il est facile d'affirmer que la Lune est faite de fromage, mais très long à infirmer.



FIGURE 3 : Si quelqu'un veut croire dans les leprechauns, ils peuvent toujours éviter d'être contredits en utilisant des hypothèses *ad hoc* (telles qu'ajouter « ils sont invisibles », puis « leurs motivations sont complexes », etc.).

2. DE L'ERREUR AUX PROCÉDÉS MANIPULATOIRES

Être victime de biais cognitifs n'est pas grave en soi. Cela arrive. Mais lorsqu'on essaie de diffuser ces éléments qui sont invérifiables, on arrive à une tendance bien malheureuse ou naturelle. Il s'agit de celle d'argumenter avec des procédés qui sont biaisés, mal-conçus ou faux. Ces procédés sont déclinables en trois catégories.

- Ceux qui sont sincèrement des erreurs que l'auteur n'identifie pas.
- Ceux qui sont des erreurs que l'auteur veut cacher par amour-propre.
- Ceux qui sont des erreurs volontaires qui servent à tromper et à induire les autres en erreur.

Il est très difficile de pouvoir tracer des frontières entre ces différentes catégories, car elles sont poreuses. Il faut en effet se poser la question de la bonne foi de la personne qui tient un raisonnement faux, mais aussi du fait que le procès de réfutation peut l'amener à nier encore davantage ces erreurs. Dans le cas du nazisme, par exemple, on doit se poser la question : les nazis croyaient-ils à leur propre discours ? C'est une question cruciale. Il est quasiment certain qu'une grande partie d'entre eux adhéraient à ces conceptions. Ils avaient créé un système de pensée (une *Weltanschauung*) qui permettait d'expliquer et de justifier ces choix. Cet horizon mental cohérent (pour eux) empêchait toute remise en cause de leurs propres croyances. Cela n'empêchait pas que, pour créer un certain forçage argumentaire, ils ont aussi fait appel à des modes de raisonnement biaisés, a-scientifiques, manipulateurs. C'est ce que nous allons voir immédiatement.

Schopenhauer, dans *L'Art d'avoir toujours raison* (1831), en recense un certain nombre. Ce sont des sophismes et des procédés de rhétorique qui ont pour but de manipuler l'esprit des personnes à qui ils s'adressent sans passer par l'explication, par l'argumentation, par la rationalité, mais bien par l'insinuation et la manipulation. Il en existe plusieurs dizaines, qui partagent toutes en commun le fait d'être manipulateurs. Ainsi, cela peut être le fait d'isoler des données statistiques, le fait de confondre la cause et la conséquence. Le fait de confondre un effet pervers avec un effet recherché, de faire appel à la popularité, à la nature, à la nouveauté ou à la tradition... Ces sophismes sont à connaître et à étudier pour pouvoir les repérer et les dénoncer.

Il existe des méthodes de tromperie de l'esprit qu'il faut connaître impérativement. La méthode Fort, du nom de son auteur, était une méthode d'argumentation par l'absurde. Elle se caractérise par un empilement d'arguments faibles, empruntant à toutes les écoles et tous les domaines. Ainsi, dans les ouvrages sur le 11 septembre, Gérald Bronner note que les détracteurs de la thèse officielle utilisent absolument tout ce qui leur passe sous la main. Ces Katiouchas argumentaires font appel au BTP, à la technologie militaire, à la métallurgie, à la séismologie... Si aucun n'est un vrai argument solide, l'ampleur de la réfutation à produire rend impossible une réponse satisfaisante. Donc, chacun peut trouver un argument convaincant.

De plus, le fonctionnement se nourrit pleinement de sophismes extrêmement puissants :

1. La charge de la preuve : celui qui énonce une théorie exige que la personne qui veuille le réfuter apporte les preuves.
2. La preuve par le doute ou par l'absence : il est impossible de prouver une absence avec certitude. Il n'est possible que de prouver des présences. Dieu, par exemple. Il est impossible de prouver son absence. Mais il est impossible aussi de prouver de manière tangible sa présence. Donc ce qui l'emporte est un acte de foi.
3. L'argument *ad hoc* : on fait surgir des arguments qui rendent impossible toute réfutation. Exemple ci-dessus avec les Leprechauns. En somme, la preuve est une preuve, l'absence de preuve devient aussi une preuve.
4. La pétition de principe : on part du principe que la conspiration existe, et donc tout peut être un signe de son existence. Or, tout peut être un signe. Surtout la négation et la tentative de disculpation. De toute manière, la sentence est déjà prononcée.

Ces sophismes sont beaucoup plus nombreux, et il est vital de les connaître. Ils permettent à la fois de pouvoir réfuter les arguments faux, mais également de pouvoir faire attention à notre propre manière d'argumenter.

3. LA MANIPULATION

Les documents présentés dans cette partie sont issus du travail de Franck Bulinge : *Un outil de décryptage de contenus manipulateurs : cas des groupes islamistes radicaux* (2012). Ce travail se focalise sur les procédés manipulateurs de l'islamisme radical, mais ils se retrouvent très largement dans l'ensemble des médias.

Ces procédés ont pour vocation d'influencer (faire adhérer librement à une idée), de manipuler (faire adhérer par la ruse et la tromperie), mais aussi de subvertir (faire basculer la personne d'un système de valeur à un autre) et de les faire passer à l'action.

L'engrenage manipulateur procède par étapes :

1. La sensibilisation : créer un état de tolérance à certaines idées et certains concepts. Cela peut être des éléments épars et apparemment contradictoires les uns par rapport aux autres.
2. Le conditionnement : il s'agit d'une étape supérieure, qui consiste à passer des faits isolés à une vision à une explication plus générale.
3. L'endoctrinement : passage d'une explication d'un fait à l'acceptation d'une conception générale du monde.
4. L'embrigadement : adhésion non plus aux valeurs et à la vision du monde mais à son appareil organisationnel.
5. Incitation au passage à l'acte : la personne devient un membre actif de l'organisation.

Les agents recruteurs des groupes radicaux réactionnaires se basent sur des profils précis, qui sont des individus en situation de vulnérabilité.

Comme on peut le constater, ces procédés manipulateurs jouent sur le mal-être, sur la peur, et sur l'isolement pour permettre d'affiner leur discours. Il est à noter que ce sont des vulnérabilités très larges qui dépassent largement le cadre du recrutement des organisations réactionnaires. Il faut admettre que le fait de vouloir changer les choses est souvent le fait de ne pas être heureux de la société actuelle et de la situation actuelle. Il faut donc être prudent !

Les procédés manipulateurs se classent dans deux catégories principales, les procédés affectifs et les procédés cognitifs. Dans le second se trouvent les procédés cognitifs de manipulation.

Voici un essai de typologie des vulnérabilités tel que mentionné dans l'étude, sous forme de tableaux synthétiques des systèmes manipulateurs :

TABLEAU I: ESSAI DE TYPOLOGIE DES VULNÉRABILITÉS

Vulnérabilités psychoaffectives	Besoin d'affection Besoin d'appartenance Besoin de reconnaissance Émotivité, hypersensibilité Empathie Frustrations Idéalisme Manque de confiance en soi Naïveté Paranoïa Perte de repères Rébellion, refus de la société Sensibilité à l'engagement (incapacité au refus) Sentiment de solitude, d'abandon, d'infériorité Soumission excessive à l'autorité
Vulnérabilités socioculturelles	Absence d'esprit critique Croyances religieuses Faible niveau d'éducation Idéologie dominante Modèles sociaux Opinions politiques Pacifisme, angélisme Soumission, obéissance sociale Superstition Totems et tabous socioculturels (exemple : le travail des enfants)
Vulnérabilités cognitives	Perception altérée (attention et sélectivité) Jugement et analyse biaisés (conditionnement, biais cognitifs, dissonance cognitive, préjugés, stéréotypes)

TABLEAU 2: SYNTHÈSE DES TECHNIQUES DE MANIPULATION AFFECTIVE

Catégorie	Méthode	Effet recherché	Techniques
Esthétisation & manipulation sensorielle	<i>Nursing</i> des sens	Relaxation, sophronisation, état pré-hypnotique, léthargie intellectuelle, sentiment de fusion, régression, identification	Images : Cadrage ou recadrage, effets de loupe (focalisation sur un point), retouche (flous gaussiens, couleurs accentuées, noir et blanc, granulation), stéréotypes (enfants, vieillards), choc des photos (cadavres, scènes violentes)
	Excitation	Sentiments de peur, tristesse, compassion, confiance	Sons : Infrasons (sensation d'angoisse), sons aigus, déchirants (stress), musique synchronisée sur l'image ou le contexte
			Voix : Masculine ou féminine, d'enfants, lente, profonde, hypnotique, utilisation d'effets (écho, réverbération, crescendo)
		Sensations de vertige, d'élévation, de transcendance, de stress, d'angoisse, d'euphorie	Textes : Effets de style (lyrique, religieux, proverbial, poétique), choix du champ sémantique (le « choc des mots », tonalité positive ou négative, apaisante, angoissante ou violente)

Amalgame affectif et cognitif	Associations	Effets anxiogènes, stress et réponse physiologique (pouls, sudation, malaise, nervosité)	Enchaînement rapide et répété d'images
		Transfert de charge affective d'un sujet/ objet vers un autre	Voix, images et sons associés ; exemple : Bush + Franc-maçonnerie + sons et voix sataniques, CIA + torture + hurlements
		Activation de croyances et de sentiments primaires (racisme, xénophobie, superstitions)	Symbolisme : Universel (enfer, feu, mort) ou spécifique à la culture (croissant, kalachnikov, cheval, svaštika, etc.)
		Leviers psychologiques (paranoïa, narcissisme)	Storytelling : Narration visant à recontextualiser la perception ou appelant des valeurs programmées (patriotisme, héroïsme, martyr)

TABLEAU 3: MANIPULATION COGNITIVE

Catégorie	Méthode	Effet recherché	Techniques
Cadrage manipulateur	Cadrage menteur	Altération du jugement par introduction de données fausses, truquées ou tronquées (désinformation)	Truquages : Modification des contenus textuels, vocaux, sonores et visuels (ajouts, suppressions, retouches, décontextualisation, etc.)
	Cadrage abusif	Recherche d'adhésion et de conviction par la manipulation du langage et des représentations visant l'aliénation du sens critique (propagande)	<p>Ambiguïtés : Usage de termes, d'images ou de sons laissant un doute sur leur interprétation possible. Usage de formules conditionnelles non vérifiables</p> <p>Arguments d'autorité : Références à des personnes dont il est difficile de discuter l'autorité (Dieu, l'expert, le scientifique)</p> <p>Répétitions : Usage répété de termes, de sons ou d'images. Vise à faire admettre le message comme une évidence (Allah Akbar, 9/11, terrorisme).</p> <p>Mots piégés : Emploi de mots renvoyant à des représentations qualifiantes (louangeurs, dépréciateurs, neutralisants, justifiants, déresponsabilisants). Exemples : solution finale, problème juif, terroriste, moudjahidin, taliban, dommage collatéral, frappe chirurgicale, etc.</p> <p>Rails mentaux : Usage de représentations totémiques ou taboues (révisionnisme, Shoah, terroriste, croisades, bien & mal, etc.)</p> <p>Mythologie programmée : Création d'un cadre mythique dans lequel est enfermé l'esprit critique de l'individu (exemples : sentiment national, Mère patrie, défense de la foi, race supérieure, élitisme...)</p>

			Manipulation des perceptions : Voir les techniques d'esthétisation et de manipulation sensorielle dans la manipulation des affects
--	--	--	--

Ces procédés manipulateurs sont très courants : il suffit de regarder l'introduction du journal de TFI qui évoque la musique des *Dents de la mer* (1976), ou de regarder un docu-fiction anticommuniste comme *Staline, le tyran rouge* (2007) pour voir que ce sont des procédés utilisés constamment.

L'ensemble de ces facteurs prédispose donc à être vulnérable aux biais, aux sophismes, aux manipulations et aux tromperies. Mais cette approche très biologique des questions ne doit pas tromper. C'est une tendance, non une fatalité. Mais elle est néanmoins à prendre en compte lorsqu'on aborde ces questions. Militants, militantes, nous avons souvent un parcours réflexif qui nous permet d'aborder la société dans son ensemble : c'est le but de nos idéologies. Mais cela ne nous rend absolument pas invulnérables pour autant ! De plus, le conspirationnisme est omniprésent dans l'histoire.

II. LE
CONSPIRATIONNISME
COMME MODE
D'EXPLICATION
DE L'HISTOIRE

Le monde qui nous entoure est mystérieux et complexe. Le comprendre demandait des outils qui n'existent que depuis peu de temps : les sciences théoriques, naturelles, sociales... Mais quand bien même elles existent, les interprétations peuvent en être faussées, et leur séparation artificielle rend encore plus difficile une appréhension globale de la réalité.

Les phénomènes qui nous entourent ne sont donc pas toujours compris. Nous percevons la surface émergée de ceux-ci, sans forcément que l'ensemble des phénomènes sous-jacents nous saute aux yeux. Ces phénomènes étaient donc expliqués par le prisme des biais cognitifs évoqués plus en amont. Une bonne ou une mauvaise récolte, une maladie, une victoire militaire était ainsi le fruit, bien souvent, d'une intervention volontaire de la part d'une force extérieure. Moshe Lewin, historien franco-polonais, a ainsi produit une étude sur la démonolâtrie dans les campagnes russes : la paysannerie voyait l'œuvre de bons et de mauvais esprits dans la vie de tous les jours, et cette manière « conspirationniste » d'aborder la réalité avait même résisté à l'imposition du christianisme. C'est aussi une manière de pouvoir exclure de la communauté certaines personnes : le mauvais œil, la sorcellerie... Quant aux légendes urbaines (seringues au Sida, faux attentats, moteurs à énergie gratuite... elles forment de ces petits complots populistes qui ont toujours existé et qui remplacent la sorcellerie). Mais il s'agit de petits complots « du quotidien. »

Les empires et les systèmes féodaux sont remplis de rivalité de pouvoir, de conjurations, de conspirations d'un clan contre un autre. Ils emplissent les relations politiques et diplomatiques d'une ambiance anxieuse. Il en reste des traces dans notre culture : par exemple le fait de trinquer provient de la peur de l'empoisonnement. Plus on frappait fort son verre contre celui des autres, plus on courait le risque de voir les liquides se mélanger, et donc plus on montrait sa confiance. Ces conjurations sont des conjurations d'une gradation supérieure : elles ont un impact régional, national... Avec l'élargissement des horizons politiques et économiques, qui rendent l'appréhension de la réalité encore plus complexe, car une crise dans un pays peut avoir des répercussions ici, une nouvelle étape apparaît.

« L'ancien régime était un monde de vérités stables et donc de certitudes, même quand les esprits étaient flous [...]. Descartes le premier avait érigé le doute en vertu et préféré à l'objectivité postulée d'une vérité reçue, le critère subjectif de l'évidence personnelle. La science moderne s'appuiera sur l'expérience de laboratoire [...]. Sur son idéal, on s'imaginera pouvoir construire des projets de sociétés scientifiquement conçus. Dans la réalité, la société existante se trouve livrée à elle-même, sans vérité transcendante,

sans positivité universelle. A commencé avec la Révolution l'ère de l'incertain et de l'indécis.»¹⁷

Les ramifications du système économique capitaliste apparaissent encore plus complexes que les tempêtes d'automne et les gels du printemps. Et leurs effets ne sont pas moins désastreux. Dans ce monde qui se rationalise, qui se laïcise, une nouvelle forme de superstition va naître : celle du complot moderne voir du méta-complot, c'est-à-dire l'explication de l'ensemble des fonctionnements de la société par le complot.

On peut retenir trois acteurs essentiels :

- L'abbé Augustin Barruel, qui va rédiger *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme* (1797). Ces mémoires présentent la Révolution française comme l'œuvre d'une conjuration, notamment fomentée par les *Illuminatis de Bavière*. Le complot apparaît donc comme une action déstabilisatrice, rompant l'unité de la société d'ordre, société harmonieuse. C'est un des précurseurs du méta-complot : c'est-à-dire du fait que l'avancée de l'histoire soit le fruit de conspirations successives, de sociétés secrètes, qui corrompent l'humanité, vouée à être organisée dans une monarchie en trois ordres.
- Léo Taxil, quant à lui, s'est retrouvé contributeur, à son corps défendant, du conspirationnisme moderne. Moqueur, sarcastique, il a produit une série de pamphlets sur la franc-maçonnerie, décrivant une secte terrible. Mais il révèle publiquement la supercherie, construite intentionnellement pour se moquer de l'Église. Le problème étant que dans le conspirationnisme, même la réfutation est une preuve !
- Nicolas Golovinsky, quant à lui, est un tâcheron. Il est celui qui va, sur la base de plusieurs textes synthétisés, inventer un ouvrage : *Les protocoles des Sages de Sion* (1903). Cet ouvrage est supposé être constitué des minutes d'un hypothétique congrès mondial sioniste, tenu à Bâle. Ce faux, copie quasiment conforme de l'ouvrage satyrique *Dialogue aux enfers entre Machiavel et Montesquieu* (1864) est réalisé pour le compte de l'Okhrana, la police tsariste. Le but est cynique : justifier la politique antisémite du Tsar et faire endosser la responsabilité des problèmes de la Russie aux Juifs. Il pose aussi le mythe du complot capitaliste, celui des « banquiers juifs ». En dépit du fait que le caractère faux du texte soit démontré (et même

17. POULAT Émile, « Le complot », *Politica Hermetica*, n° 6, 1992, L'Age d'Homme, Paris, p. 9.

reconnu par l'*Action française*, par exemple) il joue toujours un rôle dans l'imaginaire conspirationniste.

Ces trois acteurs (dont deux Français, cocorico) sont les pères fondateurs du conspirationnisme moderne. Il s'y adjoint, par la suite, un conspirationnisme anticommuniste, sous la forme du judéo-bolchevisme. L'antisémitisme joue un rôle important : jugés apatrides, les Juifs sont des boucs émissaires parfaits. Leur soif de pouvoir pour le pouvoir (ou pour l'argent) est telle qu'ils peuvent tout aussi bien être banquiers juifs comme bolcheviques. Cette idée d'une communauté non nationale, inassimilable, par essence étrangère au territoire sur lequel il se trouve, est la base de l'ensemble des théories conspirationnistes qui visent à expliquer le monde entier.

D'autant que l'antisémitisme possède une spécificité particulière qui le démarque des autres théories du complot. Dans la plupart de celles-ci, les conspirateurs sont des conspirateurs « fonctionnels ». C'est-à-dire que c'est leur rôle social ou leur idéologie qui fait d'eux des conspirateurs. Les jésuites sont une coalition religieuse, mais aussi un point d'appui politique. Les franc-maçons sont des individus qui rentrent dans une société fermée et encadrée par des rites. Dans le cas des Juifs, c'est une idée « essentielle ». Les Juifs sont vus comme des conspirateurs par essence, par nature, et donc ne peuvent ni être rééduqués ni réprimés dans un sens réhabilitant. C'est cette logique « naturelle » d'impossibilité d'assimilation qui emmène sur les chemins sinueux de l'extermination.

Il faut noter deux périodes historiques : d'une manière générale, les théories conspirationnistes d'avant 1930-1950 sont des théories qui insistent sur la déstabilisation du monde. Ce sont les actions de groupes secrets cherchant à renverser les autorités établies et à saper l'autorité des institutions. Ce sont les conspirations « révolutionnaires ». Aujourd'hui, les conspirations sont le plus souvent des conspirations conservatrices, c'est-à-dire visant à empêcher le monde d'évoluer, à saboter les efforts d'émancipation de l'humanité. C'est une conséquence de l'impact du nazisme et des éléments qui l'ont constitué, en particulier l'antisémitisme. L'antisémitisme permet de tout amalgamer : une conspiration secrète régissant le monde en sous-main et visant à écraser toute résistance, notamment par le cosmopolitisme.

1. LE RÉENCHANTEMENT DU MONDE

Il trouve une certaine portée dans les classes populaires, car souvent la réalité est bien sèche et déplaisante. Avec le développement des sciences et des sciences sociales, ainsi qu'avec l'arrivée du capitalisme, une nouvelle dimension du mystère s'est mise en place. En donnant une variable d'explication qui est le complot, il est possible aussi de réenchanter le monde : il existe des monstres cachés et des sauveurs. Ces sauveurs peuvent très bien être porteurs d'une croix gammée : ils osent dire la vérité. Nous retrouvons très précisément ces problématiques dans la pandémie actuelle, laquelle possède ses monstres cachés (*Big Pharma*) et ses sauveurs (D^r Raoult).

Il est difficile de faire une analyse de classe du conspirationnisme sans mener une enquête approfondie. Or, celle-ci est complexe et ne se résume pas simplement à des questions quantitatives (du type de « à combien de théories conspirationnistes croyez-vous »), mais bien qualitatives. En somme, l'intensité de la croyance et la manière dont celle-ci va structurer l'action de la personne dans la société sont plus importantes. Croire que des extraterrestres enlèvent des gens ou que le monstre du Loch Ness est caché quelque part est moins dangereux que croire dans une conspiration judéo-islamo-gauchiste ou autre.

Cependant attention à la caricature ! Les personnes qui sont les plus victimes des théories conspirationnistes ne sont pas celles qui souffriraient d'illettrisme ou d'inculture. Le conspirationnisme n'est pas un problème de connaissance du monde. C'est une défaillance de la méthode d'organisation de la pensée. Ainsi Gerald Bronner note que ce sont les personnes diplômées du supérieur qui sont les plus touchées par ces tendances. Elles sont particulièrement celles qui adhèrent aux méta-complots, c'est-à-dire aux explications de l'histoire par les complots combinés. Souvent, elles sont celles qui se posent des questions sur le fonctionnement du monde, mais qui n'ont pas les bases techniques, scientifiques, ou théoriques pour le comprendre dans leur ensemble, du fait du cloisonnement des savoirs. Et dans ce cadre-là, la culture technique des classes populaires et leur contact avec la réalité matérielle les prémunit possiblement davantage que des niveaux sociaux plus intermédiaires plus élevés, mais plus vulnérables à l'irrationnel.

2. L'EXCITATION CONSPIRATIONNISTE

Cet engouement se retrouve dans les appétits pour des productions culturelles dont la star centrale est le complot. *X-Files*, *Alias*, *Stranger Things*, *Homeland*, *Deus Ex*... Ainsi que la pléthore d'émissions sur le surnaturel et le paranormal. Mais il y a aussi des difficultés inhérentes au fait de représenter toute la complexité de la société. Des réalisateurs de film de bonne volonté, comme John Carpenter, montrent les limites de ce format : dans *Invasion Lqs Angeles* (1988), il essaie de symboliser la lutte des classes au travers d'une dichotomie aliens infiltrés/humains. Si l'intention ne fait pas de doute, la réalisation est ambiguë : on peut également la comprendre comme la domination d'un corps étranger sur la société, et donc en faire une lecture xénophobe ou conspirationniste — or le capitalisme n'est pas un complot —. En termes d'avènement du fascisme, *Harry Potter* fournit une bien meilleure explication.¹⁸

Ces productions, ces produits de consommation, ne sont pas totalement innocents ni sans danger. Dan Brown auteur de *Da Vinci Code* (2003), a connu un succès considérable. Mais il a aussi ressuscité toute une historiographie réactionnaire et complotiste, mettant au centre de son roman l'*Opus Dei* — qui, pour le coup, existe vraiment —, le *Prieuré de Sion* et les *Illuminatis de Bavière*. Plus grave, le succès d'émissions d'*histotainment* comme celles de Stéphane Bern et de Lorant Deutsch, prétextant révéler des secrets d'histoire, mais diffusant en réalité une conception métaphysique et conspirationniste de celle-ci. Pour un exemple humoristique, il est toujours bon de lire *Comme quoi Napoléon n'a jamais existé*, écrit en 1827, qui est un des premiers pamphlets (faussement) négationnistes.¹⁹

Il est cependant possible que les rumeurs, les légendes urbaines, les explications farfelues ne soient pas plus nombreuses qu'avant. Cependant, avec le développement des nouveaux moyens de communication, ils peuvent se structurer davantage, s'harmoniser, et donner naissance à des courants de pensée cohérents.

Internet est une invention fantastique. Il faut le reconnaître. Cependant, là où la lumière est forte, l'ombre l'est souvent aussi. Internet est un fantastique réseau horizontal dans lequel une information peut avoir le même poids qu'une

18. « Harry Potter comme utopie sociale-impérialiste », *Unité communiste*, 28 août 2021.

19. PÉRES Jean-baptiste, A. O. A. M., *Comme quoi Napoléon n'a jamais existé ou grand erratum source d'un nombre infini d'errata à noter dans l'histoire du XIX^e siècle*, 1827.

autre. Mais cette horizontalité est également un prodigieux tremplin pour les théories du complot. En effet, le web possède certaines caractéristiques qui donnent l'avantage à ceux et à celles qui pratiquent la guérilla informationnelle :

- La difficulté de pouvoir vérifier les sources : une information peut être lancée sans vérification, si elle paraît plausible, elle peut être acceptée sans débat.
- L'inversion de l'expertise : on se méfie moins de ceux qui nous ressemblent ou qui ont l'air de n'avoir rien à gagner en dénonçant un scandale que ceux qui représentent la parole institutionnelle, jugée alors empreinte d'un parti-pris.
- La consommation rapide de l'information, qui favorise le fait d'asséner sur la démonstration. Qui lit plus loin que le titre d'un article ? Peu de gens. Surtout quand cet article a vocation à servir d'argument d'autorité.
- L'utilisateur ou l'utilisatrice est seule devant son écran. L'atomisation et l'isolement favorisent aussi le développement de réflexions paranoïdes. Ce n'est pas qu'un effet passif, c'est également le créneau qui est ciblé par les sectes sous toutes leurs formes.
- Les algorithmes, qui doivent proposer des contenus ciblés enferment dans une bulle, laquelle fait vivre les utilisateurs et utilisatrices dans un monde complètement sursaturé de conspirations.

Cette explosion de l'information « alternative » est symbolisée par l'existence de mouvements complètement hors-sol, comme Q-anon. Ce mouvement, initié autour d'*imageboard* comme *8chan* et *4chan* sont parvenus à acquérir une influence considérable dans la société. Le *triumvirat* qui semble diriger ce mouvement sectaire, Jim Watkins, Ron Watkins et Frederick Brennan, a ainsi lancé un nombre impressionnant de rumeurs et de mensonges. Certains sont invérifiables, comme ceux sur les origines de la pandémie, d'autres sont des faux « archi-grossiers » : un mandat d'arrêt lancé contre Hillary Clinton par exemple. Mais, paradoxalement, ces mensonges grossiers sont encore plus crédibles. Ils donnent l'impression que la machination contrôle intégralement les médias et qu'elle noie les faits.

3. L'ÉCOLE COMME VECTEUR DU CONSPIRATIONNISME

Il peut paraître étonnant que l'École puisse être un vecteur du conspirationnisme et non pas un outil contre celui-ci. Ce n'est bien évidemment pas un objectif de la part de l'institution scolaire que de rendre les élèves conspirationnistes. C'est là un effet pervers qu'elle n'identifie pas elle-même. Cette autocritique impossible est d'ailleurs partagée par un grand nombre d'institutions, de courants ou d'auteurs. Étant notre propre référentiel galiléen, nous ne voyons pas nos propres défauts ou nos défaillances. Ainsi, par exemple, des auteurs tels que Taguieff sont incapables de discerner le rôle de l'éducation dans la diffusion du conspirationnisme. Ils souffrent eux-mêmes d'un biais cognitif, nommé angle mort. Ils voient donc le développement de ces thèses comme un phénomène uniquement exogène, c'est-à-dire provenant depuis l'extérieur, mais non pas secrétée directement par le système en tant que tel. Cette approche finit d'ailleurs elle-même par piocher dans un inconscient conspirationniste : le conspirationnisme serait-il un complot ?

À l'école, les enseignants et les enseignantes d'histoire ont une des responsabilités quant à la diffusion de thèses conspirationnistes. Ce n'est bien sûr, là encore, pas une volonté propre. C'est une conséquence de plusieurs facteurs.

L'histoire telle qu'elle est enseignée est une histoire compactée, comprimée, résumée à ses traits saillants et à ses grandes dates. De fait, involontairement, elle fait de l'évolution des sociétés des décisions politiques unilatérales, avec un rapport unilatéral entre dirigeants et dirigés. Elle résume ainsi certains événements par une suite de « le gouvernement décide ». Les forces sociales, les oppositions, le peuple est escamoté au profit d'une vision abstraite du pays, voire d'une personnification de celui-ci comme étant « La France ».

La narration de l'histoire tend aussi à reconstituer un scénario qui ne souffre pas d'à-coups. L'histoire scolaire, sans être un long fleuve tranquille, n'en est pas moins vue comme coulant dans une seule direction, vers l'avenir.

La manière d'enseigner l'histoire est aussi en cause : dans les années 1980, par exemple, Mitterrand a essayé d'inclure de l'histoire critique à l'école. C'est-à-dire des dossiers ouverts, avec des débats entre historiens, entre conceptions du monde, et dont les élèves pouvaient tirer un bilan qui leur était propre. Cette expérience a été stoppée net dans les années 1990 avec un retour à une histoire notionnelle, faite de propagande ou de faux-débats. Cette histoire notionnelle

sélectionne dans les événements passés des éléments qui servent à illustrer des notions : elle accentue leur simplification, puisqu'elle laisse sous-entendre qu'il existerait des « notions historiques » autour desquelles s'articulerait toute l'histoire. Il s'agit d'une histoire téléologique. Elle crée un sentiment d'irréalité temporelle : la progression historique faite par des notions successives laisse supposer que nous avons atteint un plateau anhistorique, marqué par le présentisme, dans lequel l'histoire d'aujourd'hui serait terminée, stabilisée autour de la démocratie libérale. C'est une histoire positiviste, avec un sens à l'histoire. Or, de ce point de vue, nous rejoignons partiellement la déclaration de Karl Popper dans sa critique de l'historicisme :

« Qu'il me suffise de dire que j'entends par historicisme une théorie, touchant toutes les sciences sociales, qui fait de la prédiction historique leur principal but, et qui enseigne que ce but peut être atteint si l'on découvre les "rythmes" ou les "motifs" (*patterns*), les "lois", ou les "tendances générales" qui sous-tendent les développements historiques. »²⁰

Cette citation peut apparaître comme étant contradictoire avec la théorie marxiste de la « roue de l'histoire ». Nous y reviendrons dans une partie suivante.

Autre point, l'enseignement du totalitarisme avalise le fait que les complots puissent exister. Cela mérite qu'on revienne dessus. Le fait de considérer qu'il ait existé des régimes capables de tromper tout le monde, d'asservir les esprits, de laver les cerveaux... tend à laisser penser que ce qui est vrai dans le passé peut l'être maintenant.

20. POPPER Karl, *Misère de l'historicisme*, 1944.

4. LE TOTALITARISME COMME CONSPIRATION

Le totalitarisme est une notion extrêmement large et aux définitions contradictoires. Entre les « moments totalitaires » de Arendt²¹ et le « système totalitaire » de C. J. Friedrich, un océan existe. Si le premier modèle conserve une certaine valeur (par exemple le 9/11 ou les manifestations pour *Charlie Hebdo* ont un caractère de moment totalitaire), le « système totalitaire » est un concept qui a fait long feu. Inventé aux USA, il y est rapidement contesté. Le travail de Franz Neumann sur la polycratie nazie, dans le *Béhémoth* (1944) et celui de Merle Fainsod sur l'URSS, dans *Smolensk under soviet rule* (1958) avaient décrit une réalité complètement différente de celle de l'image caricaturale véhiculée par C. J. Friedrich lorsqu'il définit la notion de système totalitaire. Cependant, pour des raisons politiques, géopolitiques, mais aussi éducatives, ces analyses sont laissées de côté. En France, en particulier, elles trouvent un excellent accueil, à gauche comme à droite.

Le totalitarisme existe-t-il ? Sans être l'objet de cette brochure, cela mérite qu'on se pose la question d'une manière brève. Selon la définition de C. J. Friedrich, constituée de six points²², oui. Mais celle-ci est tellement large qu'elle peut intégrer, en grossissant à peine le trait, une grande partie des régimes politiques. Le gaullisme lui-même pourrait ainsi être un totalitarisme. En réalité, on peut définir le totalitarisme d'une manière à peu près satisfaisante en le définissant ainsi : un projet auquel il est vital d'adhérer (*Volksgemeinschaft*, société sans classe ni État...) un rejet de l'État de droit, avec une primauté du projet politique sur la loi ; une polarisation de la société en *Freund* et *Feind* ; une politisation de l'ensemble de la société et y compris de la société civile. Le système n'existe pas, le mouvement révolutionnaire (au sens de procès de transformation de la

21. Nous reprenons là les termes qu'elle a employé en 1951, caractérisant le Maccarthysme comme un épisode totalitaire. Le reste de son œuvre, très justement critiqué par Emmanuel Faye dans *Arendt et Heidegger. Extermination nazie et destruction de la pensée* (2016) montre son absence totale de compréhension du totalitarisme.

22. « Une idéologie officielle embrassant la totalité de la vie ; Un parti unique de masse mettant en œuvre cette idéologie et soumis à la volonté d'un seul ; Un contrôle policier terroriste dirigé par une police secrète ; Un pouvoir monopolisant les moyens de communication de masse ; Un pouvoir monopolisant les instruments de violence ; Un pouvoir contrôlant les organisations, notamment les structures économiques afin de mettre en œuvre une planification et un contrôle centralisé de l'économie. » – « Carl Joachim Friedrich », *Wikipédia*.

société socialiste pour l'URSS²³, au sens copernicien de retour en arrière pour le nazisme) est tout. Cependant, il n'existe pas de « normalité » stalinienne, la société étant tendue toute entière dans sa transformation, tandis que, au niveau de l'*Alltagsgeschichte*, l'histoire de la vie de tous les jours, l'Allemagne nazie paraît plutôt stable.

Cette définition explique les paroxysmes de violence : passage de la déportation au « laisser mourir de faim » puis à l'extermination pour le nazisme ; gradation dans la transformation par en haut de la société soviétique, allant jusqu'à la *iejovchina*. Mais sans cette définition, qui ne préjuge pas de la qualité morale des régimes, par ailleurs, le totalitarisme est un conspirationnisme.

Il existe un impensé terrifiant : finalement, la lutte grossière contre le totalitarisme, caricaturale, moraliste, victimaire, secrète le conspirationnisme. Elle devient d'ailleurs un puissant poison qui, non seulement empêche d'observer les phénomènes politiques extrêmes avec un recul dépassionné, mais place une grille de lecture magique : qui explique tout en n'expliquant rien. Cela peut paraître étonnant au premier abord mais le développement des idéologies antitotalitaires joue un rôle dans le développement du conspirationnisme. Cela montre l'importance des actions et des effets de rétroaction.

Car, finalement, sans les mettre sur le même plan, le stalinisme et le nazisme tiennent largement plus du Béhémoth, c'est-à-dire du chaos sans légalité, que du Léviathan, soit l'ordre parfait et organique.

Elle est dangereuse parce qu'elle acte le fait qu'il est possible que, dans un espace et dans un temps donné, un ordre basé sur la manipulation, le mensonge, et la mobilisation totale de la population ait pu exister. Elle reprend à son compte d'ailleurs un bon nombre de formules qui sont issues du conspirationnisme : Staline et Hitler seraient des pervers absolus, manipulateurs et rusés, mentant en permanence sur leurs buts et sur les moyens mis en œuvre. Les buts eux-mêmes sont forcément pervers. Staline serait appâté par le pouvoir pour le pouvoir, uniquement dans le but de satisfaire sa psyché malade. Hitler serait un frustré qui aurait reporté sa frustration sur l'antisémitisme. Dans chacun des cas, les facteurs manquants sont l'adhésion volontaire et la rationalité. Or, la rationalité n'est ni absente du système soviétique, ni même du système nazi (dans un référentiel criminel par essence cependant). L'adhésion non plus.

23. Il est intéressant de voir que lorsque le processus de transformation stalinien s'interrompt (après 1953), et que le socialisme devient un « système », il stagne et périlite rapidement.

Ian Kershaw ou Johann Chapoutot ont travaillé sur l'adhésion au nazisme. Il était, pour une grande partie de la population allemande, porteur de réponses et d'espoir. C'était un vecteur d'utopie sociale-impérialiste. De même, la «révolution stalinienne» elle-même avait suscité un engouement immense dans la population ouvrière, laquelle avait le sentiment de «marcher dans les pas de l'histoire».

En créant un précédent mental, elle laisse la possibilité que celui-ci soit réel. De plus, l'approche simpliste de l'histoire, notamment dans le cadre scolaire, lui donne un aspect téléologique: les individus n'existent pas, il n'existe que l'action de la direction de l'État, laquelle développe des projets de long terme, des manigances, des manipulations. 1984, écrit dans le but de dénoncer le totalitarisme est un exemple parfait.

Ainsi, l'historiographie du totalitarisme dans l'éducation, fille de la Guerre froide, accuse un retard de plus de 30 ans. Cela peut paraître anecdotique, mais a pourtant une importance considérable dans la construction d'un univers mental cloisonné, borné, dans lequel il existe deux univers incompatibles et totalement opposés: celui de la démocratie libérale, héritière des Lumières, et celui des monstruosité totalitaires, qui en est totalement distinct.

Cette conception est particulièrement confortable pour plusieurs points:

- D'une manière générale, l'histoire telle qu'elle est enseignée (histoire institutionnelle, histoire bataille...) est téléologique et positiviste: les gouvernements y apparaissent tout-puissants et imposent leur volonté sur une masse anonyme d'individus sans pouvoir. Le sentiment général est qu'il existe un plan préétabli qui est suivi, imposé, et qu'il est impossible de s'y opposer. La suppression du rapport dialectique entre dirigeants et dirigés, bien que largement à l'avantage des premiers, laisse place à un rapport unilatéral. Il y a eu des améliorations progressives pour tenter de limiter ces pratiques, mais elles se heurtent à deux écueils:
 - » La reconstitution réalisée par les élèves eux-mêmes, qui simplifie le discours et en accentue les traits saillants. Les élèves dessinent notamment leur propre «Roman national» basé sur une synthèse des cours suivis au long de leur scolarité.
 - » Le choix de l'opposition démocratie libérale/totalitarisme dans le but de faire adhérer à la première.

- Dans une dimension civique, pour permettre de justifier, par opposition à l'arbitraire totalitaire, la valeur de la V^e République comme un modèle de perfection et d'équilibre. En rejetant la porosité entre une dictature terroriste²⁴ et une démocratie libérale, on se prive du fait de voir que la transition de l'une à l'autre peut être progressive comme brutale, et n'impose même pas un changement de personnel politique ou administratif.
- Dans le but également de mettre en avant la perversion monstrueuse des êtres qui ont dirigé ces régimes, et de les rejeter au loin comme intégralement démoniaques. Par opposition, cela sert aussi à démontrer que les personnages de l'histoire officielle, même controversés, ne le sont pas. Cela permet aussi de se rassurer soi-même : nous ne sommes pas eux, ils ne sont pas nous, et en nous ne sommeille pas un nazi qui s'ignore. Les tentatives un peu timides de parler de la banalité du mal s'effacent devant le martèlement de la longue suite des crimes commis.
- Elle assimile le nazisme et le communisme en une seule entité criminelle, permettant là aussi de réaliser un but anticommuniste, maintenu depuis la guerre froide. Ironiquement, les experts convoqués (Ian Kershaw, Marc Ferro, Enzo Traverso...) pour avaliser cette analyse la rejettent largement.

Le problème de cet univers mental, dans lequel les monstres et leurs systèmes existent, est qu'il ouvre une boîte de Pandore. Spontanément, la très grande majorité des gens se rendent compte qu'il existe des choses monstrueuses qui se passent. Ils en concluent logiquement que ces actes monstrueux ne peuvent être que le fait de monstres qu'il faut donc découvrir. Gramsci écrivait que « le prolétaire sent ». Il sent que quelque chose ne tourne pas rond dans la société qu'on lui présente comme magnifiquement équilibrée et libérale. Les injustices, la corruption, les inégalités, l'échec de la méritocratie sont tout autant d'éléments qui viennent démontrer que la promesse n'est pas tenue.

Nous, nous interprétons cela comme l'expression de plusieurs choses : d'une part le fait que l'État ne soit pas un acteur neutre, mais qu'il soit une interface utilisée par la bourgeoisie pour organiser et administrer la société, mais également pour fixer un contrat social — à son avantage, mais qui présente un

24. Quel que soit l'opinion qu'on peut avoir sur l'URSS, il faut lui reconnaître des « moments totalitaires » dans lesquels la légalité s'est effacée. Mais on ne peut parler d'une gradation continue ou d'un système totalitaire. Il suffit de voir que les phases de crise (1929-1933/1937-1938/1941-1949) sont entrecoupées de période de relâchement dans lesquels la direction politique a tenté de desserrer l'étau.

certain degré d'acceptabilité — entre les différentes couches sociales. Quant au jeu libéral, il est biaisé par différentes choses : des logiques népotiques qui favorisent les enfants de la bourgeoisie, quelles que soient leurs compétences réelles ; des logiques claniques et clientélistes ; mais également le poids des déterminismes sociaux et de la reproduction sociale — le capital culturel cher à Bourdieu. Il nous apparaît logique que la bourgeoisie s'organise. Elle le fait sous diverses structures qui permettent d'éviter de se livrer une guerre constante, et permettent de nouer des alliances, des compromis, et de négocier au prorata du rapport de forces entre les différents clans.

Il n'existe pas des centaines d'options. C'est une formation théorique et idéologique longue qui permet de prendre le recul suffisant pour pouvoir analyser les choses ainsi. Et encore. Mais il n'est pas illogique de croire que, derrière la façade de démocratie, ce sont « tous les mêmes » et qu'ils sont « tous pourris ». C'est d'ailleurs un des fonds de commerce du populisme, qui cherche d'ailleurs à amplifier cette image.

Quelles que soient les fantaisies de Q-anon, elles possèdent un fond commun : elles sont réactionnaires, voire fascistes. Le conspirationnisme serait-il toujours d'extrême droite ?

III.
L'EXTRÊME DROITE
POSSÈDE-T-ELLE
LE MONOPOLE DU
CONSPIRATIONNISME?

1. LE CONSPIRATIONNISME : NATURELLEMENT RÉACTIONNAIRE

Spontanément, on associe fortement extrême droite et conspirationnisme. Il existe en cela une part de vérité. Mais il est extrêmement important de le nuancer. La réalité étant que les raisonnements conspirationnistes sont très largement répandus (encore une fois, ils sont un fonctionnement primaire du cerveau), et ils s'immiscent partout, même chez nous. Si avoir parfois des positions conspirationnistes ne veut pas dire devenir immédiatement un fasciste, ils sont toujours tendanciellement réactionnaires. Même des choses aussi inoffensives que les courants *new age*, tolérants, ouverts, cosmopolites, sont néanmoins bâtis sur un fond réactionnaire. Nous avons pu voir cette alliance étonnante dans les rues de Berlin, où hippies en sarouel et nazis en uniforme défilaient contre la dictature sanitaire. Mais, plus globalement, nous ne pouvons que noter une omniprésence des réflexes conspirationnistes, et ce dans l'ensemble des courants politiques. Pourtant, le conspirationnisme, par essence, est réactionnaire.

Si tout semble opposer ces deux courants, ils sont réunis par une certaine vision du monde qui est intrinsèquement réactionnaire. L'un comme l'autre pense qu'il existe un état de nature pour la société humaine, et que celui-ci est corrompu, perturbé, détruit par l'action de forces néfastes et obscures. Dans ce courant *new age* il est incarné par l'harmonie naturelle, le Nirvana, l'équilibre des énergies et autres. Dans la version des royalistes, il est dans une société absolue d'ordre. Dans la version nazie, il est dans l'affrontement cruel, darwiniste, entre races et civilisations pour le contrôle du monde. Cette situation d'harmonie naturelle suppose donc que l'histoire est le résultat d'une conspiration. Elle se heurte à la vision marxiste qui considère que ce sont les rapports entre les classes sociales, les rapports de production et leur évolution, qui forment la trame principale de l'histoire. Ainsi, la fin de la royauté et du féodalisme n'est pas un complot, mais l'affirmation de nouvelles classes, comme la bourgeoisie, qui étaient étranglées par un système vieillissant et pourrissant.

Dans la vision conspirative, des forces s'organisent en secret pour pouvoir détruire cette harmonie et la remplacer par un ordre nouveau, forcément corrompu. Pour les royalistes, c'était les loges maçonniques, les sociétés secrètes qui conspiraient pour détruire le bon gouvernement du Roi et de Dieu. En cela, nazisme, *new age*, royalisme, en dépit de leurs différences importantes de fond et de leurs expressions contradictoires, sont des rejets de la rationalité et des Lumières. Les nazis ont d'ailleurs porté très haut ce concept d'opposition entre la société naturelle, darwiniste, et la culture, considérée comme une forme

de corruption de l'âme de race.

A. LES NAZIS, « CROIRE ET DÉTRUIRE »

Avant toute chose, il faut un préalable important, nous ne devons pas tomber nous-mêmes dans un sophisme lorsque nous analysons nos ennemis : c'est celui de la pétition de principe. C'est-à-dire le fait de considérer que les nazis, cyniquement, sont des individus qui étaient lucides et qui avaient choisi d'utiliser le conspirationnisme comme un moyen de propagande et de propagande uniquement. Les écrits des nazis et leurs échanges personnels donnent à penser que, très majoritairement, ils étaient — et c'est très dérangent de dire cela comme ça — sincères. Ils adhéraient sincèrement à un corpus de valeurs racistes, à une vision du monde apocalyptique et marquée par un millénarisme eschatologique.²⁵ Les observateurs extérieurs du nazisme, comme le note Ian Kershaw, étaient persuadés du contraire : que le nazisme employait des « métaphores idéologiques », en gros, l'antisémitisme était considéré comme étant essentiellement symbolique. L'ironie de la chose étant que les Juifs et les Juives d'Allemagne étaient souvent persuadés de cela.

La vision nazie et le regard des acteurs de la Shoah sont particulièrement intéressants. Le nazisme n'a jamais été vraiment une idéologie clairement codifiée. Les nazis ont repris des idées qui étaient déjà présentes dans la société du XIX^e et du début du XX^e. Ils les ont amalgamées dans un ensemble théorique qui n'a jamais été vraiment synthétisé. Ainsi, *Mein Kampf* (1925) n'est pas particulièrement utile pour comprendre le nazisme. *Le mythe du XX^e siècle* (1930) de Rosenberg, l'est bien plus. Si on se fie aux travaux des chercheurs sur le nazisme, son contenu est une *Weltanschauung*, c'est-à-dire une « vision du monde ». Dans cette vision du monde, les races et leurs émanations culturelles, les civilisations, s'affrontent dans une arène cataclysmique. Dans cette vision du monde, la nature est donc un affrontement constant. Pour les *Akademikern* de la SS, les docteurs ou doubles docteurs qui ont été dans les camps ou les Einsatzgruppen, il existe une justification à leurs actes.

Ce sont très majoritairement des juristes ou des littéraires spécialisés dans les germanités. Certains, après la guerre, seront des professionnels du marketing, du management ou des écoles de commerce. Ils ont été marqués par la Première Guerre mondiale, par la chute du II^e Reich et par la Révolution

25. Ensemble de croyances à un règne terrestre eschatologique du Messie et de ses élus, censé devoir durer mille ans. En somme, une croyance en une « fin du monde ».

de novembre 1918. Plus encore, ils sont aussi traumatisés par des événements comme l'invasion de la Rhur par la France en 1923 et par « La Honte noire » (*Die schwarze Schande*), c'est-à-dire par la naissance de métis entre Allemandes et soldats des Colonies françaises.²⁶ Pour ces futurs exterminateurs du nazisme, leur vision de la situation est la suivante :

- Les puissances hostiles (France, URSS) encerclent l'Allemagne.
- La France essaie d'éliminer génétiquement la population d'Allemagne par le métissage forcé avec des soldats coloniaux.
- Les communistes et les Juifs, en tant que force non nationale, inassimilables à la communauté du peuple ou *Volksgemeinschaft* sapent l'intérieur du pays.
- Ils corrompent avec les conceptions asiatiques (le droit, la loi, les institutions, l'État) la nature de race du peuple allemand.

C'est autour de cette conception de conspiration contre la nature de race de l'Allemand que se construit la pensée nazie. C'est autour de ce raisonnement paranoïde que s'est bâtie la Shoah. Et c'est sur ce point de départ que le nazisme a peu à peu créé l'engrenage qui l'a amené au génocide.

Le fait de s'interroger sur le rapport entre conspirationnisme et nazisme, s'il oblige à une certaine empathie, au sens de se mettre à leur place pour percevoir leur vision du monde, n'excuse absolument rien. La vision nazie du monde n'était pas axée sur une peur défensive, sur une protection contre une menace réelle ou fictive. Certains historiens, comme Ernst Nolte, ont essayé de limiter les responsabilités du nazisme à une simple réponse au « génocide de classe » bolchevique. D'autres ont tenté aussi de faire des soldats qui combattaient sur le front de l'Est des héros qui protégeaient leur patrie contre la déferlante soviéto-asiatique.

C'est là oublier que la dimension centrale du nazisme était dominatrice et suprémaciste : les nazis ne voulaient pas que les Allemands existent comme un peuple parmi d'autres, mais ils considéraient que leur rôle était d'être une race de seigneurs, devant naturellement régner sur les autres. La dimension

26. Entre 2 500 et 24 000 métis sont nés dans les années 20. D'après le rapport Allen, la très large majorité sont le fruit de rapports consentis. Si la propagande allemande en a fait ses choux gras, ils ne seront pourtant que peu inquiétés pendant la Seconde Guerre mondiale, et ceux qui furent emprisonnés le furent du fait de leurs activités politiques annexes.

paranoïde du conspirationnisme est un contrefort qui appuie, accompagne et légitime le projet d'asservissement européen et mondial.

Le conspirationnisme est aussi un moyen qui permet de justifier le passage à l'acte.

D'une part en considérant que, pour survivre la race allemande doit se purifier de tout ce qui est « juif » ou « enjuivé ». Pêle-mêle, on retrouve dans cette appellation les écrits des Lumières, l'universalité de l'espèce humaine, le droit romain écrit, la lutte des classes, le protestantisme et le catholicisme... mais aussi les animaux de compagnie ! Cet ensemble est supposé nuire à la nature profonde de l'homme-germain, qui doit retrouver sa place dans la lutte à mort entre les espèces et les races.

De l'autre, en considérant que cette lutte à mort demande non seulement d'éliminer les forces vives de l'ennemi racial, mais aussi de juguler la menace d'une vengeance. Ainsi, les actes de violence se généralisent et se radicalisent de manière cumulative. Ils passent du fait de cibler les hommes en âge de combattre jusqu'à éliminer l'ensemble des classes d'âge. L'idée étant d'éviter une nouvelle génération vengeresse.

Le paradoxe du III^e Reich est qu'il proposait une vision archaïque, moyenâgeuse du monde, sous prétexte qu'il s'agissait d'une société naturelle, organique, autour du *Volk*. Mais pour parvenir à réaliser ces objectifs, non seulement il a accentué la « modernisation »²⁷ de l'Allemagne, mais il a livré aussi pieds et poings liés la classe ouvrière du pays aux capitalistes les plus rapaces. Et pour obtenir l'adhésion des masses populaires à ses projets, il s'est montré aussi un pillier sans scrupule, dans le but de maquiller la baisse du niveau de vie général. Avec la chute du III^e Reich, une partie des plus ardents défenseurs de ces conceptions sont éliminés. Mais une très large majorité survit, et se reconvertit. Surtout, toute une génération est marquée par ces conceptions. Elles laissent des traces importantes, car on ne guérit pas d'un tel poison. Elles ont été intégrées dans une idée que l'Allemagne continuait, sous la RFA, ce destin de rempart contre le bolchevisme et l'Asie.

Dans la conception *new age*, le capitalisme et la société matérielle est l'ennemi. Mais ce capitalisme est compris comme cherchant à nuire (par la malbouffé,

27. Quand nous parlons de modernité, ici, il faut bien la détacher de sa composante « progressiste », il s'agit d'une modernité technique et matérielle, non pas d'une modernité au sens philosophique !

par la pollution, par les ondes, par les médicaments) et à perturber la nature. Or, le capitalisme n'est pas un complot. C'est un système économique.

B. QUELQUES EXEMPLES EN FRANCE

Les groupes d'extrême droite sont plutôt discrets sur leurs pensées profondes. Il faut dire que leurs opinions tombent souvent sous le coup de la loi, notamment en ce qui concerne l'incitation à la haine raciale ou l'apologie de crime contre l'humanité (ou sa négation, l'un comme l'autre ne posant pas de problème).

Sur les sites comme *4chan*, par exemple, ce qui revient inlassablement est l'idée qu'un groupe restreint d'individus, comme les Juifs, opèrent en secret pour déstabiliser la planète. La thèse centrale, reprise directement depuis le nazisme, est celle d'une volonté d'anéantir les peuples par le métissage, le cosmopolitisme, l'universalisme... Cela permet de placer le clivage central du monde non pas sur la lutte des classes, mais bien sur un affrontement entre mondialisme et nations. Cela permet aussi d'amalgamer libéralisme et communisme comme les deux facettes d'une même pièce.

D'une manière générale, en France, l'un des acteurs centraux est le Grece (Groupement de recherche et d'études pour la civilisation européenne). Ce groupe de réflexion rassemble les intellectuels de l'ultra-réaction. Ils ont repris une partie des thèses que les nazis eux-mêmes avaient fait leurs. Ils ont cependant dû élargir la perspective aryenne pour l'intégrer dans un cadre plus large : la notion de civilisation européenne. Lorsque Alain de Benoist s'exprime il est aisé de comprendre que derrière les maux que subit cette civilisation, il y a un groupe qui tire les ficelles :

« À mes yeux, l'ennemi n'est pas "la gauche" ou "le communisme", ou encore "la subversion", mais bel et bien cette "idéologie égalitaire" dont les formulations, religieuses ou laïques, métaphysiques ou prétendent "scientifiques", n'ont cessé de fleurir depuis deux mille ans, dont les "idées de 1789" n'ont été qu'une étape et dont la subversion actuelle et le communisme sont l'inévitable aboutissement.

Cela ne signifie pas, bien entendu, que toute inégalité soit à mes yeux nécessairement juste. Il y a au contraire de nombreuses inégalités parfaitement injustes ; ce sont souvent celles que notre société égalitaire laisse d'ailleurs subsister. Professer une conception anti-égalitaire de la vie, c'est estimer que la diversité est le fait-du-monde, et que cette diversité induit des inégalités de fait ; que la société doit prendre en compte ces inégalités

et admettre que la valeur des personnes par rapport aux différents objets est incommensurable d'une personne à une autre.»²⁸

Ce groupe conspiratif est central dans la rhétorique fasciste : de la communauté évoquée par les généraux putschistes aux organisateurs de l'immigration massive qui modifierait la composition de l'Europe. Il serait alors la conspiration d'une élite dirigeant les sous-hommes pour effacer les blancs de la Terre. Il est extrêmement important de voir que ce raisonnement est en grande partie lié au fait colonial. Le fait colonial est l'une des matrices de la pensée fasciste/nazie. Encore une fois, ils se sont baissés pour ramasser ces idées. Presque tous, même des personnages jugés positivement, tels que Churchill ou Théodore Roosevelt, étaient persuadés de leur véracité. Dans l'ensemble, le raisonnement est le suivant :

- La loi de la nature est le darwinisme, et la loi de l'homme est le darwinisme social. Il existe donc des races ou des civilisations qui se mènent la lutte pour le contrôle de la Terre.
- Les civilisations ne sont pas égales entre elles. Le monde est l'arène de cet affrontement, et le résultat est la survie et l'hégémonie ou la mort.
- Les Européens sont une civilisation qui a dominé le monde grâce à leur puissance naturelle. C'est par ce droit qu'ils peuvent dominer les autres. Un grand nombre de penseurs considèrent qu'il y a alors les peuples triomphants, conquérants, et les peuples mourants. Exterminer des populations entières ne pose pas de problème d'éthique. Jusqu'ici, colonialisme et nazisme n'ont pas encore divorcé. Ce divorce se produit là :
- La race blanche et la civilisation européenne-blanche sont donc supérieures aux autres. Mais pourtant, lorsqu'on écoute les réactionnaires, elle est menacée. C'est une contradiction !
- Cet affaiblissement est donc tout sauf naturel. Il est le fruit d'un travail de sappe par une communauté organisée qui utilise différents relais et différents moyens. Cette communauté organisée (souvent juive), n'est pas au sens strict une sous-humanité, ce sont des ennemis de l'humanité. Ils emploient les sous-humanités pour faire le travail à leur place.

28. DE BENOIST Alain, *Vu de droite. Anthologie critique des idées contemporaines*, 1977.

- Par exemple, par le métissage culturel, par la promotion du mélange ethnique, par la mondialisation, par l'immigration, etc. Ils visent à saper génétiquement la composition de la race blanche pour l'anéantir.
- Les éléments présents en France ou en Europe sont inassimilables. Ils sont par essence des ennemis. Ils doivent donc être traités comme des personnes indésirables : expulsés (déportés), isolés de la société (concentrés), éliminés.

On retrouve ce raisonnement dans l'ensemble des groupes fascistes. Fait inquiétant, il arrive aussi dans la bouche du gouvernement par l'entremise du terme islamo-gauchisme. Il désigne, comme le judéo-bolchevisme, une incompatibilité idéologique et civilisationnelle. Incompatibilité veut bien dire ce que cela veut dire : un traitement radical est envisagé à la longue.

Ce terme a d'ailleurs été forgé par un spécialiste du conspirationnisme (Taguieff), qui semble complètement hermétique à un regard sur le propre caractère conspirationniste de sa vision des choses. Ironie de l'histoire, l'étude du conspirationnisme ne prémunit pas contre lui.

2. COMMENT LES FASCISTES EMPLOIENT-ILS LE CONSPIRATIONNISME ?

Le conspirationnisme est à la fois un but et un moyen. L'extrême droite, qu'elle soit islamiste ou fasciste, ne lésine absolument sur aucun procédé fallacieux ni aucun raccourci pour transmettre ses messages. Dans l'ensemble, ils jouent sur une esthétisation du passé, sur un discours calibré pour l'individu isolé et vulnérable, ainsi que sur des informations tronquées et mensongères.

Surtout, le discours fonctionne par l'insinuation. Comme dans un bon film d'horreur, ce qui fait réellement peur, ça n'est pas de voir quelque chose de monstrueux, mais surtout de laisser ses propres peurs combler les blancs. Ainsi, en employant des termes comme «vous voyez de qui je veux parler» ou «on sait très bien qui tire les ficelles», les fascistes font appel à l'imaginaire et aux fantasmes. Les auditeurs auront l'impression d'être dans la confiance, et de participer à avoir dévoilé un pan de mystère. Ils sont donc satisfaits cognitivement de ce produit, et entrent ainsi dans un engrenage terrible. À l'inverse, l'explicitation conduit souvent à des cafouillages. Ainsi, on a pu le voir dans l'interview du général Delaware sur C-News.²⁹

Le site *Pratique de l'histoire et dévoilements négationnistes* (PHDN) en dépit de son air d'un autre âge, propose une analyse particulièrement détaillée d'une des méthodes qui est un cheval de bataille de l'extrême droite : l'hypercritique. L'hypercritique est, quelque part, une sur-réaction à une vision de l'histoire fidéiste, c'est-à-dire basée sur la foi. Elle est une méthode d'investigation, mais poussée à l'extrême, au point que Pierre-André Taguieff la décrit comme la «tentation du relativisme radical, impliquant le règne du doute sans limites».³⁰

Les historiens Langlois et Seignobos la présentent ainsi :

«L'hypercritique. C'est l'excès de critique qui aboutit, aussi bien que l'ignorance la plus grossière, à des méprises. C'est l'application des procédés de la critique à des cas qui n'en sont pas justiciables. L'hypercritique est à la critique ce que la finasserie est à la finesse. Certaines gens flairant des rébus partout, même là où il n'y en a pas. Ils subtilisent sur des textes clairs au point

29. «Le général Delaware dérape en direct dans "Morandini Live" sur CNews — Jean-Marc Morandini obligé de le couper: "On ne peut pas laisser dire ça sur l'antenne"», *Orange Actus*, 2021.

30. TAGUIEFF Pierre-André, *Court traité de complotologie*, Fayard, 2013, p. 440.

de les rendre douteux, sous prétexte de les purger d'altérations imaginaires. Ils distinguent des traces de truquage dans des documents authentiques. État d'esprit singulier ! À force de se méfier de l'instinct de crédulité, on se prend à tout soupçonner. — Il est à remarquer que plus la critique des textes et des sources réalise de progrès positifs, plus le péril d'hypercritique augmente. En effet, lorsque la critique de toutes les sources historiques aura été correctement opérée (pour certaines périodes de l'histoire ancienne, c'est une éventualité prochaine), le bon sens commandera de s'arrêter. Mais on ne s'y résignera pas : on raffînera, comme on raffîne déjà sur les textes les mieux établis, et ceux qui raffîneront tomberont fatalement dans l'hypercritique.»³¹

Le négationniste Faurisson a employé cette méthode et l'a utilisée pour aborder la Shoah. Inspiré par les deux géniteurs du négationnisme français, Paul Rassiner et Maurice Bardèche, marqué par une obsession antisémite, il est devenu la figure de proue du négationnisme et de la méthode hypercritique. En somme, il traque la moindre erreur, la moindre imprécision dans les témoignages et dans les documents. Cette méthode « Ajax » car elle « décape tout » est supposée pouvoir déterminer la part des choses entre vérité et invention. Dans les faits, en scrutant les failles de la mémoire des témoins de la Shoah, il tente de disqualifier l'existence de l'ensemble de l'événement. Si un témoin ne décrit pas la bonne teinte de peinture sur un pilier, par exemple, cela signifie que l'ensemble de son témoignage est faux. Cette méthode se prête particulièrement bien à un argumentaire en « mille-feuille » : en collectionnant l'ensemble des imprécisions et des erreurs, Faurisson comme ses successeurs peuvent convaincre un auditoire large du fait que l'événement n'ait pas eu lieu. Et ce, en dépit des innombrables traces matérielles.

Cette méthode a non seulement un but tactique, attiser l'antisémitisme, mais aussi un but stratégique : en diffusant le doute le plus radical sur l'ensemble des vérités historiques, il sape la confiance des individus. Atomisés, isolés, ils sont désormais mûrs pour être réintégrés dans une nouvelle forme de communauté basée sur des critères *ad hoc* : la *Volksgemeinschaft* nazie par exemple, dans laquelle ce n'est pas la vérité objective, mais la « vérité de race » qui compte.

On ne peut terminer cette courte approche sans souligner un sentiment ambivalent et hypocrite de la part des adulateurs du nazisme. D'une part, ils tentent de le réhabiliter et de minorer les crimes que le Reich a pu commettre :

31. LANGLOIS Charles-Victor & SEIGNOBOS Charles, *Introduction aux études historiques*, Paris, Kimé, 1992 (1^{re} éd., Paris, Hachette, 1898), p. 115.

pour parvenir à cela, ils nient ces crimes. Mais, d'une autre part, ces crimes sont aussi l'incarnation du succès. Une de ces illustrations est excellemment incarnée dans le film *BlackKlansman*, sorti en 2018. D'une part, un néo-nazi nie la Shoah, de l'autre, un policier infiltré lui rétorque « pour moi c'est la plus belle chose du monde ». ³² Mais ce double discours démontre une conception de fond : l'absence de vergogne quant à l'utilisation du mensonge et de la tromperie. Car les fascistes, et en particulier les nazis n'ont pas comme conception du monde une réalité objective. Elle est étroitement liée à une vision raciale. En rejetant l'universalisme, ils rejettent les méta-récits qui expliquent le monde. Sans vérité à défendre, tout est permis.

L'extrême droite est aussi passée maître dans l'art de pouvoir tromper son auditoire. Elle emploie là des procédés manipulateurs tels que ceux aperçus plus haut avec l'exemple des vidéos islamistes. Mais elle procède aussi par des sophismes somme toute assez classiques, mais exigeant un examen, une explication, du temps, de l'énergie. Comme elle possède l'avantage de l'offensive, le choix de la thématique et du terrain, elle oblige à une dépense d'énergie supplémentaire ses détracteurs.

32. Movieclips, « BlackKlansman (2018) — Lie Detector Test Scene (4/10) | Movieclips », *Youtube*, 8 mars 2019.

FUN NIGGER FACT #11

The thickness of the supragranular layer (the outside layer) of the Negro brain is about 15 percent thinner, and its convolutions are fewer and more simple, on average, than that of the White brain

Source:

Coon, Carleton S. *The Origin of Races*, 1962,
Alfred A. Knopf



BRAIN OF APE



BRAIN OF NIGGER



BRAIN OF HUMAN

Shelly Publishing

FIGURE 4 : Dans cette caricature raciste sous forme de meme, nous pouvons voir un cerveau de singe, un cerveau de « nègre » et un cerveau « humain ». La réalité est toute autre : le cerveau « nègre » est le cerveau humain, et les racistes ont utilisé un cerveau spécifiquement gros pour celui des « humains ».

Attention : nous reproduisons ici une illustration de propagande raciste issue de l'extrême droite. Elle n'est pas un message auquel nous adhérons et constitue uniquement un support critique.

Dans d'autres images de ce type, les corrélations sociales-ethniques sont laissées de côté. Ce qui fait que si statistiquement les noirs sont plus condamnés que les blancs aux USA, ce n'est pas un caractère criminogène racial, mais bien une série de facteurs :

- La ségrégation sociale-spatiale-économique et raciale aux USA : les noirs sont plus pauvres en moyenne et sont rassemblés dans des ghettos.
- Le fait qu'ils soient statistiquement plus condamnés que les blancs augmentent aussi mécaniquement le nombre de crimes qui peuvent leur être imputés.
- Si on prend en compte ces facteurs, à niveau social égal, on retrouve grossièrement la même tendance au crime dans tous les compartiments de la société. Avant les « cailleras », il y avait les « blousons noirs » et les « apaches de la zone ».

Dans la *Weltanschauung* de l'extrême droite, d'ailleurs, le but de certaines parties de la population (en particulier certaines communautés) serait donc de ravager les races pures par la promotion du cosmopolitisme, appelé marxisme culturel. Il y aurait donc un même cercle qui contrôlerait à la fois le communisme et le capitalisme, les deux possédant une vision universaliste. Or, cette vision universaliste de l'humanité tire ses sources des Épîtres de Saint-Paul, qui est le premier penseur attesté, historiquement, d'un monde dans lequel, pour résumer, les hommes sont tous frères et sœurs, indépendamment de leur volonté propre. Or, Saint-Paul étant né Juif et citoyen Romain, malgré le fait qu'il se soit heurté à ses coreligionnaires, il est vu comme le point de départ du complot.

Cet universalisme est donc érigé en arme contre l'existence des peuples. Un bon exemple de personnalité contaminée est Mathias Cassel, alias Rockin'squat, lequel résume parfaitement cette pensée au travers de « Illuminazi 666 » ou de « Le Pouvoir secret ». Pour lui, l'histoire humaine est l'histoire de la lutte entre les peuples et le cosmopolitisme.³³

Il y a cependant un versant divertissant. En expliquant tout par les conspirations, les fascistes se sapent parfois eux-mêmes. Ainsi, *Al-Qaïda* ou *Daesh* ont

33. Dans « 1260 jours », déjà, une phrase nous avait interpellé : « Tous victimes d'une mascarade organisée. Depuis les épîtres de Saint-Paul tout a été manipulé ». Cela nous a amené à lire *Saint Paul, la fondation de l'universalisme* (1997) d'Alain Badiou, que nous vous recommandons.

eu maille à partir à expliquer qu'ils n'étaient pas des agents du Mossad ou de la CIA.³⁴ En effet, les rumeurs sur le fait qu'ils soient à la solde des USA ont une influence immense. Or, une nouvelle fois, le capitalisme n'est pas un complot.

34. Al-Qaïda a été obligé de publier un livre pour réfuter les théories conspirationnistes sur les attentats du 11 septembre 2001, et expliquer que c'est bien eux qui sont à l'origine de l'attaque de sur le World Trade Center.

3. LE CAPITALISME N'EST PAS UN COMLOT

1. Le capitalisme n'est pas un complot. C'est un système de production et d'échanges de richesses qui s'est construit et imposé progressivement au travers de plusieurs révolutions techniques. La bourgeoisie a contribué aux révolutions dans la mesure où l'ordre féodal entravait ses possibilités de commercer.
2. La bourgeoisie est une classe en concurrence avec elle-même. Si elle présente une façade unie dans sa lutte contre les travailleurs et les travailleuses pour le profit maximal, elle est tendanciellement en conflit avec elle-même. Elle ne recherche pas le profit moyen, mais le profit maximal, et dans ce cadre, elle est forcée d'entrer en conflit avec les membres de sa propre classe. Elle n'a donc pas intérêt à une « synarchie », qui signifierait le profit moyen, équitable, et non le profit maximal.
3. Elle est fragmentée à l'échelle internationale en clans ennemis. Ces clans se livrent une guerre sans merci, à la fois au travers de moyens pacifiques et bellicistes. Ils ne peuvent fusionner sans une violence immense et sans la destruction d'un clan par un autre.
4. La bourgeoisie n'a pas besoin d'un régime pseudo-totalitaire. En réalité, la démocratie libérale lui convient parfaitement. Elle est souple, elle permet aux grands bourgeois et aux grandes bourgeoises d'accumuler des fortunes considérables, tout en laissant une marge de manœuvre aux petits capitalistes et aux exploités pour se chamailler. Elle a l'intelligence de laisser en dehors de la démocratie son système neurovégétatif : les nominations de la techno-structure étatique, l'impérialisme, les interventions extérieures, le budget...
5. En réalité, un ordre hobbesien est un enfer à gérer. Grâce à sa capacité de reproduction sociale et à son hégémonie politique, la bourgeoisie n'en a pas besoin : « Une fois qu'un système de mécanismes s'est constitué, capable d'assurer objectivement la reproduction de l'ordre par son propre mouvement, la classe dominante n'a plus qu'à laisser le système qu'elle domine suivre son propre cours pour exercer sa domination ».
6. Le gouvernement a mené une série de politiques pendant la pandémie. Ces politiques sont le fruit d'un calcul complexe dont on peut retrouver certains éléments :

7. Un but premier : en finir avec la pandémie. Non par grandeur d'âme, mais parce que cette pandémie est particulièrement gênante pour l'économie.
8. Protéger l'activité économique des secteurs stratégiques et des plus grands cartels économiques.
9. Rendre acceptables et applicables les procédures de lutte contre la pandémie pour la majeure partie de la population.
10. Dessiner des mesures qui puissent être globalement suivies en fonction des moyens à disposition.
11. Protéger la popularité de l'équipe dirigeante du pays, en accordant des concessions.
12. Protéger le prestige international du pays, notamment en montrant que nous pouvons mieux gérer la crise que les autres.
13. Profiter du KO social pour continuer à progresser vers les objectifs politiques et économiques définis en amont.

Cette équation était très complexe, et des cafouillages invraisemblables ont eu lieu. Ainsi, cela s'est traduit par des déclarations grandiloquentes sur les vaccinations (par exemple, la priorité pour les enseignants) qui se sont immédiatement traduites par des échecs honteux. Il en résulte aussi une tendance à l'emploi du « moindre mal », c'est-à-dire de demi-politiques de lutte contre la pandémie, avec des résultats mitigés, et le maintien d'un plafond épidémique élevé. Protéger l'économie et faire preuve de démagogie ont entravé la lutte contre la pandémie. Elle a fini par coûter socialement et économiquement plus cher que dans des pays où les gouvernements ont choisi la politique du zéro Covid. Cette inconstance et cette incohérence montrent quelque chose sur la nature du gouvernement : il est tant à la fois l'entité chargée de sanctionner les rapports de force entre les différents groupes capitalistes, mais également l'interface chargée de rendre acceptable la dictature de ces mêmes intérêts. Cette double nature lui donne une marge de manœuvre assez faible. Le fait d'exclure ces interférences, de croire à un gouvernement qui soit directement et intégralement téléguidé par les intérêts d'un bloc unifié capitaliste, de ne pas le croire capable d'échec, qui est une des bases du raisonnement conspirationniste. Et ce raisonnement conspirationniste (sur le monolithisme de la bourgeoisie, de l'UE ou d'autres) n'est pas limité à la droite, mais se retrouve partout.

Aujourd'hui, cependant, il faut le reconnaître, le terme fascisation peut être envisagé comme possédant une certaine validité. Nous voyons émerger pour les élections une candidature populiste-fasciste autour de Eric Zemmour. Celui-ci a été capable de réaliser une certaine forme d'hégémonie au sens gramscien du terme. Il tient le centre de l'échiquier politique : ses adversaires électoraux sont ainsi obligés de se positionner par rapport à lui, renforçant son caractère de barycentre (centre de gravité) de l'élection.

Zemmour ne s'est pas fait tout seul. Il est soutenu par un appareil médiatique important, alimenté largement par les richesses immenses du milliardaire Bolloré. Il possède l'appui important de *C-News*, de *Vivendi* et de *Canal +*. Cet appui immense traduit une transformation dans la perception de la politique par les milliardaires français. S'ils sont généralement issus de la bourgeoisie catholique réactionnaire, ils parient sur des solutions libérales à leurs problèmes. Aujourd'hui, il semble que le pari se dirige vers une solution différente, avec un bloc des droites, un nouveau Parti de l'Ordre. La polarisation de la société, du fait de l'affaiblissement des couches sociales tampon (la petite bourgeoisie, commerciale ou intellectuelle, tout comme l'aristocratie ouvrière est étroitement dépendante de l'existence de l'impérialisme et de sa bonne santé) pousse à des clivages de plus en plus prononcés. Il n'est pas à exclure qu'un régime qui classe la population en *Freund* (ami) et en *Feind* (ennemi) pour reprendre la formulation du juriste nazi Karl Schmidt, puisse naître.

Ce qui est donc critiquable n'est pas le fait de tracer une trajectoire inquiétante. Elle est objectivement vraie. Mais ce qui est critiquable est le fait de tout amalgamer, de faire une téléologie du totalitarisme, dans laquelle chaque acte gouvernemental serait l'expression d'un complot secret ourdi pour l'installer. Or, le fait de crier au loup systématiquement ne facilite pas l'analyse, au contraire. En expliquant tout par ce prisme, il n'explique, en réalité, rien. C'est pourtant un problème récurrent dans un certain « conspirationnisme de gauche ».

IV. NOTRE CONSPIRATIONNISME

Il existe une tendance générale dans les mouvements d'extrême gauche à ce que se développe une « tradition orale » qui sert à expliquer leur incapacité à atteindre le succès. Cette remarque ne s'adresse pas uniquement aux anarchistes, mais peut être étendue largement à l'ensemble des courants politiques qui se classent dans cette nébuleuse. Les réactionnaires le font également, il est vrai. Mais leur vision de l'histoire est uniquement construite autour d'une vision idéaliste, et leur but est d'entraver la « marche de l'histoire ». À ce titre, ils conservent une certaine cohérence entre leurs buts et leurs moyens. En revanche, pour les « sages-femmes de l'histoire » que sont les révolutionnaires, cette contradiction est un lourd handicap.

Expliquer nos échecs et nos insuccès terribles par l'action des autres est une forme de défaite intellectuelle et stratégique. L'environnement dans lequel agissent les forces révolutionnaires est un « paramètre contingent ». Il existe d'une manière indépendante de la volonté de ces forces, et il n'est pas possible de lui reprocher d'être ce qu'il est. S'il est possible d'agir dessus d'une certaine manière et sur certains points (rallier des forces, nouer des alliances...) cela reste un environnement. Tâche aux organisations révolutionnaires de prendre en compte cet environnement et de créer une stratégie qui permette de pouvoir tracer une voie vers le succès. Celle-ci existe toujours, y compris par des méthodes peu enviables comme le repli ou la temporisation. C'est la responsabilité des révolutionnaires de déterminer la manière de le faire (fronts, étapes...). C'est donc aussi leur responsabilité si un échec est rencontré.

Construire une histoire militante en reprochant à « l'environnement » d'avoir vaincu les révolutionnaires est quelque chose de totalement néfaste. Quand les anarchistes reprochent aux bolcheviques « de les avoir trahis », ils devraient se poser la question de « pourquoi ont-ils été dépendants d'une alliance avec des gens qu'ils jugeaient être des ennemis ». Quand les trotskistes parlent de la défaite de leur leader comme de « la faute de Staline », ils n'interrogent pas la responsabilité de Trotsky dans sa propre défaite. Quand Khrouchtchev ou Gorbatchev sont considérés comme des fossoyeurs, cela demande de s'interroger sur les raisons préexistantes de leur succès. L'histoire victimaire des martyrs est belle. Mais elle est inutile si elle ne fait pas se poser les bonnes questions, de plus elle n'est pas sans conséquences ! Cette histoire, histoire des victimes, est venue remplacer la commémoration collective des vaincus. La distinction mérite d'être posée : les victimes ont subi un événement, tandis qu'être défait, vaincu, invite à la réflexion sur les causes de celle-ci et à l'action de réparation de cette défaite.

D'où l'importance de parler de ces faillites.

Pour des raisons autocritiques, premièrement, car il faut prendre le temps de balayer devant sa porte avant d'invectiver ses voisins. C'est un premier fait. Le deuxième point est que, particulièrement durant la pandémie de Covid-19, nous avons pu voir une pléthore de mails conspirationnistes déferler sur notre boîte militante. Des brèves, des prises de position, des articles. Tous complètement marqués par cette vision paranoïde de la société. Et pourtant ils n'étaient pas écrits par des naïfs ou par des gens qui ne connaissent rien à la politique et à la marche du monde. C'était souvent des militants qui étaient formés, avec un savoir encyclopédique sur le marxisme. Mais c'était aussi très souvent des gens isolés.

Leur isolement, leur sectarisme et leur incapacité à s'organiser forment un cercle vicieux. Seuls, ils élaborent une certaine vision du monde, une *Weltanschauung*, qui, construite dans l'isolement et par un travail individuel, ne peut répondre à toutes les questions du monde et du moment. Elle doit donc être combinée à d'autres approches pour passer d'une *Weltanschauung* à une véritable analyse. Mais cela demande donc une confrontation, et donc le fait de rétrograder une vérité érigée en absolu en vérité relative, débattable. Cette situation pousse à rejeter le débat ou à le rendre clivant, accroissant l'isolement, accroissant la tendance à la *Weltanschauung*, laquelle, en retour, nourrit aussi l'isolement. Les contradicteurs sont traités par des termes qui évoquent, là aussi, le diable chrétien : ils sont pervers, menteurs, intoxiqués, révisionnistes...

Et cela fait se poser un grand nombre de questions, qui seront développées ici et dans les remédiations possibles. À savoir ne pas limiter le champ de ses connaissances à une vision étroitement politique des choses, sans chercher à comprendre les autres aspects de la question et sans les remettre dans une perspective historique générale. Cela évite déjà un face-à-face limité à un antagonisme bourgeoisie-prolétariat, qui finit par voir l'un comme le miroir de l'autre. Deuxièmement, c'est aussi le fait d'ouvrir les horizons de ses lectures et de savoir se regarder soi-même depuis l'extérieur. Il ne faut pas oublier, par exemple, que Lénine a écrit son ouvrage *l'Impérialisme* en se basant sur les travaux d'un libéral anglais.

Enfin, beaucoup de points sont déjà développés dans *La bataille pour l'histoire* (2020), mais on peut les résumer ainsi : il faut sortir de cette vision de fief de nos rapports avec l'environnement. Celui qui triomphera ne sera pas le plus sectaire, mais celui qui parviendra à faire passer son programme et à rallier autour de celui-ci. Et cela demande de sortir d'une vision de village gaulois assiégé, mais au contraire de parler à toute la société, toutes les classes, et de développer une critique scientifique du monde.

Pour aborder cette question, nous allons prendre trois exemples à gauche.

Il est extrêmement important de comprendre dans cette partie qu'il ne s'agit pas de condamnation des groupes ou organisations qui peuvent être mentionnés, mais qu'il s'agit bien de montrer que les tendances au conspirationnisme existent dans l'ensemble du spectre politique. Ce sont souvent des erreurs de bonne foi d'ailleurs, qui ne remettent pas en cause la combativité de ceux qui les ont commises. Mais cela n'en demeure pas moins des analyses qui peuvent nous porter préjudice. Soit parce qu'elles vont fausser notre compréhension de la réalité qui nous entoure, soit parce qu'elles vont nuire à la crédibilité de notre discours, soit parce qu'elles peuvent nous entraîner sur des voies fausses, et d'erreur en erreur, nous faire devenir l'inverse de ce que nous voulons être. Il faut dire que nous n'avons aucun totem qui nous prémunisse contre ces maux. Au contraire !

En tout premier lieu, il faut prendre en compte que la faiblesse et l'éclatement des mouvements révolutionnaires et progressistes en France font qu'il est difficile d'accumuler une masse critique suffisante pour analyser de manière scientifique la réalité qui nous entoure. Nous sommes obligés de combler les vides comme nous pouvons, avec des suppositions, des supputations, et cela nous pousse aussi à songer au pire.

Nous avons aussi les caractéristiques de conspirateurs, du fait d'être dans une opposition radicale face à l'État. Or, ce fonctionnement en cercles restreints, en conspirateurs, nous pousse à penser en « à leur place, je ferais ça », en plaquant tel quel notre raisonnement sur celui de l'État. Cela fait que nous avons plus tendance à voir des cabales, des conspirations, des manœuvres dans l'ombre dans l'environnement qui nous entoure. On ne peut compter le nombre de fois où nous, un nous au sens large, prenons l'activité des uns et des autres comme des manœuvres contre notre propre groupe ou notre propre clan. De même, nous avons parfois facilement tendance à prendre la connivence pour de la complicité, et la complicité temporaire pour un travail orchestré. C'est là aussi où le débat inter-organisationnel peut permettre de pouvoir prendre conscience de ces erreurs, car il faut aussi se prémunir contre un quelconque esprit téléologique : le fait de dire des bêtises ne veut pas dire une trahison ou une compromission totale ! En revanche il indique une tendance !

Car en réalité, le conspirationnisme d'extrême gauche est extrêmement répandu.

Comme mentionné en amont, lorsqu'on regarde les traditions orales des

mouvements politiques d'extrême gauche, elles sont confites de conspirations. Pour les trotskistes, la défaite de leur leader est un complot. Pour les « staliniens » les difficultés de l'URSS et les troubles politiques sont des complots. Pour les anarchistes, leurs échecs sont des complots contre eux, pour les communistes qui n'ont pas rompu avec l'URSS, la chute de l'URSS est un complot.

Deux raisons à cela :

1. Une méconnaissance de leur propre histoire et une réponse à l'injonction de la connaître : pour être crédible, il faut restituer une narration complète. Les manques sont compensés par ces raccourcis historiques.
2. Une difficulté à trancher les débats : il est plus aisé de faire reposer la faute sur les causes exogènes (l'échec provient de l'extérieur), plutôt que de s'interroger sur les causes endogènes (pourquoi avons-nous échoué?). Cette manière de rejeter la faute est très humaine, mais ne sert à rien en pratique.

Si les questions historiques sont parfois coupées de la réalité, certaines méritent d'être débattues. Par exemple, 1991 : est-ce un coup d'État dans un ciel sans nuage, ou est-ce l'aboutissement final d'un processus de longue restauration ? C'est une question qui a un impact sur la manière dont nous pouvons comprendre et défendre l'histoire de l'URSS. Mais c'est secondaire. Le rejet des responsabilités est plus grave : il conduit à l'attentisme et à la désespérance permanente. Nous défendons de notre côté le principe de la responsabilité totale : puisque nous ne choisissons pas les conditions dans lesquelles nous nous battons, nous devons nous adapter à celles-ci. Et nous ne nous voyons pas reprocher à ceux qui ne sont pas nous leur manière d'agir : ils ne sont pas nous. À nous de faire le pas en avant pour régler les problèmes. Ainsi, nos échecs sont nos échecs, et nous ne pouvons que nous blâmer pour ceux-ci.

Quant à la diabolisation de l'adversaire, qui confond les causes et les conséquences, elle est aussi problématique. L'approche moralisante des questions politiques est dangereuse. Prenons l'exemple des frais d'inscription universitaires pour les étrangers. Elle a été décrite comme une loi raciste, au sens où son but était raciste. Mais dans la réalité, l'objectif de la loi était économique, et ses conséquences pouvaient exacerber les inégalités. Mais confondre la conséquence et le but revient à croire que le gouvernement est « méchant ». Or, le gouvernement n'est pas « méchant », il a des buts et il cherche des moyens de parvenir à les atteindre. Mais les libéraux ne sont pas racistes, par exemple. Ils peuvent même être sincèrement opposés aux discriminations raciales. Cependant, trouver un angle d'attaque pour réduire les coûts des universités les intéresse. Si cet

angle provoque des conséquences néfastes, cela ne les froisse pas. Mais à taxer tout le monde de raciste ou de fasciste, on finit par perdre de vue ce que ces termes signifient, et à remplacer les buts par des caractères (gentils/méchants). En somme, c'est une reculade intellectuelle.

Comme le notait Taguieff :

« Dans la perspective complotiste, il n'y a pas d'effets pervers au sens sociologique du terme car tout ce qui arrive est perçu comme l'effet d'intentions ou d'action intentionnelles. [...] Pour comprendre cette prétention recouvrant une imposture, il faut comment Popper définissait la "tâche principale des sciences sociales théoriques", à savoir "déterminer les répercussions sociales non intentionnelles des actions humaines intentionnelles". [...] Le théoricien complotiste, lui, commence par nier l'existence même des effets pervers ou bien s'efforce de les éliminer du champ historique ou social en les réduisant à des modes de réalisation de plans ou projets, donc à des effets attendus. »³⁵

Quoiqu'on puisse trouver comme critiques à l'auteur, son approche est importante. Le conspirationnisme passe par la négation de l'erreur et de l'échec. Il faut des individus des êtres impuissants en face des grandes forces qui dirigent le monde. Dans l'imaginaire complotiste, tout est un plan parfaitement préétabli, et même ses échecs sont des tromperies ou des miroirs aux alouettes. Il existe alors un rapport unilatéral entre le « pouvoir » et les « dirigés ». Et même le terme pouvoir n'est pas anodin.

Souvent, notamment dans une certaine rhétorique, on parle du pouvoir de manière abstraite, comme un but en soi. C'est typiquement une notion de méchant de film hollywoodien, même si on le retrouve dans des citations de personnalités politiques progressistes comme Louise Michèle. Or, le pouvoir n'est pas un but en soi, mais un moyen. C'est, étymologiquement la possibilité d'agir, d'action, de « pouvoir » réaliser ses objectifs. Certes, il y a des éléments de psychologie individuelle qui existent, et qui expliquent l'attraction de ce pouvoir, de cette domination. Mais dans l'ensemble, les choses sont simples : on cherche à se doter des moyens de réaliser nos objectifs. D'ailleurs, il existe une tendance inhérente à la surpolitisation des pratiques sociales. Cette vision consiste à penser que toutes les pratiques et les discours sont le fruit d'une action consciente et calculée de la part des individus. Souvent, on tend à surimposer

35. TAGUIEFF Pierre-André, *L'imaginaire du complot mondial, Aspects d'un mythe moderne*, 2006.

notre propre politisation sur les discours des autres, et à juger selon notre propre politisation ce que nous considérons comme des écarts à la norme. De plus, il s'adjoint à cela un raisonnement téléologique : nous avons tendance à voir les conclusions éloignées aux imperfections des discours tenus par nos interlocuteurs. Ainsi, les hippies précités présentent, dans leur manière de penser, des traits caractéristiques des conspirationnistes. Mais est-ce que cela traduit une identité avec les fascistes ? Non. Il est plus que douteux que ceux-ci les suivent jusque dans leurs aventures dictatoriales ou racistes. Même dans les organisations politiques, les discours demandent de comprendre l'autre : ainsi quelqu'un qui a de la sympathie pour Trotsky, notamment parce que c'est une norme qui est acceptable dans la société d'aujourd'hui, n'est pas forcément trotskiste (pour peu qu'une définition claire de ce terme polysémique puisse être établie !). De même, une personne qui récite le discours performatif antifasciste, marxiste-léniniste ou autre ne l'est pas forcément. Comprendre l'autre est parfois difficile et demande aussi de sortir de cette tendance à la réécriture des intentions. Car il y a un raisonnement à avoir pour comprendre l'autre. Ainsi, face aux événements politiques, il ne faut pas se limiter à une observation du phénomène politique en le croyant limité à son expression visible, mais bien chercher aussi les causes profondes. Ainsi il nous faut intégrer dans notre raisonnement :

- Les causes profondes d'un événement.
- Le contexte d'émergence de celui-ci.
- Quel est objectivement cet événement ?
- Quelles étaient les intentions d'origine de ceux qui l'ont initié ?
- Comment d'autres forces ont-elles réagi à celui-ci ?
- Qu'en comprenons-nous ?
- Quelles conclusions en tirons-nous ?

Ce n'est pas un travers purement lié à l'extrême gauche, mais bien à toutes les formations politiques qui ont un caractère totalisant. Dans ce cadre, même les formations libertaires, en dépit de leur nom, ont un certain caractère totalitaire, dans le sens où elles se voient comme un mouvement qui ne peut pas tolérer d'oppositions constituées, ni même de contre-pouvoir qui ne serait pas, lui aussi, libertaire.

1. L'EXEMPLE DE *NANTES RÉVOLTÉE* : UNE FIXETTE TOTALITAIRE

Dans la situation actuelle, il ne nous paraît pas inintéressant de prendre quelques exemples. Un média alternatif important comme *Nantes révoltée* (NR) nous paraît prendre un point de départ pertinent. D'une part pour des raisons structurelles, car les anarchistes — mais pas seulement eux ! — ont tendance à faire appel, dans la narration de leur histoire, à un inconscient conspirationniste. Mais aussi pour des raisons conjoncturelles, car NR s'est retrouvée à plusieurs reprises dans une posture douteuse.

Nous ne rentrerons pas dans le détail de l'histoire des anarchistes par les anarchistes, mais toujours est-il que ce courant se marque par une difficulté à comprendre ses propres échecs et insuffisances. Dans le folklore, les grands événements anarchistes tels que l'Ukraine, Kronstadt ou l'Espagne auraient été trahis par des forces hostiles, qui avaient conspiré contre elles. Ces approches pseudo-historiques sont contestables, d'une part. Mais admettons qu'elles soient vraies, elles ne dédouanent absolument pas de l'échec. Elles contribuent à entretenir une vision victimaire de l'histoire, d'une lutte entre les « gentils » et les « méchants », lesquels procèdent par des complots pour trahir.

Pour ce qui est, en revanche, des prises de position de NR, nous nous contenterons de prendre des exemples datant du début de l'année. Avec la question du Pass sanitaire, elles sont devenues tellement régulières qu'il est impossible d'en tenir une comptabilité. Nous citons donc :

« Avec le couvre-feu, le gouvernement n'est pas en guerre "contre le virus" ni même pour la santé de la population, il est en guerre contre la vie sociale. » — le 6 février 2021

« Victimes de la répression d'un gouvernement en guerre contre la jeunesse et la vie sociale. » — le 12 février 2021.

« Après nous avoir interdit de sortir, de nous réunir, de faire la fête, de vivre la nuit, de faire des apéros, après nous avoir obligés à nous entasser dans les transports, dans les bouchons, dans les magasins, il est désormais raisonnablement envisagé de nous empêcher de parler dans l'espace public, même avec des masques. Les dystopies les plus incroyables ne l'avaient pas envisagé. C'est littéralement « travaille, consomme, et ferme ta gueule ! » — le 23 janvier 2021.

Des déclarations comme celles-ci ne remettent pas en cause leur intégrité en tant que groupe militant de gauche. Mais elles sont fausses et piochent dans un inconscient conspirationniste nourri par des lectures caricaturales et basées sur des pétitions de principe dangereuses. Partant du principe que le gouvernement manœuvre pour instaurer le totalitarisme, chacune de ces actions concourt à construire cet objectif. Ainsi, les actions répressives comme le couvre-feu sont des illustrations du totalitarisme, tandis que les relâchements sont des manœuvres d'intoxication pour tromper sur la volonté réelle du gouvernement. Chacune des actions étant intégrée dans une narration dessinée à l'avance, il n'existe plus de réfutation possible, puisque celle-ci participe à la mise en place du totalitarisme. En fin de compte, l'esprit critique s'efface complètement.

Souvent une des raisons qui pousse à réfléchir ainsi est le fait de diaboliser le gouvernement. Il est érigé en « mal absolu ».³⁶ C'est-à-dire qu'il doit incarner l'intégralité de l'opposé des valeurs que nous défendons. Toutes les positions du gouvernement sont supposées être les plus mauvaises possibles, ou empreintes de malice. Or, c'est une vision conspirationniste : nous le rappelons, le rôle d'un gouvernement capitaliste est d'assurer l'exploitation la plus optimale des travailleurs et des travailleuses, tout en étant une interface pour fluidifier et faciliter celle-ci. Mais le gouvernement, la démocratie libérale, est un mal, certes. Mais un mal relativement à d'autres formes de gestion ou à d'autres phénomènes. Ainsi, entre la dictature fasciste terroriste et la démocratie libérale, cette dernière est souhaitable. Et face à la pandémie, qui est un mal absolu, il existe des politiques soutenables, même de manière critique.

Lorsque nous regardons la politique du gouvernement, telle qu'elle a été menée depuis le début de la pandémie, nous pouvons voir deux choses : soit une série de politiques successives, avec leurs échecs et leurs succès, avec des erreurs et des défaillances, soit un plan préétabli parfaitement figolé. Or, les « effets pervers » et les rétroactions vont être intégrées dans une narration lissée, laissant l'impression qu'elles illustrent un plan préétabli de longue date.

Tandis que des écrits ultra-gauchistes comme *La Société du spectacle* (1967) mettaient très justement le doigt sur l'anesthésie faite par la consommation, par le divertissement, par les dérivatifs stupides, NR reprend les thèses de 1984. À la limite, pourquoi pas, mais cette prise de position possède des conséquences : elle diabolise et moralise l'action gouvernementale, la rendant illisible. Elle

36. En réalité, cela se retrouve aussi dans l'analyse de phénomènes politiques connotés négativement comme l'URSS. Pour l'ultra-gauche, rien n'est défendable en URSS, donc elle doit concentrer l'intégralité des maux possibles, il faut qu'elle soit antisémite, sexiste, homophobe, traîtresse...

développe aussi un seul horizon pour les luttes : celle de la liberté individuelle. À ce titre, ses prises de position, en dépit de leur volonté de bien faire, ne sont pas capables de pouvoir se démarquer de celles de Bolsonaro, de Trump, ou de l'extrême droite. La liberté individuelle étant érigée non pas comme subordonnée à la nécessité mais comme valeur absolue, elle devient une revendication immédiate à assouvir. Les tentatives récentes de se démarquer, par des appels à « lutter contre l'extrême droite » se heurtent au fait que les slogans seuls ne suffisent pas à faire une démarcation.

Au final, au lieu de dénoncer les dangers du conspirationnisme, ces actions, malgré, une nouvelle fois, la bonne volonté de leurs concepteurs, finissent par avaliser les thèses conspirationnistes.

2. LES COMMUNISTES CONSERVATEURS

Derrière cette appellation, nous retrouvons une nébuleuse formée de plusieurs groupes politiques. C'est un ensemble hétéroclite, mais qui comporte des traits communs, lesquels permettent de faire l'ébauche d'une définition.

- Une approche campiste du monde d'aujourd'hui : c'est-à-dire une certaine négation de la transformation politique, sociale et idéologique de l'URSS en Russie. Les continuités sont mises en avant d'une manière systématique. De même, tout en étant souvent anti-maoïstes et niant la Révolution chinoise comme révolution socialiste, ils vouent une admiration pour la Chine d'aujourd'hui. À cela s'adjoint aussi une incapacité à analyser de manière lucide et réaliste la situation d'États comme Cuba, le Bélarus, la Corée du Nord, etc.³⁷
- Une compréhension conspirationniste de la défaite de l'URSS. Même de très grands militants comme Henri Alleg, dont on ne peut douter du courage physique et politique, peuvent être pris dans des analyses erronées. Henri Alleg, dans son livre sur la chute de l'URSS, ne décèle absolument aucune cause interne dans la chute de l'URSS. Elles sont uniquement externes : trahisons, infiltration, action de l'occident. Les conditions endogènes sont vues comme inexistantes, ou alors elles sont traitées sous l'angle du mystère et de la tromperie. C'est aussi ce qu'on retrouve dans les écrits de Grover Furr, qui sont d'excellentes collectes d'archives, mais de médiocres interprétations. Les seuls éléments de qualité sont ceux qui sont repris à J. Arch. Getty, les autres sont des dérives hypercritiques se basant sur des chipotages constants visant à sélectionner ou à disqualifier les documents selon le bon vouloir de l'auteur.
- Une approche figée des rapports en occident : le plus souvent, il s'agit d'une imitation de la position connue par la France entre 1945 et 1947, vue comme une espèce d'âge d'or du *Parti communiste français* (PCF). Durant cette période, le PCF défend l'idée d'un bloc national pour éviter que la France ne soit inféodée aux USA³⁸. Pour eux, l'impérialisme français n'existe « pas

37. Ils sont présentés comme des États socialistes, alors que la réalité est plus qu'ils seraient des États avec une bourgeoisie nationale autonome des rapports de pouvoir internationaux. En cela ils forment des anomalies dans un monde clivé par des pays dominants et des pays dominés.

38. Si tant est que cela fût leur intention, cela est extrêmement débattable.

vraiment», il est insubordonné aux USA ou à l'Allemagne.

- Une surestimation de l'unité d'action de la bourgeoisie, notamment au travers de l'intégration du concept de « synarchie », qui est un concept conspirationniste. La synarchie serait un gouvernement secret formé par la coalition des industriels (notamment le Comité des Forges), lequel aurait ourdi la défaite de la France en 1940. Cette thèse est problématique à plus d'un titre. Elle prend au premier degré la « métaphore idéologique » de l'authentique « plutôt Hitler que le Front populaire » et en fait un programme. Or, si la bourgeoisie a collaboré avec le nazisme, elle a toujours conservé en tête le but de reprendre aussi son autonomie et a toujours protégé sa structure neurovégétative vitale : l'impérialisme vers l'Afrique (que les nazis n'ont pas touché, et qu'ils n'ont pas laissé l'Italie toucher). Le sabotage du réarmement par de nombreux industriels a été principalement une manière de faire échouer les nationalisations et d'effrayer suffisamment le gouvernement pour qu'il fasse marche arrière. Croire que la bourgeoisie française accepterait de « fusionner » avec celle d'Allemagne est une illusion : cela serait un suicide, à l'époque, comme aujourd'hui.
- Un conservatisme social et culturel marqué par un rejet de mai 1968 et de la libération sexuelle. En cela, ils s'appuient régulièrement sur les travaux de Clouscard. Celui-ci a théorisé une nouvelle étape dans le capitalisme, dit de capitalisme de « gadget », dans lequel les Hommes ne possèdent plus leurs possessions, mais sont au contraire possédés par elles. Il a également insisté, sous une certaine forme, sur la naissance d'une société du spectacle, qu'il nomme libérale-libertaire. Une société permissive et décadente. Il n'est pas le seul à avoir théorisé cela. D'autres, comme H. Marcuse, l'ont également fait. Mais à leur différence Clouscard, considère mai 1968 comme une défaite. Il en tire une conclusion fautive et réactionnaire : pour lui la période actuelle n'est pas une étape vers un dépassement du capitalisme, dans le cadre d'une forme de « longue transition ». Au contraire, il juge que l'embranchement vers le socialisme a été « dépassé » et qu'il faut revenir vers une société passée, au moins d'un point de vue sociétal.

Ces groupes, par exemple, ont tendance à considérer que les mouvements LGBTI, féministes, sont des conspirations ayant vocation à servir de bataille de diversion pour minorer la question de la division en classes de la société. Ils pensent aussi qu'il existe une tentative d'éliminer l'existence des nations par l'utilisation d'institutions supranationales comme l'UE. En somme, il y a l'idée d'une conjuration capitaliste apatride — cosmopolite. Mais ils sont dans l'incapacité de pouvoir le démontrer autrement que par de menus traités qu'ils

surinterprètent allègrement.

Selon eux, la sortie de l'UE serait un combat qu'il faudrait mener toutes affaires cessantes, pour permettre de reprendre le contrôle de la vie politique du pays, et de pouvoir ensuite réaliser une trajectoire révolutionnaire-réformiste difficile à cerner. Pour réaliser cette étape, ils considèrent qu'il faut s'allier avec l'ensemble des forces « patriotiques » possibles. Leur manière d'en exclure certains pans de l'extrême droite est de la caractériser comme faussement patriotique. Cependant, ils semblent infatués d'une espèce de passion pour le gaullisme et le gaullisme social, considérant cette période comme étant juste, sans la voir comme étant une affirmation impérialiste autonome des USA.

Leur trajectoire est inquiétante : elle finit par faire ressembler certaines de leurs prises de position à celles de l'extrême droite. Certains, comme Kuzmanovic, ont d'ailleurs franchi le Rubicon : ils sont passés avec armes et bagages de l'autre côté, en rejoignant des mouvements comme celui de Michel Onfray.

Ils ont également soutenu certaines versions des déclarations des généraux putschistes³⁹, en partant d'une pétition de principe que tout ce qui s'opposait au « mondialisme » était une posture juste. Nous avons essayé de débattre avec eux du contenu des déclarations et de leur caractère raciste et réactionnaire, mais comme souvent, il y a un décalage entre les intentions prêtées aux putschistes et leurs intentions réelles. Ce naufrage s'est retrouvé aussi dans les postures sur Dieudonné par exemple.

Il faut savoir, quand nous pensons à ces forces, reconnaître aussi ce qu'elles peuvent avoir de positif. Par exemple, elles contribuent, par leur travail, à la renaissance et à la perpétuation d'un halo de connaissances et de savoir. Ce halo, nébuleux, gazeux, fait néanmoins partie, dans une métaphore stellaire, des nuages primordiaux qui constitueront, par accréation, les futurs corps solides.

39. « Le putsch en charentaises et les communistes », *Unité Communiste*, 29 avril 2021. En annexe.

3. NOTRE PROPRE CONSPIRATIONNISME, EN TANT QUE COURANT

Analyser et critiquer les failles des forces politiques qui existent autour de nous est utile. Cela mérite d'être fait. Mais ces forces restent des « paramètres contingents ». Elles font partie de l'environnement dans lequel nous évoluons. Nous avons donc une prise limitée dessus. En revanche, nous devons être impitoyables dans la traque de nos propres failles et de nos propres faiblesses. Or, les erreurs et les failles sont légion. Nous avons une tendance logique à piocher dans un inconscient conspirationniste, parfois d'ailleurs en reprenant à notre compte des conceptions fausses développées par nos détracteurs et en les « retournant » à notre profit. C'est par exemple le cas dans la vision que nous pouvons avoir des expériences du socialisme. Dans ce cadre, nous avons tendance à surestimer les capacités de direction et de contrôle de la part des gouvernements socialistes, notamment du fait de l'influence des conceptions totalitaires. Ces éléments ne sont pas gravissimes en soi s'ils peuvent être décelés avant de former une déviation grave.

L'une d'entre elles, la première, est souvent le fait de rentrer dans un biais d'équivalence entre « eux » et « nous ». En somme, une symétrie trompeuse d'importance.

A. LA DIFFICILE ESTIMATION DE L'ANTICOMMUNISME

Un biais de réflexion que nous rencontrons est un sophisme de parieur : « soit je gagne, soit je perds, c'est 50-50 ». Or, cela ne prend pas en compte les différences immenses entre les facteurs d'échecs et de succès. Cette symétrie sans proportions se retrouve dans notre vision du monde. Il y a « eux » et il y a « nous », donc ce sont des camps équivalents. Or, le « nous », au sens communiste, est sans commune mesure, du moins en occident et particulièrement en France, avec le « eux » au sens du reste de l'environnement politique. Ce prisme tend à déformer notre vision du monde.

Ainsi, lorsque l'Europe a déposé une motion pour la commémoration du traité de non-agression germano-soviétique, quel était l'enjeu principal ? Cette commémoration était une réponse du berger à la bergère suite à une motion à l'ONU, déposée par la Russie, demandant la condamnation des traces du passé nazi. Elle était dirigée contre l'Ukraine et les États baltes, lesquels emploient des figures de la collaboration comme figures de la résistance à l'URSS. En 2019, il s'agissait, à leur tour, de faire assimiler URSS, enfin Russie, et nazisme.

L'aspect anticommuniste était la cerise sur le gâteau, mais le but premier restait géopolitique. Cet exemple est anecdotique mais il révèle une mécompréhension du plan directeur de la bourgeoisie. Il révèle aussi une surestimation grossière de l'influence de notre courant et de l'intérêt que lui porte le gouvernement. Dans ce cas-là, ça n'est pas grave. Mais dans d'autres cas, cela devient plus dangereux.

B. LES LOIS DE L'HISTOIRE

La conception marxiste détermine des grandes lois générales de l'histoire. Ces lois forment un canevas large dans lequel nous évoluons et permettent de comprendre dans quel environnement économique et social, et donc politique, nous évoluons. En revanche, elles n'ont aucun caractère positiviste ni prophétique. Les âges économiques et leurs enchaînements (esclavage, féodalisme...) sont le résultat d'un constat basé sur l'étude des sociétés passées par les marxistes. Cependant, cela ne forme pas des lois immuables.

D'une part, car les sociétés étudiées l'ont été sous un prisme euro-centré. c'est-à-dire que pour Marx, la norme de développement est le modèle esclavage-féodalité-capitalisme. Le « mode de production asiatique » étant une exception. Or, c'est plutôt l'inverse qu'on observe à l'échelle mondiale, avec un grand nombre d'empires basés sur des modes asiatiques (Chine, Aztèques, Égypte...) et peu de sociétés esclavagistes. Samir Amin l'explique par le fait que les sociétés esclavagistes étaient des sociétés parasites, des formations économiques périphériques, bénéficiant des revenus supplémentaires du commerce et notamment de l'extorsion de main d'œuvre gratuite, les esclaves. Il en est de même pour la fragmentation en féodalités, laquelle se base sur un certain déterminisme territorial, avec le cloisonnement des espaces production en Europe (mais aussi au Japon) et l'incapacité à faire surgir un pouvoir central cohérent. C'est là encore quelque chose de rare.

Le biais du survivant joue aussi. Si on étudie l'histoire des civilisations, par exemple, certaines, à l'image des Minoens ou des Mayas, ont tout bonnement disparu. Elles ont donc régressé d'un stade à un autre. Pour elles, quelque part, la roue de l'histoire a tourné « à l'envers ». Cependant, il est clair que les héritages culturels et scientifiques, la mémoire et l'histoire, font que la reconstitution des sociétés n'est pas la même que leur défrichement premier. Ainsi, la Russie soviétique de 1920 était infiniment moins développée que la Russie tsariste de 1913. Mais la reconstitution et le dépassement a été très rapide.

La « chute inéluctable » du capitalisme est, là aussi, quelque chose à critiquer. Elle est inéluctable dans le sens où le capitalisme est un système qui produit de

l'entropie, du chaos. Il est perpétuellement instable, perpétuellement en crise. Il génère donc en permanence les forces sociales qui le détruiront. Mais cela n'est pas quelque chose qui « va de soi » ou qui se fera automatiquement. Ce sont des actions conscientes, positives, des masses organisées autour de quelque chose qui est ce que Gramsci nomme « le prince moderne » : le Parti. Dans l'état actuel des choses et dans l'état actuel des perspectives révolutionnaires, l'hypothèse d'un parti-messie est improbable. Il existe, comme le souligne là aussi Gramsci, une guerre de position à mener, une lutte pour l'hégémonie, laquelle permet au « prince moderne » de pouvoir exercer son pouvoir. C'est quelque chose qui doit nous convaincre de ne pas rester dans des structures « messianiques » ou « appélistes ».

[Note : La compréhension du matérialisme dialectique et des travaux de Marx qui est présentée et critiquée ici, n'est pas celle qui fait consensus dans *Unité communiste*.

Un finalisme linéaire vulgaire (qui a pu se prétendre marxiste) ne doit pas être amalgamé à la conception authentiquement matérialiste dialectique de l'Histoire. « La roue de l'Histoire » (pour reprendre cette image claire mais simpliste) ne tourne jamais « à l'envers », mais le mouvement dialectique des sociétés peut implorer sous le poids de ses contradictions : c'est par exemple la « ruine commune des classes contendantes » dont parle *Le Manifeste du parti communiste* (1848). La contradiction entre exploités et exploités dans l'Histoire, qui rend nécessaire sa résolution dans la société sans classe, n'est pas la seule contradiction existante dans et entre les sociétés humaines de l'Histoire. La nécessité communiste est le produit d'une convergence dialectique, qui ne nie pas la diversité des configurations des contradictions entres-elles, et ainsi la particularité de leur généalogie, mais qui au contraire s'y observe. De plus, les sociétés n'existent pas isolés du reste de l'univers, mais en relation (dialectique) avec un environnement lui aussi particulier (possédant ses propres contradictions, et celles ci leur propre généalogie). L'évolution des sociétés possède donc une particularité irréductible. Enfin, la possibilité de leur effondrement n'est pas hors du champ de la connaissance du matérialisme dialectique, mais une éventualité que rien n'interdit. Rien dans cet énoncé ne contredit la théorie matérialiste dialectique de l'Histoire, ou ne vient contrevenir à ses conclusions quant à la nécessité dialectique du communisme.⁴⁰

40. « Dans l'histoire, le socialisme est le premier mouvement populaire qui se fixe comme but, et qui soit chargé par l'histoire, de donner à l'action sociale des hommes un sens conscient, d'introduire dans l'histoire une pensée méthodique et, par là, une volonté libre. Voilà pourquoi Friedrich Engels dit que la victoire définitive du prolétariat socialiste constitue un bond qui fait passer l'humanité

La critique de l'historicisme selon Karl Popper — sur laquelle nous le rejoignons partiellement — est juste si et seulement si celle-ci porte sur les modèles finalistes linéaires, qui font de l'Histoire un simple enchaînement d'étapes universelles (jusqu'au communisme) ou qui font de la nécessité (l'émergence d'une convergence finale) un absolu (métaphysique). Nier à l'Histoire sa cognoscibilité scientifique, et donc la prédictibilité de son mouvement (à une certaine échelle), ce n'est pas défendre le rationalisme, mais le condamner, car c'est nier que l'Histoire observe sa propre reproductibilité. Or, une telle proposition pose beaucoup plus de problèmes épistémologiques qu'elle n'en résout, en rejetant « les “rythmes” ou les “motifs” (patterns), les “lois”, ou les “tendances générales” qui sous-tendent les développements historiques ». Pourquoi ? Car la reproductibilité effective de l'Histoire (entre les espaces et les temps humains)

du règne animal au règne de la liberté. Mais ce “bond” lui-même n'est pas étranger aux lois d'airain de l'histoire, il est lié aux milliers d'échelons précédents de l'évolution, une évolution douloureuse et bien trop lente. Et ce bond ne saurait être accompli si, de l'ensemble des prémisses matérielles accumulées par l'évolution, ne jaillit pas l'étincelle de la volonté consciente de la grande masse populaire. La victoire du socialisme ne tombera pas du ciel comme fatum, cette victoire ne peut être remportée que grâce à une longue série d'affrontements entre les forces anciennes et les forces nouvelles, affrontements au cours desquels le prolétariat international fait son apprentissage sous la direction de la social-démocratie et tente de prendre en main son propre destin, de s'emparer du gouvernail de la vie sociale. Lui qui était le jouet passif de son histoire, il tente d'en devenir le pilote lucide. Friedrich Engels a dit un jour : “La société bourgeoise est placée devant un dilemme : ou bien passage au socialisme ou rechute dans la barbarie.” Mais que signifie donc une “rechute dans la barbarie” au degré de civilisation que nous connaissons en Europe aujourd'hui ? Jusqu'ici nous avons lu ces paroles sans y réfléchir et nous les avons répétées sans en pressentir la terrible gravité. Jetons un coup d'œil autour de nous en ce moment même, et nous comprendrons ce que signifie une rechute de la société bourgeoise dans la barbarie. Le triomphe de l'impérialisme aboutit à l'anéantissement de la civilisation — sporadiquement pendant la durée d'une guerre moderne et définitivement si la période des guerres mondiales qui débute maintenant devait se poursuivre sans entraves jusque dans ses dernières conséquences. C'est exactement ce que Friedrich Engels avait prédit, une génération avant nous, voici quarante ans. Nous sommes placés aujourd'hui devant ce choix : ou bien triomphe de l'impérialisme et décadence de toute civilisation, avec pour conséquences, comme dans la Rome antique, le dépeuplement, la désolation, la dégénérescence, un grand cimetière ; ou bien victoire du socialisme, c'est-à-dire de la lutte consciente du prolétariat international contre l'impérialisme et contre sa méthode d'action : la guerre. C'est là un dilemme de l'histoire du monde, un “ou bien” — “ou bien” encore indécis dont les plateaux balancent devant la décision du prolétariat conscient. Le prolétariat doit jeter résolument dans la balance le glaive de son combat révolutionnaire : l'avenir de la civilisation et de l'humanité en dépendent. Au cours de cette guerre, l'impérialisme a remporté la victoire. En faisant peser de tout son poids le glaive sanglant de l'assassinat des peuples, il a fait pencher la balance du côté de l'abîme, de la désolation et de la honte. Tout ce fardeau de honte et de désolation ne sera contrebalancé que si, au milieu de la guerre, nous savons retirer de la guerre la leçon qu'elle contient, si le prolétariat parvient à se ressaisir et s'il cesse de jouer le rôle d'un esclave manipulé par les classes dirigeantes pour devenir le maître de son propre destin.» — R. Luxemburg, « Socialisme ou Barbarie ? », *La crise de la social-démocratie*, 1915.

est bien le principal problème épistémologique à expliquer en premier lieu. Accuser toute téléonomie historique (une nécessité) de n'être qu'une téléologie (un finalisme), c'est-à-dire une erreur méthodologique en soi, en dit moins sur la téléonomie ou sur l'Histoire que sur une déviation anti-rationaliste dont on se rend coupable en offrant à l'Histoire un tel traitement d'exception. Nous ne défendons donc pas qu'il faille abandonner le principe épistémologique de réfutabilité que propose Karl Popper, mais en revanche que celui-ci est compatible avec le matérialisme dialectique, et que ce dernier peut en cela prétendre au titre de science sans l'usurper.

Concernant les sociétés précapitalistes, nous considérons que le débat sur leur mode de production est toujours ouvert, mais nous rejetons d'emblée toute interprétation anti-marxiste du matérialisme dialectique : si les conclusions à portée universelle du modèle marxiste sont critiquables (comme le sont n'importe quelles conclusions de n'importe quelles sciences), Marx ne s'est rendu coupable ni de l'eurocentrisme ni de l'étroitesse de vue dont il est accusé ici.⁴¹

41. « Le chapitre sur l'accumulation primitive ne prétend pas faire plus que de tracer le chemin par lequel, en Europe occidentale, l'ordre économique capitaliste est sorti du sein de l'ordre économique féodal. Il décrit donc le mouvement historique qui, en séparant les producteurs de leurs moyens de production, les convertit en salariés (prolétaires au sens moderne du terme) tandis qu'il convertit en capitalistes ceux qui détiennent les moyens de production. Dans cette histoire, "toutes les révolutions font époque et servent de leviers à l'avancement de la classe capitaliste en formation ; surtout celles qui, après avoir dépouillé de grandes masses d'hommes de leurs moyens traditionnels de production et de subsistance, les jettent brusquement sur le marché du travail. Mais la base de tout ce développement est l'expropriation des cultivateurs. Cela n'a pas encore été accompli radicalement, sauf en Angleterre.... mais tous les pays de l'Europe occidentale passent par le même mouvement", etc. (*Le Capital*, édition française, 1879, p. 315). À la fin du chapitre, la tendance historique de la production est ainsi résumée : qu'elle engendre elle-même sa propre négation avec l'inexorabilité qui préside aux métamorphoses de la nature ; qu'elle a créé elle-même les éléments d'un nouvel ordre économique, en donnant la plus grande impulsion à la fois aux forces productives du travail social et au développement intégral de chaque producteur individuel ; que la propriété capitaliste, reposant déjà en fait sur une forme de production collective, ne peut faire autrement que de se transformer en propriété sociale. Je n'ai fourni aucune preuve à ce stade, pour la bonne raison que cette affirmation n'est elle-même rien d'autre que le bref résumé de longs développements donnés précédemment dans les chapitres consacrés à la production capitaliste. Maintenant, quelle application à la Russie mon critique peut-il faire de cette esquisse historique ? Seulement ceci : Si la Russie tend à devenir une nation capitaliste à l'instar des pays d'Europe occidentale, et ces dernières années elle s'est donné beaucoup de mal dans ce sens — elle n'y parviendra pas sans avoir d'abord transformé une bonne partie de ses paysans en prolétaires ; et après cela, une fois emmenée dans le giron du régime capitaliste, elle en subira les lois impitoyables comme les autres peuples profanes. C'est tout. Mais cela ne suffit pas à mon critique. Il se croit obligé de métamorphoser mon esquisse historique de la genèse du capitalisme en Europe occidentale en une théorie historico-philosophique de la marche générale imposée par le destin à chaque peuple, quelles que soient les circonstances historiques dans lesquelles il se trouve, pour qu'il parvienne finalement à la forme

Sur la conception matérialiste dialectique de l'Histoire que nous défendons, comme phénomène possédant sa propre « reproductibilité » (n'étant pas une « singularité » épistémologique), et dont on peut (et doit!) donc scientifiquement induire des lois générales et déduire des prédictions macroscopiques, nous redirigeons vers *Sur Unité communiste* (2023).

Pour conclure cette note, nous devons affirmer que si nous nous revendiquons du principe de réfutabilité de Popper, ce n'est pas « malgré » la méthode marxiste, mais parce qu'il nous apparaît comme un simple approfondissement de la méthode scientifique qui est déjà celle du marxisme. La condamnation unilatérale de l'historicisme de Popper — qui est celle du marxisme — est la réfutation d'une compréhension et d'une défense superficielle du matérialisme dialectique, n'aboutissant finalement qu'à soit une critique sans objet (contre un historicisme qui échoue à représenter la cible de Popper), soit une hypercritique (contre le matérialisme dialectique, c'est-à-dire à la cible que Popper échoue à représenter). Cependant, si Popper a été de toute évidence le fer de lance d'une tendance intellectuelle anti-moderne, toujours à la mode aujourd'hui, ses travaux ne perdent pas toute leur valeur par « péché d'origine ». Au contraire, nous pensons que — malgré lui — Popper nous a fourni de nouveaux outils pour affiner notre rigueur scientifique.]

Lorsque Boukharine conçoit les enchaînements d'étapes qui mènent au socialisme, il oublie que cela ne se fait pas non plus de soi, et que la société

d'économie qui assurera, en même temps que le plus grand développement des forces productives du travail social, l'épanouissement le plus complet de l'homme. Mais je lui demande pardon. (Il me fait à la fois trop d'honneur et trop de honte.) Prenons un exemple. Dans plusieurs parties du *Capital*, je fais allusion au sort réservé aux plébéiens de la Rome antique. À l'origine, il s'agissait de paysans libres, chacun cultivant son propre lopin de terre pour son propre compte. Au cours de l'histoire romaine, ils ont été expropriés. Le même mouvement qui les a séparés de leurs moyens de production et de subsistance a entraîné la formation non seulement d'une grande propriété foncière, mais aussi d'un grand capital monétaire. C'est ainsi qu'un beau matin, on trouva d'un côté des hommes libres, dépouillés de tout sauf de leur force de travail, et de l'autre, pour exploiter ce travail, ceux qui détenaient toutes les richesses acquises. Que s'est-il passé? Les prolétaires romains devinrent, non pas des travailleurs salariés, mais une foule de laissés-pour-compte plus abjects que les anciens "poor whites" du sud des États-Unis, et à côté d'eux se développa un mode de production qui n'était pas capitaliste, mais qui dépendait de l'esclavage. Ainsi, des événements étonnamment analogues, mais se déroulant dans des contextes historiques différents, ont abouti à des résultats totalement différents. En étudiant séparément chacune de ces formes d'évolution et en les comparant ensuite, on peut facilement trouver l'indice de ce phénomène, mais on n'y arrivera jamais par le passeport universel d'une théorie historico-philosophique générale, dont la vertu suprême consiste à être super-historique.» — K. Marx, *Letter from Marx to Editor of the Otechstvenniye Zapiski*, novembre 1877.

socialiste, elle aussi, est génératrice d'une entropie. Entropie toute particulière car elle doit lutter constamment contre les tendances à la reconstitution des divisions de classe qui se forment spontanément dans la société. Elle doit lutter pour transformer de manière consciente et active les rapports de production et les rapports dans la société, ce qui est quelque chose que n'avaient pas eu à faire les autres révolutions, qui se sont souvent contentées d'accompagner un mouvement de fond spontané. Le socialisme ne peut être victorieux que par sa supériorité organisationnelle, technique, et par sa mobilisation politique. Il ne suffit pas de « produire plus », contrairement à ce qu'affirment les pro-Deng Xiaoping, mais à produire différemment. Or, Boukharine a été incapable de comprendre les effets d'action-réaction dans la construction du socialisme, ce qui explique sa politique modérée. Il ne comprenait pas que le développement économique créait à la fois une complexification et une stratification supplémentaire dans la société, tout en créant également les moyens de la détruire. Cette double conséquence obligeait à une politique louvoyante.

Le fait de ne pas comprendre cela fait qu'on n'est pas en mesure de comprendre les phénomènes reliés à la lutte concrète des classes et aux complexités des développements de la société. C'est quelque chose qui a été extrêmement coûteux en URSS.

C. LA SURPOLITISATION

Il y a dans nos rangs des personnes qui sont extrêmement bien formées. Elles ont tout lu des classiques et possèdent un regard d'ensemble sur les questions générales. Cependant, cette sur-spécialisation possède aussi ses failles. L'isolement et le manque de masse critique dans notre courant rendent difficile le travail collaboratif et pluri-disciplinaire. Nous nous limitons le plus souvent, en fait d'analyse réelle et précise, à une simple *Weltanschauung*, laquelle correspond, en réalité, à une perception des choses et une vision de celles-ci.

Or, il ne faut pas oublier que les marxistes, pour construire leur analyse du monde et dépasser la *Weltanschauung*, s'appuyaient sur un corpus théorique très large et s'inscrivaient également dans une histoire longue, faite d'expériences concrètes et d'un héritage de pratiques. Sans les narodnistes du XIX^e siècle, pas de *Parti bolchevique*. Sans les jacobins, pas de PCF. Mais aussi, sans Héraclite ou Darwin, pas de matérialisme-dialectique. Ces champs larges et cette pluridisciplinarité ont permis de pouvoir replacer les événements de surface de la politique dans un environnement naturel (les paramètres contingents), mais aussi dans une histoire du temps long. Sans cette capacité à replacer les choses dans leur ordre de grandeur, tout devient « un événement historique ».

Or, si nous prenons l'exemple de la pandémie et du pass sanitaire, nous avons pu voir les choses suivantes :

- Une tendance à nier le caractère naturel de la pandémie avec acharnement (tout en lui trouvant des explications complètement imbéciles). Elle ne pouvait être qu'un événement politique ou géopolitique, et non pas quelque chose dont la dynamique nous échappe presque intégralement.
- Une tendance à confondre des décisions tactiques avec des décisions stratégiques. Le pass sanitaire, par exemple, est vu comme une bataille stratégique de fond, alors que rien ne vient démontrer qu'il n'est pas une mesure temporaire permettant de conjurer une crise. Une nouvelle fois, on décèle dans les intentions du gouvernement des choses qui ont été pré-actées en amont : en l'occurrence une tendance naturelle au fascisme, laquelle n'est pas déterminée.

Ces points représentent des faiblesses profondes qu'il nous faut colmater par une base de formation plus large, plus variée. Elle demande des bases en sciences naturelles, en physique, en biologie, en géographie, etc. C'est un travail de titan, mais qui est vital si nous ne voulons pas dévier, produire des analyses fausses ou nous couvrir de ridicule.

De même, comprendre nos failles politiques permet de comprendre celle des autres. Par exemple, cette tendance à voir les visions politiques des autres comme des choix identitaires qui les engagent dans une voie déterminée. Ainsi l'adhésion à l'anarchisme ou au *Nouveau parti anticapitaliste* (NPA) est une adhésion logique : elle est celle d'un choix révolutionnaire sans en avoir à assumer les côtés sombres. Elle reste cependant quelque chose qu'il faut replacer dans une dynamique de transformation : être anarchiste ou trotskiste « identitaire » ne signifie pas qu'on ne soit pas politiquement ralliable, c'est-à-dire de « voter » comme nous. Et c'est par ce biais-là que la compréhension idéologique devient accessible. Cela demande aussi d'être capable de restituer une histoire qui soit, elle aussi, expurgée de l'idéalisme et du conspirationnisme latent. Car le conspirationnisme historiographique existe, tout comme un certain conspirationnisme pratique, notamment en URSS.

D. L'INVERSION TOTALITAIRE

Comme nous le mentionnions dans notre autre brochure, *La bataille pour l'Histoire*, il existe de la part de certains courants politiques une tendance de fonctionnements lourde, qui retourne comme une chaussette la rhétorique

totalitaire anticommuniste. John Arch. Getty, dans son travail sur l'URSS stalinienne, notait le fait que beaucoup de « staliniens » ont adopté l'historiographie anticommuniste et totalitaire en l'inversant. Cela permettait de montrer la direction stalinienne comme redoutablement efficace et compétente, tout en retournant les faits : de « crimes absolus », les éliminations lors de la *iejovchina* sont devenues des nécessités absolues et des plans parfaitement aboutis, dirigés d'une main de maître. Plus largement, cette inversion de l'histoire fait que toute information, en particulier concernant les pays communistes/socialistes/autonomes, est non seulement considérée comme fausse, mais est en plus inversée. Par exemple, l'attaque indiquant que la Chine ait été la créatrice du Covid a donné naissance à la thèse selon laquelle ce virus aurait été une arme israélo-américaine, y compris de la part de marxistes encyclopédiques. De même, toute frappe du gouvernement contre des ennemis, y compris des fascistes, est vue comme une frappe contre l'esprit de contestation et la libre pensée. Ces mêmes marxistes encyclopédiques ont alors soutenu Dieudonné dans ses diatribes racistes.

4. L'HISTOIRE SOVIÉTIQUE ET LE CONSPIRATIONNISME

Une nouvelle fois, nous avons aussi souligné des tendances dans notre camp. Ces tendances ne signifient pas des condamnations ni des personnes qui les ont émises ni de leurs organisations. Elles sont cependant des « pensées envahissantes » qu'il faut savoir déraciner avant qu'elles ne parasitent tout. Nous pensons que certaines, cependant, notamment dans la sphère marxiste-léniniste, ont d'ores et déjà atteint un stade irrémédiable de dégénération, et que cette putréfaction risque de les entraîner dans les bras de la réaction la plus crasse. Beaucoup s'y sont consumés déjà par le passé.

Elles reflètent un problème important : quelles que soient nos volontés, quelles que soient nos intentions, nous manquons toutes et tous de la masse critique pour analyser pleinement la réalité et pour pouvoir l'interpréter. Nous pensons que ces failles transcendent, dépassent les clivages et demandent une vigilance et un dialogue bienveillant, dans cette adelphité d'armes qui nous unis toutes et tous.

Si nous voulons parler du conspirationnisme en URSS, nous devons le diviser en plusieurs points :

1. Le conspirationnisme naturel de la société soviétique.
2. Le conspirationnisme didactique des militants du *Parti communiste (bolchevique)* (PCb).
3. Le conspirationnisme paranoïde de sa direction.

« Staline, le chef national du NKVD, Iejov et des agents haut placés du NKVD croyaient sincèrement que la nation était criblée de complots et de conspirations. Rittersporn [un historien] soutient que de telles théories ont été utilisées à la fois par la population et par ceux au pouvoir pour expliquer les difficultés de la vie quotidienne et le dysfonctionnement chronique du système, qui ont été attribués à diverses conspirations et sabotages. Il laisse entendre que cette réponse était ancrée dans les croyances rurales traditionnelles selon lesquelles les machinations des mauvais esprits étaient à

Les militants communistes, qui étaient fort peu nombreux dans les régions agricoles, et quasiment absents des communes rurales, se sont retrouvés dans un dilemme qu'analyse très finement Getty lorsqu'il le compare à la situation des évangélistes chrétiens. Ils voulaient mettre en place un nouveau système d'organisation de la société, un nouveau système de valeurs, de nouveaux modes de production. Ils sont arrivés avec une grille de lecture souvent très stéréotypée, issue de l'analyse marxiste de la société industrielle, sans comprendre parfaitement dans quelle société ils mettaient les pieds. L'analyse de classe de la ruralité soviétique, comprise comme des antagonismes entre koulaks et paysans pauvres, n'intégrait pas les éléments d'informel, de tradition, de solidarité, de communauté.

Pour mettre en place leur système de valeurs, les bolcheviques ont dû travailler avec l'arrière-plan mental des paysans, celui de leur démonolâtrie. Ils se sont donc greffés sur ce système de pensée, qui raisonnait autour de mauvais esprits et de démons pour expliquer leurs problèmes. Dans la période précédant le Grand tournant, ils ont tenté de substituer les koulaks aux démons, pensant que cela stimulerait la lutte des classes. Mais la difficile définition de l'ennemi de classe a fait que, le plus souvent, les paysans ont protégé les plus aisés d'entre eux (avec lesquels ils entretenaient des rapports de solidarité-dépendance-clientèle) et ont ciblé ceux qui leur apparaissaient comme les responsables de leurs malheurs : les nouveaux venus, qui avaient bénéficié de la réforme agraire de Stolyptine ou qui avaient quitté les villes pendant la Guerre civile, les gens *outsiders*, les marginaux... Cette interprétation toute particulière de l'ennemi de classe, dont l'expression principale était le sabotage, a contribué aussi au pic paranoïde de la période 1937-1938.

Dans les villes aussi, l'obsession de la vigilance, du « démasquage », explique aussi des raisonnements conspirationnistes omniprésents. Ces raisonnements ont eu des conséquences terribles sur une société tiraillée d'injonctions contradictoires. Par exemple, le mouvement stakhanoviste, mouvement d'émulation ouvrière individuelle, entrainé en conflit avec les cadres des entreprises, qui devaient maintenir une scientificité du travail et une certaine planification (laquelle était plutôt chaotique). Pour les managers, les stakhanovistes sabotaient le travail en le désorganisant. Pour les stakhanovistes, les cadres entravaient l'émulation du travail et le fait de dépasser le plan. Les uns et les autres se sont

42. GETTY J. A. & MANNING R. T., *Stalinist terror, new perspectives*, 1993, p. 7.

excommuniés mutuellement. Mais le NKVD, en toute logique, privilégiait les dossiers ciblant les experts bourgeois sur les ouvriers de choc. C'est là aussi un trait de son directeur au moment de la Grande Terreur : Nicolas Iejov.

On fait parfois de Iejov un Eichmann-bis. Nous avons envie de dire « pourquoi pas ». Mais cela dépend du sens qu'on accorde à ce terme. L'aspect « nazisme = communisme » est bien évidemment complètement ridicule. Mais d'un autre côté, cela peut se tenir. Hannah Arendt avait compris la nature de Eichmann comme étant celle d'un bureaucrate soumis et obéissant : d'un individu étant un simple rouage d'un appareil d'État. Or, Arendt a été victime de sa naïveté ou, selon Emmanuel Faye, elle a exercé là une tentative de disculpation des *Parteigenossen*.⁴³ Elle a intégralement gobé la ligne de défense de Adolf Eichmann. En réalité, il était un militant engagé, fanatique, adhérant complètement à la *Weltanschauung* nazie. Il en était de même pour Iejov. Il était très loin d'être le bureaucrate présenté par Grover Furr, qui est une illustration du conspirationnisme latent.

Iejov, en réalité, était un véritable militant, dévoué, poli, apprécié, y compris par certaines de ses victimes comme Boukharine. Iejov était illustratif d'un certain milieu non intellectuel qui avait progressé par ses qualités et sa dévotion dans le *Parti bolchevique*. Marqué par les conflits au sein de l'usine Poutilov, lorsqu'il était un jeune ouvrier, il avait gardé une méfiance quasiment atavique envers les encadrants d'usine, méfiance qu'il avait maintenue une fois en poste. Vu comme un modéré au départ, il a cependant initié un intense lobbying pour des opérations de masse contre des ennemis qu'il considérait organisés. Cette obsession de la conjuration trotskiste-bourgeoise-droitière-bureaucratique était devenue une « pensée envahissante » qu'il n'a jamais reniée, y compris dans sa lettre rédigée avant son exécution. Dans celle-ci, il refuse même de se plier aux injonctions du Parti, et considère que sa croisade anti-conspiration primait sur tout.

D'une manière générale il illustre parfaitement cette perméabilité du conspirationnisme dans la pensée soviétique. La direction soviétique n'était-elle même pas imperméable au conspirationnisme. Pour la découvrir dans toute son étendue, le mieux est de consulter *La grande conspiration contre la Russie*, qui date de 1947 et qui restitue l'intégralité de la narration soviétique des conspirations au sein du pays. On peut croire qu'il s'agit d'un mensonge

43. Les « camarades du Parti », les membres du NSDAP d'un rang subalterne.

conscient, d'une mise en scène⁴⁴, mais dans le fond rien ne permet de douter que la direction soviétique n'était pas sincère. Les raisons en sont multiples :

- La biographie des militants bolcheviques joue un rôle incontestable : ils ont passé plusieurs années dans la clandestinité et ont menés une lutte marquée par des pratiques conspiratrices contre l'État tsariste et contre la police. Cette lutte s'est aussi poursuivie dans les affrontements entre cercles et entre tendances au sein des Partis. Lénine, en même temps qu'il faisait voter l'interdiction des fractions lors du X^e congrès du PC(b), organisait avec Staline une fraction qui lui était intégralement dévouée pour combattre les autres. Cette culture du cercle secret et cette tendance à se dire « à leur place je ferais ça » étaient devenues un univers mental envahissant.
- Les dirigeants bolcheviques se sont retrouvés certainement un peu perdus après la mort de Lénine. Personne ne savait vraiment ce qu'escomptaient faire de grands dirigeants. Privés de plans directeurs, les successeurs ont expérimenté des politiques parfois hasardeuses, en essayant d'estimer au jugé les conséquences de celles-ci. C'est un caractère propre aux révolutions : elles sont heuristiques, elles défrichent et découvrent une réalité inconnue. Or, les choses ont été infiniment plus complexes que ne le pensaient les membres de la *kommanda* de Staline. Les effets d'action-réaction, la complexification de la société progressive à la suite du développement économique, ont parfois eu des aspects contradictoires par rapport à la théorie marxiste basique qui supposait un dépérissement des classes et de l'État progressif.
- L'État soviétique, comme l'a aussi noté Getty, était marqué par le chaos et les dysfonctionnements. Les dirigeants locaux avaient été choisis au départ pour leurs qualités en tant que personnes autoritaires et à poigne de fer, capable de pouvoir mettre en coup réglé les régions qui leur étaient dévolues. Mais cette autonomie et cette capacité de prise de décision sont devenues un frein à la centralisation progressive du pays dans les années 1930. De plus, la politique du patronage, traditionnelle dans l'Empire russe, fragmentait encore plus les pouvoirs et créait des solidarités parallèles et informelles. Ces seigneurs locaux essayaient aussi de détourner la plani-

44. Annie Kriegel a montré que les procès ont servi à générer une certaine prophylaxie sociale. C'est-à-dire que les maux évoqués dans ces procès devaient servir de manière éducative pour nourrir une amélioration de la société. En somme, les accusations étaient modifiées pour « faire d'une pierre deux coups », éliminer un ennemi politique et faire avancer les consciences. J. Arch Getty partage également cette thèse.

fiction à l'avantage de leur propre fief, renforçant l'entropie au sein de celle-ci. L'ouvrage de Getty sur la perpétuation de la tradition⁴⁵ en est une démonstration importante. Cette fragmentation s'est perpétuée et donnait l'impression à la direction soviétique que « quelque chose n'allait pas » dans le fonctionnement du pays. De plus, les tentatives de contrôle sur le parti (dont la composition n'était même pas toujours connue !) se heurtaient à ce coussin mou de l'informel, donnant l'impression que les échelons locaux conspiraient contre la direction centrale.

- De plus, les échelons locaux étaient souvent incapables de pouvoir répondre aux demandes du centre. Pour se couvrir, ils avaient tendance à mentir et à transmettre de fausses informations. Ces fausses informations formaient ensuite les plans d'autres programmes auxquels il était impossible de répondre, entraînant un divorce entre la réalité et la perception de la réalité. Cette « spéculation mensongère » ne pouvait conduire qu'à des situations inextricables, et finissait généralement mal pour leurs initiateurs. Cependant, elle causait des dégâts terribles et contribuait à une certaine désorganisation de la planification.
- Comme le note François-Xavier Nérard⁴⁶, l'individualisation des causes des dysfonctionnements causait donc des traques contre des personnes, non contre des causes techniques ou intellectuelles. C'était l'un des clivages dans le PC(b) entre deux tendances : celle de Molotov-Iejov qui insistait sur ces failles individuelles, et celle de Jdnav qui insistait sur le besoin d'une hausse générale du niveau théorique des militants et de la société comme mode de résolution.
- La manière dont les accusés étaient considérés et présentés à la population piochait dans un champ sémantique de la diabolisation. Ils étaient par essence lâches, pervers, vicieux, diaboliques... Cette manière de voir les choses s'est aussi mêlée à l'injonction de « démasquer » les ennemis : c'est-à-dire de leur retirer leur masque qui les camouflait.
- Dans la répression, un phénomène contaminatoire s'est manifesté. Quand une personne d'un réseau de solidarité était ciblée, ses protégés tombaient

45. GETTY J. A., *Practicing Stalinism: Bolsheviks, boyars, and the persistence of tradition*, Yale University Press, 2013.

46. NÉRARD F.-X., « L'action populaire pendant la Grande Terreur (1937-1938) », *Vingtième Siècle, revue d'histoire*, n° 107 (3), 2010, p. 69-82.

généralement avec lui, et ses protecteurs étaient mis en accusation. Par un phénomène d'extension bien connu du monde militant, ceux qui connaissaient la personne étaient par la suite accusés, puis ceux qui connaissaient les personnes qui connaissaient l'accusé.

- Elle était aiguillonnée terriblement par les critiques externes (il ne faut pas croire que le *politburo* ne lisait pas Trotsky, par exemple.), et accordait une importance toute particulière à tout ce qui touchait trait aux parallèles historiques avec la Révolution française. Thermidor et Bonapartisme étaient des termes récurrents. On peut d'ailleurs comprendre le passage brusque de la Nep à la collectivisation comme une manière d'exorciser la menace d'un Thermidor soviétique, Staline adoptant là une partie du programme de Preobrajenski. La purge des officiers, elle aussi, est une manière d'exorciser le bonapartisme.
- Les difficultés étaient exacerbées par le mode de transmission de l'information : les services de l'OGPU puis du NKVD étaient des services qui faisaient remonter principalement les critiques qu'ils observaient. Elles étaient les points centraux des rapports, et étaient ce qui occupait une place toujours plus centrale dans les synthèses. En somme, au fur et à mesure de la montée de l'information, les rapports étaient plus anxieux.
- Le traumatisme de la guerre, la peur constante de la trahison et les rivalités internes aux plus hauts échelons de l'appareil du Parti ont entraîné aussi un développement de la paranoïa interne. Ainsi, l'affaire de Leningrad en 1950, qui coûte la vie à la nouvelle génération de dirigeants politiques, est analysable comme une tentative de la part de Malenkov et Béria d'éliminer leurs successeurs potentiels.
- La situation internationale et le sentiment d'encerclement très « procès des sorcières de Salem » jouait un rôle. La peur de l'espionnage, de la Ve colonne, provoquait des sursauts de peur. Les origines causaient des suspicions de collusion avec les services secrets, et tout voyage à l'étranger, hors du contrôle du NKVD, laissait planer le soupçon d'une contamination par l'extérieur.
- À partir de 1947 et à la suite de la fondation de l'État d'Israël, il y a eu une véritable crise de la pensée en URSS. L'URSS avait espéré qu'Israël, dont les fondateurs étaient plutôt liés à la gauche du mouvement sioniste, serait un bastion du socialisme dans un Moyen-Orient colonisé, en somme une espèce de RDA-bis. La réalité a été décevante : la composition principale d'Israël a été celle de colons européens d'Europe de l'Est, qui se sont

comportés de manière brutale envers la population locale. Tandis que les pays arabes décolonisaient, Israël se droitisait. La direction soviétique s'est inquiétée très fortement du fait que le sentiment national juif puisse devenir un problème interne grave, sentiment aiguillonné par un antisémitisme toujours très présent dans la société soviétique.

- La lutte des classes et ses expressions sous le socialisme, qui n'étaient pas toujours comprises, ont contribué à expliquer les problèmes par les conjurations d'anciennes classes. L'URSS n'a pas été capable de pouvoir employer de manière efficace les clés d'analyse marxiste sur son propre cas. De fait, elle n'a pas été capable de pouvoir identifier de manière claire les expressions du développement de tendances contradictoires dans les années 1930-1950. La publication, très tardive, des *Problèmes économiques du socialisme en URSS* en 1952, laisse entendre que cette question commençait à être correctement interprétée par Staline et ses collaborateurs les plus proches. Ceux qui ont exercé la direction par la suite les ont remises : un système de gestion a remplacé un système de transformation par chocs.
- Il est intéressant de voir que des observateurs extérieurs ont tenté de le faire. Trotsky a ainsi apporté un point de vue qu'il a déclaré comme étant marxiste. Cependant, Trotsky l'a fait avec une pétition de principe comme point de départ : il avait déclaré l'URSS comme ayant franchi un Thermidor. Par avarice intellectuelle (mais ce n'est pas intégralement de sa faute, c'est aussi un biais !), il n'a pas cherché des contre-exemples. De même, il a aussi travaillé avec des sources limitées : les écrits de la *Pravda*, les dépêches, etc., donc un corpus qui ne reflétait qu'une partie limitée de la réalité. Partant des mêmes sources que l'école historique totalitaire, il en a tiré les mêmes conclusions. Pour lui, l'URSS était devenue un monde monstrueux.

L'ensemble de ces problèmes, combinés, s'est traduit pas des paroxysmes de violence : collectivisation forcée pour conjurer Thermidor, purges pour contrôler le parti, *iejovchina* pour tenter de balayer les problèmes généraux. Dans tous les cas, ces expressions, en dépit de la bonne foi des protagonistes, ont été contre-productives. Mais auraient-elles pu être différées ou faites autrement ? Peut-être, mais en possédant des connaissances que n'avaient pas les Soviétiques.

Il faudra donc faire mieux.

V. RIPOSTER AU
CONSPIRATIONNISME:
UNE TÂCHE ARDUE!

Nous en arrivons à une partie qui est très largement ouverte. Comment riposter au conspirationnisme ? La lutte contre le conspirationnisme est une lutte d'une difficulté extrême pour un grand nombre de raisons.

Nous l'avons vu plus haut, spontanément, les individus sont conspirationnistes, notamment du fait de déterminismes biologiques et neurologiques. Cela signifie que les discours anti-conspirationnistes ne sont pas « naturels » et que leur intégration dans les raisonnements des individus passe nécessairement par une forme de contrainte sur les présupposés et les préconceptions. Face au « bon sens populaire », l'explication scientifique, contre-intuitive, est désavantagée.

- Il faut démasquer en tout premier lieu le « prestidigitateur » et l'intoxiqué. Il existe plusieurs strates dans ce domaine :
 - » Le cynique qui fabrique sciemment de fausses informations et qui les diffuse.
 - » Les grands-intoxiqués qui « font leurs propres recherches » et qui les diffusent.
 - » Ceux qui les consomment et qui s'intoxiquent avec.
 - » Les derniers sont souvent passifs, mais les deux premiers non. Ceux qui produisent involontairement de fausses nouvelles par méconnaissance ne sont pas forcément des ennemis, ils peuvent être ralliés grâce à un travail important. Les autres, en revanche, sont clairement parmi les plus grands ennemis du peuple.
- Ces raisonnements ne peuvent être simplement détruits par la « force brute ». Car les préconceptions sont souvent solidement ancrées. Et non seulement nous n'aimons pas avoir tort, mais il est parfois aisé d'écarter ces informations nouvelles et de les considérer comme des attaques infondées. Il est même possible que ces réfutations soient intégrées comme étant des attaques provenant des conspirateurs eux-mêmes. Ils se reconstituent spontanément, car ils ne sont pas complètement isolés, mais, au contraire, sont inclus dans une *Weltanschauung*, une vision du monde. Cette vision du monde est nourrie par un ensemble de croyances qui s'entremêlent.
- Nous devons d'abord les détruire en nous. Il nous faut alors employer des méthodes argumentatives qui puissent être scientifiquement correctes : c'est le principe de la réfutabilité de Popper. Pour Karl Popper, qui est un

épistémologie des sciences dans leur ensemble, une des choses qui sont essentielles est la possibilité de réfutation. Si les arguments avancés dans une théorie sont irréfutables, au sens où il n'existe pas de possibilités matérielles de les réfuter, ils sont indémonstrables. Il faut donc, dans chaque argumentaire, exposer un espace théorique dans lequel la possibilité de démonstration positive existe, mais où il existe aussi la possibilité d'une démonstration négative : une réfutation.

Comme illustration : le sauvetage *ad hoc* par certains de formes abstraites du communisme, en disant « oui, mais ça n'était pas du vrai communisme », qui n'est qu'un argument plat et finalement inutile car il détruit les possibilités d'analyse et les espaces de réfutation.

C'est d'ailleurs quelque chose qui est extrêmement important dans notre propre perception de notre histoire politique et de notre positionnement idéologique. Nous sommes régulièrement taxés de « staliniens » par un grand nombre de protagonistes. Or, dans un sens nous récusons ce terme : nous ne sommes pas, comme il est possible de le constater, dans une adulation a-critique de la direction stalinienne. Nous en parlons pour deux raisons :

1. Les archives sont disponibles et permettent de sortir de l'acte de foi et de la perception. Ces archives permettent de créer un espace de réfutation possible des arguments. Parler de l'URSS n'est pas une dissertation abstraite sur une expérience, mais bien quelque chose qui peut être nourri de manière concrète.
2. Les révolutions et les constructions de sociétés nouvelles ont toujours un caractère heuristique : elles découvrent des règles et des lois qui ne pouvaient pas être connues avant. Elles sont donc des espaces d'expérience et aussi, de fait, de réfutation au sens popperien du terme.

Nous partageons un point de vue commun à beaucoup de non-communistes : nous considérons que les révolutions et les constructions de nouvelles sociétés se sont soldées par des défaites. Cependant, certains courants, principalement les courants anarchistes ou trotskistes, se sont alors laissés prendre par des pétitions de principe, mais aussi par une avarice intellectuelle. Ils ont déterminé que les premiers revers et les premières difficultés sanctionnaient ces expériences comme des échecs et qu'il n'était donc pas nécessaire d'aller plus loin : un « conspiratisme » intérieur. Chaque élément supplémentaire est soigneusement sélectionné pour corroborer la thèse de départ. Des communistes nient les causes internes des défaites : ils font surgir de raisons exogènes, extérieures, nos insuccès. En

somme, des explications conspirationnistes venant de l'extérieur.

En ce sens, nous sommes des « stalinien » car nous rejetons ces deux pensées. La nôtre est de dire que ces expériences, dont l'URSS stalinienne est une des plus importantes et une des plus analysables, ne peuvent pas être rejetées. Elles doivent être analysées selon une méthode scientifique et sans pétition de principe, ni procès d'intention.

Nous considérons donc que cette expérience soviétique, que nous pouvons analyser au travers des archives et des études, ne permet pas de démontrer une volonté de trahison, mais bien un enchevêtrement de difficultés, de tentatives d'implémentation de politiques, d'effets d'action et de rétroaction, et finalement d'un entraînement non maîtrisé vers des résultats extrêmement éloigné des objectifs de départ. Lénine le disait : « les bolcheviques sont dans un train qu'ils ne contrôlent pas encore, ils ne sont pas sûrs de pouvoir l'orienter ».

Rejeter intégralement cette expérience et ne pas l'étudier dans son ensemble, c'est rejeter complètement les difficultés auxquelles toute révolution devra faire face : nous ne choisissons pas les conditions dans lesquelles nous nous battons, nous ne pouvons agir que sur nous même. Nous sommes donc ceux qui nous défaisons nous-mêmes en premier lieu. Charge à nous d'utiliser tout ce que nous pouvons connaître pour déterminer la « voie étroite » vers le succès.

Il existe trois conditions à la démarche logique et scientifique pour Popper :

1. La condition logique. Cette condition est primaire. Un énoncé doit pouvoir permettre de déterminer un champ dans lequel cette condition est fautive. Par exemple si je dis « tous les cygnes sont blancs », l'espace de réfutation est « je sais que dans tel lac X, il y a un cygne noir ». Par la logique, je peux démontrer que cet énoncé est faux.
2. La condition empirique. Si la logique ne suffit pas, il faut faire appel à l'empirisme. C'est-à-dire apporter une preuve matérielle. Ce test empirique est bien évidemment plus aisé à réaliser dans les sciences « dures » que dans les sciences sociales. Mais imaginons quelqu'un qui dise « tous les Arabes sont des voleurs ». Il connaît presque toujours un avec lequel il s'entend bien et dont il dira que « lui non ». L'énoncé est donc réfuté. Il peut tenter un sophisme : un sauvetage *ad hoc* tel que « oui mais lui c'est pas pareil ; ou un argument fallacieux du « bon écossais » en disant « c'est pas un vrai Arabe ». Sur cette base, on peut lui proposer de reformuler son énoncé : « tous les Arabes sont soit des voleurs, soit ne sont pas des voleurs ». Celui-ci

est irréfutable, mais il n'a absolument aucune valeur descriptive.

3. La condition méthodologique. Il faut que l'expérience soit reproductible pour avoir une valeur scientifique. Donc il faudrait pouvoir démontrer que partout sur la Terre les propos tenus puissent avoir une valeur équivalente. Ainsi, si nous reprenons notre exemple de propos racistes, il faudrait que les racistes démontrent que « dans les pays arabes les Arabes sont aussi des voleurs ». Ce qui est bien sûr impossible sans que cela ne rende toute civilisation impossible. Il est alors possible de tenter des arguments *ad hoc* ou des arguments relativistes qui permettent de dire « oui mais c'est chez eux ». Mais ces arguments *ad hoc* neutraliseraient le fait que ce soit donc « par essence », mais uniquement « par culture », et permettent de mettre en branle les autres réfutations, mais aussi de faire appel aux sciences sociales pour broyer ces conceptions réactionnaires du monde.

Il est clair que la lutte pour la vérité « la plus absolue possible » est extraordinairement difficile et quelque peu vaine, ne serait-ce que du fait du principe d'incertitude. Mais dans notre lutte pour la vérité et la transformation du monde, nous devons absolument tenter le plus possible de respecter ces trois principes, ne serait-ce que dans notre conception du chemin vers la transformation de la société. Mais, dans l'intervalle qui doit nous permettre d'acquérir les moyens scientifiques d'anéantir le conspirationnisme, il nous faut des moyens intermédiaires de lutte :

- Sur le court terme, le volet tactique et immédiat. Il est très difficile pour l'explication d'avoir le même poids que l'argumentaire en mille-feuille. Il faut donc développer des argumentaires qui font appel au principe de parcimonie et au rasoir d'Ockham : c'est-à-dire les hypothèses les plus simples sont souvent les plus vraisemblables. Quand il y a un attentat, c'est probablement le groupe terroriste qui le revendique qui en est à l'origine, et si les États sont capables de pouvoir employer les émotions suscitées par ceux-ci, ils n'ont pas besoin en tant que tel de les provoquer. La preuve avec l'insécurité : il n'y a pas besoin de crimes et de délinquance pour susciter un sentiment. Il est possible de pousser les raisonnements à l'absurde : par exemple, sur la pandémie, si c'est si intéressant pour l'ensemble des capitalistes d'avoir une pandémie, pourquoi y a-t-il eu une récession ? Mais ces argumentaires par l'absurde ne sont pas invulnérables non plus ! L'utilisation de la pensée conspirationniste dans un but de mobilisation est quelque chose de très imprudent. Dans la recherche du partage de publication et du clic, nous pouvons voir que certains groupes de gauche, notamment ceux que nous avons cités, sont prêts à détourner les arguments conspirationnistes. Or,

c'est un jeu dangereux, car il avalise une certaine pensée conspirationniste et s'en fait l'écho.

- Sur le moyen terme. Il est important d'être capable de pouvoir fournir des explications développées des différentes politiques menées par les gouvernements et de leurs moyens d'action. Ces explications peuvent former un contre-discours qui contribue à expliquer rationnellement l'actualité.
- Sur le long terme. C'est l'apport d'une vraie culture scientifique générale et non uniquement politique qui est le vaccin. Non seulement cela permet de comprendre les phénomènes et les choix politiques, de les replacer dans le contexte historique, économique et politique actuel, mais cela permet aussi de sortir d'un rapport uniquement politique à ces questions. Dans les choix actuels, il existe des influences culturelles, des conceptions géopolitiques, des conceptions géographiques... mais aussi des facteurs naturels. C'est également quelque chose qui permet de ne pas tomber dans le panneau des fausses questions : le vaccin contre le Sida, l'effondrement des tours jumelles, l'énergie libre... et toutes les questions qui peuplent l'univers des légendes urbaines. Mais d'une manière générale, c'est aussi la vie en communauté, la vie sociale, les échanges et la découverte de l'autre qui permet à la solidarité d'être plus importante que l'atomisation et la fragmentation, et qui permet donc de pouvoir colmater les failles dans les raisonnements individuels.

Pour parvenir à réaliser ce travail, il faut « éduquer le peuple », mais il faut aussi que les « éducateurs s'éduquent eux-mêmes ». Nous ne pouvons pas le faire seuls avec nos maigres forces. Nous avons besoin de talents, de savoirs, de confrontations pour dépister les travers et confronter les raisonnements à la réalité. Nous devons élargir constamment nos horizons et ne jamais cesser de questionner nos conceptions du monde, y compris en écoutant nos adversaires et nos ennemis. Car, eux, ne prennent pas de pincettes avec nous, et visent les défauts de nos cuirasses intellectuelles, principalement celles que nous ne voyons pas nous-mêmes. Nous devons prendre garde aux biais cognitifs, dont certains, comme l'angle mort, peuvent nous frapper aussi.

Une organisation réellement influente et puissante nous manque. Car cette lutte contre le conspirationnisme est aussi étroitement liée à la question de la lutte pour le Parti au sens où nous l'entendons. C'est-à-dire comme un état-major des luttes, capable de déterminer une stratégie, des tactiques et une série d'opérations pour aller vers la victoire des exploités et exploitées contre leurs exploités.

Cette question est extrêmement importante pour une raison précise : le Parti est une structure qualitativement supérieure à l'organisation politique. Elle possède une masse critique qui lui permet de pouvoir, entre autres tâches, accumuler suffisamment de savoirs, de savoir-faire et d'expérience pour pouvoir expliquer scientifiquement la réalité.

Cette brochure, par exemple, réalisée en quelques mois, est ainsi le fruit d'un travail préalable long. Il est constitué tant de lectures, en rapport avec cette question ou non, que d'une expérience propre du terrain et du militantisme sur plusieurs dizaines d'années. Ce travail, nous l'espérons, possède des qualités. Mais il est très largement une réalisation individuelle, avec l'appui et le soutien de camarades. Il possède donc sa subjectivité, mais aussi ses limites scientifiques.

Il est possible, dans la partie sur les « communistes conservateurs » de dénoncer des travers et des erreurs de conception, comme cette croyance selon laquelle « l'Europe voudrait effacer les nations ». Nous la dénonçons car nous « sentons » intuitivement qu'elle est fautive. Mais nous ne sommes pas en mesure d'y répondre de manière scientifique et argumentée, tout simplement parce que l'effort demandé est trop grand par rapport à son intérêt. De plus il détournerait des ressources humaines qui doivent se consacrer à d'autres tâches. Pour le moment, le débat reste donc un affrontement de deux actes de foi : croire ou ne pas croire à la conjuration anti-nationale de l'UE.

Nous en avons parlé à plusieurs reprises, mais l'échange et la mutualisation des analyses, plus encore que des positions politiques, sont quelque chose qui doit être un des objectifs premiers de chaque communiste qui veut reconstruire un semblant de Parti. Nous pensons que le travail d'échange trans-organisationnel est fondamental pour passer de la *Weltanschauung* à une vision plus poussée, plus scientifique, plus argumentée de la réalité objective qui nous entoure. Celle-ci devant intégrer aussi une analyse objective des perceptions subjectives des individus qui la composent (forces morales, attachements, croyances et symbolismes...). C'est sur la base de cette analyse que peuvent se dessiner des stratégies, des tactiques et des opérations qui non seulement sont « vraies » au sens du principe, mais « justes » au sens de la pratique, c'est-à-dire qui fonctionnent et font avancer les choses.

Notre perception de la Coordination internationale des organisations et partis révolutionnaires (ICOR) ou de l'Alliance antifasciste et anti-impérialiste internationale (AIAFUF) est la suivante : nous ne pensons pas que tout soit parfait dedans ni qu'aucune organisation ait, à l'heure actuelle, trouvé la réponse à l'équation de la victoire. En revanche, il s'agit d'un cadre qui agrège des forces

incomparablement supérieures à celles que nous pouvons rassembler ici. Il s'agit donc d'un cadre qui, malgré ses défauts et ses difficultés (notamment des difficultés d'ordre linguistiques), peut créer l'espace de décentration et d'analyse de la réalité. C'est uniquement par ce travail que le conspirationnisme pourra être éradiqué de l'état-major des luttes. C'est aussi là que se trouve le préalable à une riposte face aux conceptions fausses et trompeuses de la réalité. C'est ce travail et la capacité pour une organisation politique puissante de posséder une hégémonie sur la société qu'il sera possible de gagner cette bataille.

Mais étant donné les poids et les influences des appareils idéologiques réactionnaires, étant donné le poids des traditions, des superstitions, des biais cognitifs, il est clair que cette bataille ne pourra être réellement victorieuse que dans la victoire politique du Parti révolutionnaire, et qu'elle se poursuivra certainement bien longtemps après celle-ci. Elle ne doit pas être donc un préalable absolu : c'est dans la transformation des pratiques sociales que les mentalités évoluent.

Malgré notre dimension réduite, cette lutte est extrêmement importante : la victoire des thèses conspirationnistes pourrait déboucher sur un mouvement de masse pogromiste, social-impérialiste voire génocidaire. Non pas par méchanceté des protagonistes, mais bien par conviction profondément ancrée dans le fait qu'il s'agit pour eux, pour elles, du meilleur choix possible. C'est pour cela que l'objectif de les neutraliser doit être présent dans la tête de chaque militant, chaque militante, qui lutte pour la révolution et contre le fascisme.

BIBLIOGRAPHIE

LE, A. T. D., & WILKINS, A. J. (s.d.) (2016), «Trypophobie : Avez-vous peur des trous ?», *The Conversation*, consulté le 23 avril 2021.

BADIOU, A. (1997), *Saint Paul: La fondation de l'universalisme* (1^{re} édition), Presses universitaires de France.

BRONNER, G. (2017), *La démocratie des crédules*.

BULINGE, F. (2012), «Un outil de décryptage de contenus manipulateurs : Cas des groupes islamistes radicaux. Communication et organisation», *Revue scientifique francophone en Communication organisationnelle*, n° 42, p. 175-190.

CHAPOUTOT, J. (2014), *La loi du sang penser et agir en nazi*, Gallimard.

CHAPOUTOT, J. (2017), *La révolution culturelle nazie*, Gallimard.

GETTY, J. A. (2013). *Practicing Stalinism: Bolsheviks, boyars, and the persistence of tradition*. Yale University Press.

GETTY, J. A., & Naumov, O. V. (2008), *Yezhov: The rise of Stalin's "iron fist"*. Yale University Press.

GETTY, J. A., Naumov, O. V., & Sher, B. (2010), *The road to terror: Stalin and the self-destruction of the Bolsheviks, 1932-1939 (Updated and abridged edition)*, Yale University Press.

INGRAO, C. (2011), *Croire et détruire : Les intellectuels dans la machine de guerre SS*, Pluriel.

NÉRARD, F.-X. (2010), «L'action populaire pendant la Grande Terreur (1937-1938)», *Vingtième Siècle, Revue d'histoire*, n° 107, p. 69-82.

RITTERSPORN, G. T. (1993), «The omnipresent conspiracy: On Soviet imagery of politics and social relations in the 1930s», *Stalinist terror, new perspectives*, p. 99-115.

TAGUIEFF, P.-A. (2006), *L'imaginaire du complot mondial: Aspects d'un mythe moderne*, Éd. Mille et une nuits.

TAGUIEFF, P.-A. (2016), *Pensée conspirationniste & « théories du complot » : Une introduction critique*.

TRAVERSO, E. (Éd.) (2001), *Le totalitarisme : Le XX^e siècle en débat*, Seuil.

TRAVERSO, E. (2002), *La violence nazie, une généalogie européenne*, Fabrique : Diffusion, Belles lettres.

VOISIN, V. (s.d.) (2004), *Le discours conspirationniste stalinien : L'exemple de la Pravda en 1930*, p. 26.

ANNEXE :
LE PUTSCH EN
CHARENTAISES ET
LES COMMUNISTES

Publié le 29 avril 2021

Une vingtaine de généraux ont lancé un appel au putsch. Publié dans le journal ultra-réactionnaire *Valeurs actuelles*, cet appel ne tombe pas du ciel. Nous pensons qu'il mérite d'être évoqué, mais aussi les réponses à celui-ci, qui sont parfois tout aussi catastrophiques. Après réflexion, nous avons jugé qu'il était important pour nous de parler aussi de ces contre-appels, dont certains ont pu trouver mystérieusement grâce aux yeux de certaines organisations communistes, en l'occurrence le *Pôle de renaissance communiste en France* (PRCF).⁴⁷

Nous ne pouvons laisser ce genre de publications passer !

Le choix de la date n'est pas anodin. Il fait référence à deux événements : d'une part le coup d'État des généraux à Alger, le 21 avril 1961 et l'accession pour la première fois du *Front national* au second tour, le 21 avril 2002.

Le contenu du texte passe par tous les lieux communs de l'anxiété réactionnaire : Islam, banlieues, capitalisme apatride, immigration... En fond, un appel à « retrouver l'honneur de la France ». À se demander où vont-ils le chercher ? Dans les charniers de Sétif, dans les boues de Diên Biên Phu, ou dans les bordels de Bamako ? Mais nous digressons. Toujours est-il que la situation des hôpitaux, la situation sociale, le chômage, les luttes économiques et politiques sont au second plan : la préoccupation première est l'idée que la France est une pauvre hère dominée. Leur plan : exterminer.

« Aussi, ceux qui dirigent notre pays doivent impérativement trouver le courage nécessaire à l'éradication de ces dangers. Pour cela, il suffit souvent d'appliquer sans faiblesse des lois qui existent déjà. N'oubliez pas que, comme nous, une grande majorité de nos concitoyens est excédée par vos louvoisements et vos silences coupables. »⁴⁸

Au moins, ils ont un mérite : ils reconnaissent que nos lois sont déjà en mesure d'imposer une dictature complète. Après tout, la V^e République est née d'un coup de force.

47. Le *Pôle de renaissance communiste en France* (PRCF) est une organisation politique se revendiquant du marxisme-léninisme. Elle possède le journal *Initiative communiste* et est proche des éditions Delga. Nous reconnaissons sans peine que cette maison d'édition joue un rôle extrêmement positif dans la redécouverte d'études sur l'URSS et l'expérience socialiste, et qu'elle contribue à des débats importants. Nous en parlons dans *La bataille pour l'Histoire* (2020).

48. J.-P. Fabre-Bernadac, « Pour un retour de l'honneur de nos gouvernants » : 20 généraux appellent Macron à défendre le patriotisme », *Valeurs actuelles*, 21 avril 2021.

En soi, il s'inscrit dans la droite ligne d'une série d'appels insurrectionnels, lancés par des apprentis-putchistes. D'ailleurs, ceux-ci sont souvent des individus n'exerçant pas de rôle au sein de l'armée. BFM-TV note ainsi que « 30 généraux étaient dénombrés et 2 500 militaires étaient au total recensés ce mardi à 17 heures. À ce stade, aucun militaire en activité n'aurait été recensé, selon le ministère des Armées. » Ce sont pour la plupart des généraux « en charentaises » pour reprendre les termes du même ministère. En soi, l'appel n'a rien d'exceptionnel ni de menaçant.

Ce qui l'est plus est, d'une part, l'absence totale de réaction de la part du gouvernement. Le gouvernement, qui, pourtant, est toujours prompt à voir du séparatisme dès qu'une réunion non-mixte apparaît, ne semble pas avoir voulu réagir à la provocation. Cette inaction, qui confine presque à la bienveillance vis-à-vis de l'extrême droite, a dû cesser. Mais les raisons sont cyniques : lorsque la gauche (incarnée en l'occurrence par Jean-Luc Mélenchon) a dénoncé le texte et fustigé l'absence de réponse ; puis lorsque Marine Le Pen et une partie des cliques fascistes ont apporté leur soutien au texte.

C'est d'ailleurs le deuxième aspect inquiétant : l'approbation par une partie de l'échiquier politique. Marine le Pen, Philippe de Villiers, Eric Zemmour et d'autres ont souscrit à cet appel. Ce dernier a d'ailleurs déclaré au micro d'un *Figaro* plus que conciliant : « La tribune des généraux n'est pas un appel au putsch mais à la sécurité ». Cet appel révèle la précarité de la situation politique en France, et aussi l'ascendant terrible qui a été pris par les réactionnaires dans la confrontation sociale.

« Le recensement est en cours et les sanctions tomberont » nous indique la ministre des armées. Nous l'espérons ! Nous sommes bien placés pour savoir que le corps des officiers de l'armée peut être parfois un nid de vipères réactionnaires.

Les réponses sont-elles meilleures ?

Pourquoi le PRCF republie l'extrême droite ?

Au sein de l'armée, des réactions ont eu lieu. Un contre-appel a été ainsi rédigé par une poignée d'autres généraux. Nous le mentionnons car il a été publié sur le site du PRCF.⁴⁹ Nous sommes obligés de le dire :

49. L'article en question : G. Gaštaud, « Une réaction publique collective d'officiers patriotes et républicains : Réponse à l'appel de mille militaires ! », *Initiative communiste*, 27 avril 2021.

Mais à quoi pensiez-vous camarades, en publiant ce texte ?

Il mérite un instant qu'on se penche dessus, car, parfois, en fait d'un texte meilleur, nous dégringolons toujours plus profond dans l'abominable.

Nous espérons sincèrement, avec une sincérité naïve et désarmante, que ceux qui l'ont republié ne l'ont pas lu. Car, même s'il est moins extrémiste que l'autre (il ne parle pas d'éradication, au moins !), il n'en est pas moins invraisemblablement réactionnaire, conspirationniste, antisémite...

Antisémitisme, racisme, conspirationnisme :

« C'est dans cette approche que réside notre désaccord car si nous partageons la définition de ces dangers ils nous apparaissent comme les simples symptômes d'un mal plus profond à la racine duquel il convient de s'attaquer si l'on veut que la France survive. »⁵⁰

« Alors qu'il s'agisse d'immigration, de délitement de la nation et de la multiplication des zones de non-droit, de violence et de montée de la haine entre communautés, la classe politique aux manettes ne fait que suivre la feuille de route qui lui est dictée devant aboutir à la destruction de la nation très ancienne que nous sommes, obstacle symbolique au mondialisme montant qu'il convient de faire disparaître. »⁵¹

« Dans sa grande majorité la classe politique de notre pays servie par un système parlementaire plus que séculaire a été depuis des décennies dévoyée par la haute finance qui détient les cordons de la bourse et la maîtrise des grands médias et qui décide donc de qui sera ou non élu, servie en cela par toutes sortes de relais que sont parmi d'autres Bilderberg, Davos, le CRIF et les fratries. »⁵²

« C'est tout simplement le libéralisme effréné qui est inscrit dans le marbre des traités dits européens se traduisant par la désindustrialisation du pays tout autant que par l'abaissement de notre langue, l'emploi du globish par

50. *Ibid.*

51. *Ibid.*

52. *Ibid.*

les médias, la publicité envahissante...»⁵³

« C'est enfin la mise en résidence surveillée de 66 millions de Français avec port obligatoire de la muselière. »⁵⁴

Le fait que le PRCF se contente d'écrire :

« Voici la réaction d'un certain nombre d'officiers républicains et patriotes à l'appel de 1 000 militaires qu'a soutenu M^{me} Le Pen et qui défraie la chronique depuis quelques jours.

Bien entendu, ces officiers de haut grade ne s'expriment pas comme le feraient les communistes internationalistes que nous sommes mais ils ont le double mérite :

a) de distinguer entre les symptômes et les causes profondes du malaise français ;

b) d'appeler à une rupture de la France avec la domination du capital financier, avec la "construction" européenne qui détruit notre pays, avec la politique linguistique du "tout-anglais" et avec l'OTAN, qui nous asservit à l'impérialisme atlantique. »⁵⁵

Cela ne peut que nous laisser pantois et pantoises !

Pour considérer cet appel comme « plus positif » que celui des putschistes, il faut un esprit démesurément large. Antisémitisme, conspirationnisme, fascisme... L'appel n'a décidément pas grand-chose pour lui.

Que faites-vous donc, camarades ?

Nous nous adressons donc à nos camarades du PRCF, qu'ils prennent acte de ce contenu répugnant. Qu'ils prennent acte de ces propos dangereux ! Nous espérons qu'ils comprendront que nous ne pouvons les cautionner. Ce n'est pas la première fois que nous trouvons qu'ils approchent dangereusement de

53. *Ibid.*

54. *Ibid.*

55. *Ibid.*

personnages douteux, comme leur sympathie pour Kuzmanovic, ex-lieutenant de Mélenchon passé avec armes et bagages du côté du philosophe réactionnaire Onfray.

Nous n'aimons pas polémiquer pour polémiquer, mais à un moment, nous pensons que, lorsqu'on approche à ce point de la limite avec un « côté obscur » que nous ne pouvons pas rester sans rien faire : arrêtons de dire et de faire n'importe quoi !

Oui, la violence est partout. La société capitaliste est brutale. Mais les gens que vous appelez des militaires patriotes sont des partisans de l'expédition punitive, de l'écrasement de ceux et de celles qui souffrent, de la déportation des migrants, appelée pudiquement « remigration ». Ce sont des individus qui représentent une forme un peu plus policée du fascisme, comme Georg Strasser pouvait passer pour plus « à gauche » que Hitler !

Est-ce avec ce type de personnes que vous envisagez votre « Frexit Franchement Progressiste » ?

La France d'aujourd'hui n'est pas celle de 1944-1947. Elle n'est ni envahie, ni dominée, ni menacée de l'être. Au contraire ! C'est une puissance impérialiste qui étend ses tentacules sur toute une partie du Continent africain. Elle en choisit les dirigeants, la valeur de la monnaie, la forme des institutions, elle en exploite les sols et les peuples. Elle étend par la violence, par le crime, par l'oppression un ordre obscurantiste. Aujourd'hui, se fantasmer dans la peau d'un Thorez, se croire dans une espèce de Vichy constant, vouloir s'allier à tout « patriote », c'est se tromper lourdement. Cela pouvait avoir un sens à une époque où les USA et l'Angleterre avaient leurs armées sur notre sol, et encore !

Oui, dans le cadre étroit — mais nullement monolithique — de l'Union européenne, l'Allemagne apparaît comme plus puissante. Mais limiter son regard à cet espace n'a aucun sens. La sphère d'influence Allemande est principalement centrée sur l'Europe, notamment vers l'ex-Mitteuropa, vers l'Espagne et vers la Turquie. Mais la France possède-t-elle aussi une primauté : Pologne, Roumanie... Et son complexe bancaire, en réalité, est bien plus puissant que l'Allemagne : la BNP Paribas écrase la DeutschBank, a telle point qu'elle a tenté de la racheter. Chose bloquée par le Parlement allemand

Les fantasmes sur la disparition programmée des nations sont uniquement des actes de foi. Ils ont indémontrables car ils reposent sur une confusion entre les discours et les réalités. Oui, dans l'Europe, il existe des partisans d'une Union

européenne formée d'eurorégions, et permettant ainsi de réaliser une Europe unifiée. Mais le fait qu'il y ait des partisans ne signifie pas que ce soit réel ni applicable. Dans les faits l'Europe fédérale est un échec intégral.

Lénine avait déjà prévu cette impossibilité dans *Du mot d'ordre des États-Unis d'Europe* (1915).

Les capitalistes peuvent nouer des alliances dans le but de contrer d'autres impérialistes, mais les cliques de capitalistes nationaux ne fusionnent pas. Derrière les fusions-acquisitions de petits secteurs, il existe une réalité que la bourgeoisie ne connaît que trop bien : qui dévore qui ?

De plus, quel est l'intérêt ? Au profit de qui ? De la bourgeoisie allemande ou d'un « capitalisme apatride » fictif ? Même en 1940, alors que le patronat acceptait l'occupation allemande, il avait gardé entre ses mains l'essentiel : les colonies. Et Vichy les a défendues contre l'ennemi d'alors : les Alliés. Drôle de conspiration que de croire que Thalès, Orena, Dassault, vont se vendre ! D'ailleurs il n'existe aucune vraie « multinationale » apatride. EADS, par exemple, est un consortium : une alliance d'entreprises nationalement teintées qui se partagent les marchés au rapport de force. Avec des fois des conflits importants !

De plus, le capitalisme a tout intérêt à mettre en place des systèmes juridiques différents, avec des lois et des règles différentes. C'est tout l'intérêt du néocolonialisme par rapport au colonialisme traditionnel. Les États ne sont pas les amis des peuples, ce sont surtout des prisons dessinées sur mesure.

Les traités européens ne sont pas contraignants au *stricto sensu*. Là aussi, il faut cesser les fantasmes.

Premièrement : dans sa structure, l'UE ressemble plus à une confédération qu'à une fédération. D'ailleurs, on impute une grande partie des problèmes à l'UE. Abusivement. Par exemple dans l'article 345 du Traité sur le fonctionnement de l'Union européenne, il est précisé que « l'UE est neutre dans le choix des formes sociales des entreprises pour le marché intérieur ». En somme, c'est un choix politique intérieur qui détermine la politique de privatisation pas « l'Europe ».

Deuxièmement : le rapport de force dicte le partage. La France et l'Allemagne sont les deux pôles dominants. Alliés et concurrents en même temps. Ils dictent aux autres leurs normes de production, leurs structures économiques, leurs réformes budgétaires. Mais elles-mêmes, si elles s'appliquent les directives européennes, ce n'est pas par contrainte : c'est parce qu'elles les éditent. L'UE

n'est pas une alliance impérialiste, mais bien une alliance d'impérialismes. Les bouts de papier et les chiffons ne contraignent pas les bourgeoisies puissantes.

Nous pensons que ces exemples montrent quelque chose de terrible : c'est l'hégémonie de conceptions réactionnaires et conspiratrices qui rendent illisibles la lutte des classes et la lutte internationaliste.

Nous n'avons pas peur de parler de la Nation. Nous ne sommes pas des nihilistes nationaux. Mais quand nous parlons de la Nation, il ne faut pas non plus raconter n'importe quoi. La Nation-populaire et la Nation-étatique sont deux choses différentes. Nous, nous croyons en cet esprit populaire, cet esprit de lutte, d'émulation, de libération, de construction commune. La Nation possède un sens de classe : elle est le peuple travailleur (et privé d'emploi) dans son ensemble. La Nation-étatique étant cette fiction d'unité créée par la bourgeoisie autour de ses intérêts et autour de la « place de la France dans le monde ». Cette alliance réactionnaire, nous voulons la briser.

Vous les appelez « patriotes », mais ils n'en sont pas ! Si on aime sincèrement son peuple, si on veut servir le peuple, on ne répand pas des mensonges qui le détournent de ses vrais ennemis. On ne s'échine pas à le servir pieds et poings liés à ses bourreaux. Nous, nous aimons notre peuple, ses luttes, ses victoires, sa créativité, sa diversité. Et cet amour du peuple nous pousse à refuser les dérivatifs, les mensonges, les diversions. L'ennemi est chez nous. Il est de chez nous. Il est notre bourgeoisie avant tout !

L'alliance réactionnaire, nous la briserons !

Mais pas en publiant des tribunes de fascistes en charentaises qui répondent à d'autres fascistes en charentaises. Pas en considérant que les problèmes de la société française, violence, précarité, manque de services publics, sont liés à une quelconque conspiration d'un capitalisme apatride. Pas en piochant dans un inconscient antisémite, anti-allemand. On se croirait revenu à une période pré-Dreyfus ! Nous y répondrons en désignant les véritables ennemis du peuple : les milliardaires, les millionnaires, les capitalistes de France, l'impérialisme et sa machine de guerre.

Macron est l'ami de la bourgeoisie française, non son ennemi. L'UE, alliance réactionnaire concoctée dans le but de résister aux autres impérialismes, s'effondrera en même temps que le capitalisme en France. Faire l'inverse, croire que c'est la sortie de l'UE qui prépare le terrain à une révolution, c'est croire que l'impérialisme français se dépouillera de lui-même de son marché, de son

terrain d'action. Unir les « forces patriotiques » d'un pays impérialiste, c'est choisir de servir les portions les plus réactionnaires de celui-ci !

À partir du moment où on considère que l'impérialisme français existe, sa faiblesse est une bonne nouvelle, non une mauvaise !

Dans la situation actuelle, catastrophique, les exploités et exploitées ont besoin des communistes. Ceux qui souffrent sous le joug infâme du capitalisme ou de l'impérialisme ont besoin d'une analyse de la situation, de perspective, d'organisation. Il est important de partir, oui, de leurs attentes, de leurs inquiétudes, de leurs espoirs.

Mais là, est-ce là le rôle des communistes ? D'avaliser, parmi elles, les angoisses xénophobes, les attentes fascisantes, les espoirs pogromistes ? Il aurait été plus utile de tenir une vraie position communiste, il aurait été plus utile de dire des mots venant de soi, que de reprendre les mots de l'ennemi. Ou peut-être de ne rien dire !

LA CROYANCE DANS DES COMLOTS N'EST PAS QUELQUE CHOSE DE NOUVEAU. LES LÉGENDES URBAINES, LES RUMEURS, SONT NÉES EN MÊME TEMPS QUE LES SOCIÉTÉS ET QUE LES CIVILISATIONS.

Elles participent à la création de mythes, de superstitions, d'un corpus religieux. Elles contribuent également à des épisodes de violence paroxysmique, dans lesquels ces rumeurs, ces canulars et ces mythes servent d'exutoire aux peurs et aux tensions. Il ne faut pas les sous-estimer. Cependant, le développement progressif des moyens de communication, puis l'immense boom du développement des sociétés de l'information, ont donné un allant sans précédent à ces interprétations du monde. Il a existé des complots et des conspirations, c'est indéniable. Mais le conspirationnisme, l'analyse du monde qui fait du complot le moteur de l'histoire, est quelque chose de substantiellement différent.

Dans ce travail, nous proposons une analyse du conspirationnisme. Depuis ses origines biologiques et sa présence naturelle dans la société jusqu'à son utilisation politique consciente ou inconsciente. Utilisation toujours dangereuse, toujours tendanciellement réactionnaire. L'extrême droite en a fait son épée, mais ces raisonnements contaminent. Nous, notre camp, notre courant politique, n'en sommes absolument pas exempts.
